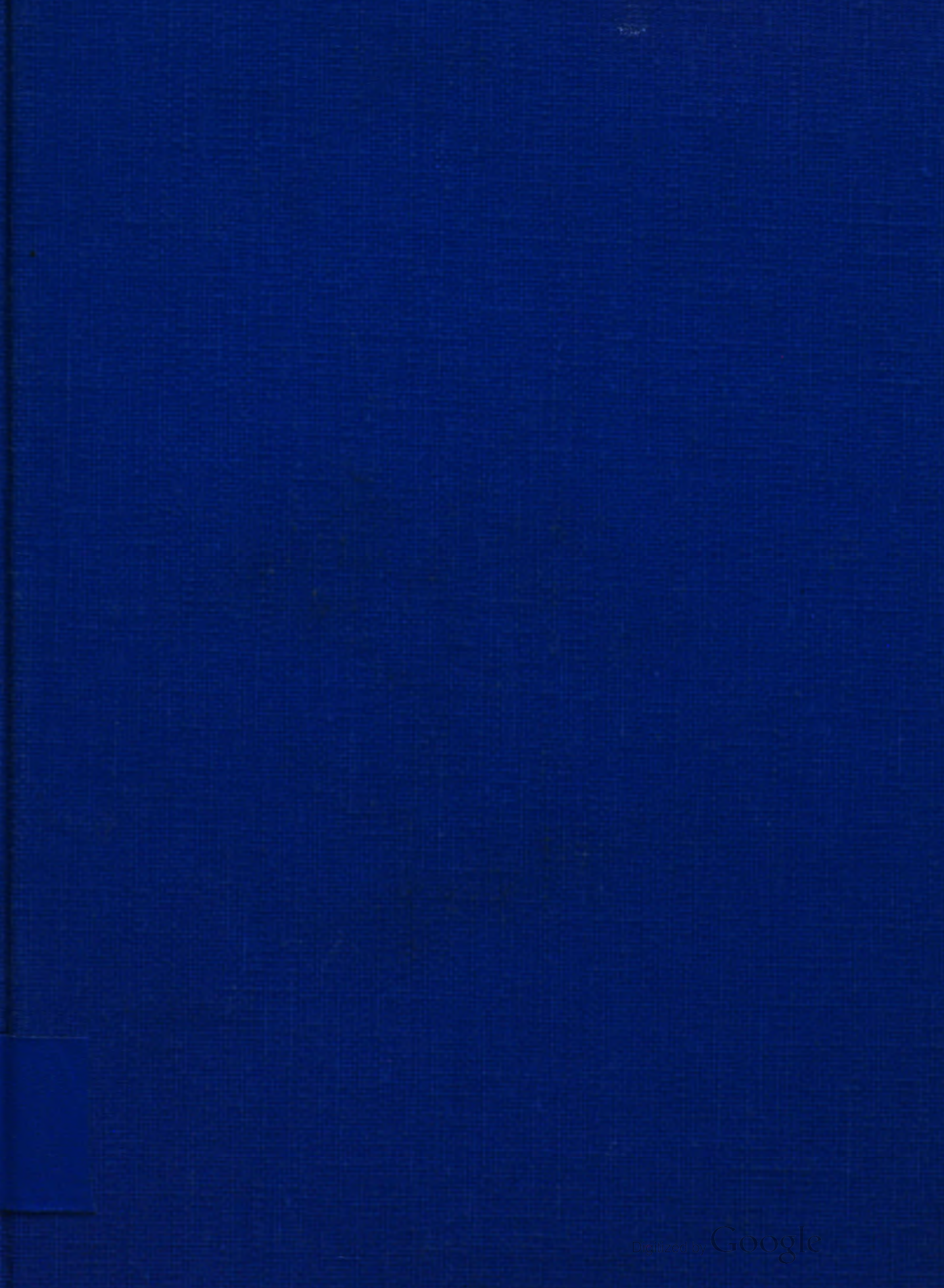



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA


Google

NOUVEAUX CONTES

DU

PAYS D'OUEST

DU MÊME AUTEUR

CHEZ GEORGES CRÈS ET Cie :

Notre Temps. I. Scènes d'Histoire........................ 1 vol.
— **II. Souvenirs des Années de la Guerre**.... 1 vol.
Clemenceau, suivi d'une étude de LOUIS LUMET.............. 1 vol.

CHEZ FASQUELLE :

Notes d'un Journaliste (Vie, Littérature, Théâtre).......... 1 vol.
Le Cœur et l'Esprit (Nouvelles)........................... 1 vol.
L'Enfermé (avec le masque de Blanqui, gravé à l'eau forte par Bracquemond).. 1 vol.
Pays d'Ouest (Nouvelles).................................. 1 vol.
L'Apprentie (Roman),...................................... 1 vol
Hermine Gilquin (Roman)................................... 1 vol.
Idylle de Marie Biré (Roman).............................. 1 vol.

Les Industries artistiques françaises et étrangères à l'Exposition de 1900. Nombreuses illustrations (chez E. Lévy) (*Épuisé*).. 1 vol.
L'Œuvre de Carrière. Nombreuses illustrations (chez Masson et Piazza) (*Épuisé*).. 1 vol.
La Cité et l'Ile Saint-Louis. Illustrations d'Auguste Lepère (chez Ollendorff).. 1 vol.
Belleville. Dessins de Sunyer (chez Ollendorff)............... 1 vol.
Rubens. 24 illustrations (chez Laurens)....................... 1 vol.
Yvette Guilbert. Etude sociale du Café-Concert. Lithographies de H. de Toulouse-Lautrec (chez Marty) (*Épuisé*).............. 1 vol.
La Bretagne. In-4° illustré (chez Hachette) (*Épuisé*)........... 1 vol.
La Vie artistique. Huit séries ornées de pointes-sèches et de lithographies de Carrière, Rodin, Renoir, Raffaëlli, Pissarro, Fantin-Latour, Vierge, Willette (chez Floury)................ 8 vol.
Les Musées d'Europe : La Peinture au Louvre. — La National-Gallery. — Versailles. — La Hollande. — La Belgique. — La Sculpture au Louvre. — Madrid. — Le Palais du Louvre. — Berlin. — Florence, I et II. — Rome : La Sixtine. — Nombreuses illustrations (chez Per Lamm)................................ 12 vol.



GUSTAVE GEFFROY

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Nouveaux Contes du Pays d'Ouest

AVEC UN FRONTISPICE DE LOUIS LEGRAND

ET UNE COUVERTURE ILLUSTRÉE PAR MALO RENAULT



PARIS

ÉDITIONS GEORGES CRÈS & Cie

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXX

IL A ÉTÉ TIRÉ :

Deux cent dix exemplaires (dont dix hors commerce) sur vélin de Rives, numérotés.

N° 75

A MON AMI

HENRI FOCILLON

EN SOUVENIR

DES PAYS PARCOURUS

ET DU TEMPS PASSÉ

G. G.

I. — LA CABANE A MOUTONS

J'ai pris l'habitude de venir tous les jours, avant la fin du soleil, sur ce sommet de falaise qui s'avance en promontoire parmi les flots de l'Océan, à l'une des pointes extrêmes du Finistère. J'aime cet endroit. Pour y arriver, je suis un sentier qui part de la grève, monte en contournant des assises de schiste, des blocs de granit. Bientôt, ce sont des landes, des espaces pierreux. A chaque pas, l'horizon s'abaisse, l'espace s'agrandit, l'immense arc de cercle de la mer se dessine plus nettement sur le ciel. Brusquement, ce spectacle disparaît. Le sentier descend, plonge dans une petite vallée toute mouvante de champs de blé et de sarrazin. Tout est clos, enfoui, on ne voit plus la mer, et même on ne l'entend plus, pendant que l'on marche à l'abri de la basse colline. On l'entend et on la voit de nouveau lorsqu'on a touché le fond, qu'elle apparaît à travers les épis et les fleurs.

De l'autre côté de la vallée, le sentier remonte jusqu'à l'arête du promontoire. Sur un terrain bossué, percé de roches, couvert d'une herbe rase, il y a des creux qui abritent une végétation plus drue. Partout, la pierre soutient la terre, l'aide à résister au vent. A droite et à gauche, la mer, les découpures de la côte, des avancées, des retraits, des anses de sable fin bordées de galets. C'est la grande solitude, la solitude absolue, avec cette terrible voix rythmée, monotone et implacable, des éléments, la voix douce, sanglotante ou colère des vagues, la voix murmurante ou enflée de l'air.

Là, on prend mieux conscience que partout ailleurs de l'ensemble des choses, on croit apercevoir comment s'est ordonnée l'histoire éternelle des eaux, des nuages, des pierres, de la terre.

Jamais je n'ai vu personne sur ce cap, aux heures où je l'ai parcouru. Seuls, quelques petits moutons errent parmi les pierres, broutent l'herbe salée, des lézards courent en zigzags, s'arrêtent, disparaissent dans une fente, des insectes bourdonnent. Pourtant, tout à fait à l'extrémité qui surplombe la mer, il y a une sorte de cabane informe, l'ouverture tournée vers la terre. Je ne l'ai pas vue tout de suite. C'est un prolongement du rocher, un torchis de cailloux, de branches et de boue. C'est tout petit, tout humble, écrasé

contre le sol. L'ouverture est étroite et basse, il faudrait se baisser, presque ramper, pour y entrer.

Aucun berger ne m'est apparu sur le seuil de cette hutte. Je ne sais qui amène et ramène le petit troupeau qui, peut-être, passe là, livré à lui-même, toute la belle saison. Pas un enfant pour le surveiller, pas un chien pour le garder.

Je dois dire que je ne fis tout d'abord aucune attention à ces détails. La cabane ne me sembla pas sensiblement différente d'une anfractuosité de rocher. Les moutons qui s'étaient d'abord effarouchés de mon arrivée, ne faisaient plus attention à moi, et moi j'arrivais à ne pas les distinguer des pierres éparses dans l'herbe : c'étaient des pierres qui bougeaient, et voilà tout. J'étais probablement, pour eux aussi, une pierre, je faisais partie du paysage, immobilisé dans ma contemplation ou ma lecture.

Il fallut une violente perturbation, un drame émouvant, pour me faire prendre le sens exact des réalités qui m'entouraient. Ce fut un drame de nature, une conflagration des éléments, — le plus violent orage que j'aie jamais vu et qui éclata un soir, au moment où j'allais quitter la falaise et redescendre vers la grève, au hameau que j'habitais.

Depuis quelques instants déjà j'aurais dû battre en retraite. Il avait fait une chaleur écra-

sante. L'aspect du ciel était mauvais, des voiles violets et cuivrés se déployaient lourdement devant le soleil, la mer s'éclairait d'une lueur fausse. Les moutons se couchaient sur le sol, haletants. J'étais resté adossé à une roche, retardant imprudemment mon départ, pris par la magie de ce ciel de phosphore et de cette mer laiteuse, bizarrement argentée. Soudain, je vis distinctement se former l'orage, une masse noire pesa sur la mer, l'envahit d'une rapidité folle. Je me levai pour partir et fis quelques pas dans le sentier. Il était trop tard. Un éclair jaillit, fit craquer la masse noire, un terrible coup de tonnerre résonna sur les eaux. Immédiatement, de larges gouttes de pluie tombèrent. Je me retournai, je ne vis plus la mer : il n'y avait plus qu'un sombre abîme, d'où la formidable nuée s'avançait à l'assaut du cap, commençait à en ébrécher les bords.

Je ne pouvais songer à dégringoler la pente, à suivre les lacets du sentier. Les éclairs et les coups de tonnerre se succédaient avec une rapidité folle. J'aperçus l'étroite et sombre ouverture de la cabane à moutons. Je m'y précipitai. Il était temps. La pluie m'aveuglait, l'obscurité était plus effrayante que celle de la nuit, rendait les choses lointaines et fantômatiques. Du seuil de la cahute où je m'étais terré, j'aperçus à deux pas de moi les moutons qui s'étaient rassemblés en un seul tas dans un creux de terrain. On ne

voyait rien qu'une masse, pas une seule tête. Les pauvres bêtes, serrées les unes contre les autres, inondées par l'averse, effrayées par la lueur et le bruit, ne bougeaient pas plus que si elles avaient été mortes. Bientôt, la trombe d'eau devenant plus épaisse et la nuit plus noire, je ne les vis qu'à la clarté des éclairs.

Il me fallut, d'ailleurs, sous les tourbillons des rafales, me retirer au fond de la cabane. Il y avait un lit de varech sur lequel je m'allongeai. C'est de là, emprisonné par l'averse fumante, que j'entendis le fracas de l'orage, des secousses qui pouvaient faire croire à un tremblement de terre, la falaise secouée comme si elle allait s'écrouler dans la mer. C'est de là que je vis la foudre tomber du ciel, ravager la terre, attendant la seconde où je serais emporté avec mon abri, noyé par l'eau, foudroyé par le feu. Cette seconde ne vint pas. La cabane tint bon. Rasée au sol, elle supportait la rafale comme le sol. Sa voûte basse et arrondie n'offrait pas de prise aux forces rageuses qui parcouraient l'atmosphère. On accédait à son seuil par une montée qui suffisait à protéger l'intérieur d'une inondation.

Je fus subitement émerveillé, à travers ma crainte et mon trouble, de connaître un sentiment de sécurité extraordinaire, et je me laissai aller, dans le chaos des éléments, à imaginer un sort possible sous cet abri de branches, de paille

et de terre. Je revis notre ancêtre défendant sa vie, fondant sa destinée, opposant sa volonté aux violences déchaînées de l'inconscient. C'est lui qui a construit ce terrier, orienté l'entrée, fait jaillir l'étincelle des silex, disposé les trois pierres d'un foyer. Je me revis, franchissant les siècles, le même individu chétif luttant contre les fatalités environnantes, et j'en arrivai, sur mon varech, à trouver encore cette existence admissible et bonne; j'acceptai, sous le tonnerre et la grêle, de devenir un Robinson avec mes chèvres dans l'enclos, quelques bouquins sur une planchette, — et une pipe de tabac que m'apporterait de temps en temps un douanier...

Car l'orage finissait, je revoyais les moutons se séchant au premier rayon de soleil, j'apercevais le sentier descendant vers la grève. Je pus sortir de ma cabane, et c'est alors que l'humble hutte, à peine visible, son entrée à ras du sol, m'apparut significative de l'effort de l'homme, et plus belle que la terre, la mer, les nuages, et la lumière du jour.

II. — LE CŒUR

Vers la mer, au pays de Bretagne, un couvent de femmes, comme tant d'autres, est bâti en une région silencieuse qui confine au village paisible, à la triste lande, à la grève déserte. La petite porte bleue, avec un judas, s'ouvre sur la dernière ruelle du bourg, qui se continue en chemin bordé d'ajoncs, se perd dans les champs. Au long de cette ruelle, en face la porte bleue, quelques humbles maisons d'artisans, de paysans, s'espacent. La haute muraille du couvent, régulière, violente, rude comme une fortification, s'oppose partout ailleurs à la solitude, au silence de la terre, au vent de l'Océan, Au-dessus de la crête du mur surgissent des toits, le clocher d'une chapelle, et çà et là, une verdure résistante, sculptée par l'ouragan.

A l'intérieur, après le couloir, la loge, tenue par une manière de bonne femme quasi religieuse,



et une autre porte, c'est une succession de cours et de jardinets entre les bâtiments d'aspect grave, pierres grises, toits de tuiles, tout un village austère, maison d'école, buanderie, laiterie, fruiterie, boulangerie, les étables attenant à une prairie. Au fond, le couvent avec sa chapelle, une construction en fer à cheval d'ouverture très large, un jardin enclavé entre les trois côtés, l'ouverture sur un verger et un potager immenses, bornés par la muraille du côté de la mer.

Il n'est pas de féerie plus extraordinaire, plus intime, plus douce, que ces jardins mystérieux, fleuris, épanouis dans le secret. Les choses sur lesquelles tous les regards ne peuvent se poser prennent, dans la pure atmosphère, une fraîcheur inviolée, une grâce naïve qui s'ignore. Celui qui pousserait la porte, qui viendrait, dans la rosée de l'aube, contempler de tels aspects, surprendrait, pendant un instant, comme une charmante confidence de tout ce qui reste ainsi seul, ces pierres, ces arbres, ces arbustes, ces fleurs. Il semble que tout soit ainsi depuis longtemps, depuis toujours, et que tout doive être encore à jamais pareil. Sur les pierres, il y a une obscure vie, un pullulement de cryptogames presque invisibles qui se réunissent en massifs, se dessinent en rosaces, s'agglomèrent et s'étendent, jusqu'à dorer et argenter les surfaces. Les troncs, les branches des vieux arbres, sont de même envahis par le minuscule

champignonnement, par le velours patient des mousses. Des fleurs se pressent autour du jet d'eau, comme pour entendre mieux la chanson chuchotée, ses rires et ses pleurs. D'autres, à l'écart, se pâment parmi les herbes odorantes. D'autres, en bordures, ouvrent leurs yeux au ras des allées. Certaines se penchent, semblent converser. Les fleurs des pêchers crucifiés au mur dessinent des constellations pâles, çà et là sanglantes. Des fruits, visités par le soleil, lentement s'accroissent et se colorent.

Ce charme ne peut prendre existence que si l'esprit vient découvrir et animer le monde enchanté qui attend la venue du génie qui doit le délivrer. Faute de la visite créatrice, cette magie infinie meurt et renaît sans cesse sous les yeux indifférents. Y avait-il ici quelqu'un apte à recevoir et à donner la sensation, à vivre avec ardeur le mystère et la mélancolie de ce lieu fermé ? Ce jardinier qui parcourt les allées ? Ce prêtre qui va vers la chapelle et revient ? Ces religieuses blanches et bleues qui passent sous la voûte du cloître, ou qui s'asseoient, à une place d'habitude, en une encoignure abritée ? Bien peu de ces dernières ont parcouru plus d'une fois le jardin tout entier, sont allées écouter le bruit des feuilles, le bruit du vent, le bruit de la mer, là-bas, contre la muraille, où la végétation trouve un abri tiède et la sécurité. Tout ce qui vit là apparaît indiffé-

rent, et sans doute ces personnages qui se présentent doués d'une vie particulière, individuelle, ne sont que les prolongements mécaniques, continués en mouvement, de ces aspects immobiles, aveugles, muets, qui les entourent. La vie régulière, machinale, s'est emparée de ces organismes, les a assujettis à la fonction de chaque jour. Aucun temps ne reste pour penser, pour songer, en dehors des heures fixées aux prières, aux offices, aux classes des enfants, aux travaux de couture, au réfectoire, au dortoir. Ces femmes vivent en ouvrières disciplinées, attentives, et leur œuvre de réputation mystique se résout en menues occupations, en travaux exacts, où la fabrication des confitures s'inscrit de la même manière que les répons des Matines et les prostrations tragiques des Ténèbres. Il y a ici l'apparence du rêve, et seulement son apparence.

Celle qui dirige cet ensemble, la supérieure, bleue et blanche aussi, résume en elle l'ordre et l'économie de la maison. Elle est la maîtresse et l'intendante, qu'elle apparaisse au parloir, qu'elle dirige le cortège des sœurs vers l'église, qu'elle fasse l'inspection des classes. Si elle va, de son pas assuré, par tous les détours du jardin, et jusqu'à la muraille du fond, ce n'est pas pour écouter la voix lointaine et plaintive de la mer, c'est pour se convaincre que pas une pierre ne manque et que le jardinier n'omet aucun de ses devoirs.

On la voit aussi aux étables, et c'est du même œil certain qu'elle vérifie la crèche des bêtes et qu'elle inspecte l'autel de la Vierge. La plume à l'oreille, maniant les livres, dans son petit bureau ciré, glacé, sous les yeux des portraits d'abbesses qui représentent les trois siècles d'existence de la communauté, elle incarne la tradition maintenue, certifie que rien n'a changé depuis l'acte de la fondatrice. Cette femme est certainement belle, elle a des yeux d'une pure eau bleue dans son visage de cire, d'une chair fine, dure, ambrée, aucune expression de folie et d'extase ne va de sa bouche sérieuse à son front équilibré, sa main blanche, qui dépasse à peine la manche bleue, est délicate et preste, aligne avec dextérité la page d'une lettre, la colonne de chiffres, donne rapidement la signature. Au milieu des faibles filles et des bonnes femmes qu'elle a sous ses ordres, elle surgit comme une Minerve de couvent, représentative d'énergie et de raison.

Il s'est passé pourtant, dans ce milieu ordonné, un singulier drame, mais un drame sans péripéties, une action tout intérieure, non traduite par des faits, un de ces orages cachés qui traversent et bouleversent la région de la pensée, sans que rien se révèle au dehors de la secousse et du ravage. Même, ce drame est d'essence assez subtile pour que les mots renoncent à le préciser et à le définir. Il suffit de donner la sensation qu'il fut pos-

sible, qu'il a été réel. C'est dans l'esprit de cette supérieure, méthodique, sereinement autoritaire qu'il se joua.

Elle reçut une année la visite d'un voyageur, un jeune homme, allié de sa famille, et qu'elle avait connu enfant. Il lui apportait des nouvelles du dehors, lui parlait de gens qu'elle avait connus et qui étaient morts, d'autres gens qui étaient vivants et dont il lui disait la vie. Elle l'avait accueilli, comme tous les visiteurs, dans le parloir au parquet reluisant. Tous deux étaient assis, l'un en face de l'autre, sous les yeux des portraits. Il parlait avec calme et facilité, s'arrêtait souvent, et elle sentait à ces arrêts une retenue de paroles qui auraient pu être, en liberté, éloquentes ou enjouées. Une cloche sonna, une vieille sœur parut, la supérieure se leva, et le visiteur aussi, pour prendre congé de son interlocutrice. Celle-ci le retint un instant, pour lui offrir l'hospitalité du repas pendant la durée de son séjour. Il accepta, la supérieure sourit et disparut. La vieille sœur reconduisit le jeune homme jusqu'à la première porte, sourit aussi, le remit à la gardienne qui lui ouvrit la porte sur la ruelle, et de sourire en sourire, il se trouva dehors, s'en alla par la campagne, dévala vers la mer, passa son après-midi au long de la grève, revint vers le couvent un peu avant l'heure dite.

La vieille sœur le fit entrer au jardin. Il se pro-

mena seul, sous les lourds arceaux du cloître, par les allées, autour du jet d'eau, à travers le verger. Le silence de ce clos, cette vie délaissée, et ces grandes voix du dehors qui venaient se briser à la muraille forte comme un rempart, lui donnèrent cette mélancolie enivrante que connaît la jeunesse, il connut à plein cette sensation : tout l'univers évoqué dans la solitude. Il s'assit sur un banc de pierre, le passé revécut en lui et sa pensée s'en alla vers l'avenir. Tout le jardin frissonnait sous l'air du soir, s'enflammait d'une lueur rose. On était presque à l'automne.

Un pas se fit entendre. La vieille sœur parut, annonça le diner.

Au milieu de la salle à manger, très vaste, la table seule était éclairée par deux longues bougies, dans des chandeliers en argent. Le dîneur s'amusa de ces cierges, de la nappe d'autel, des burettes, de la salade, du verre en calice, de tout l'appareil qui lui parut d'un repas ecclésiastique, servi par la sœur discrète et active autour de lui. Elle l'engagea à faire honneur au repas, tout à fait succulent, transmis sans retard par un guichet, et il se laissa aller à la douceur du bon pain de pur froment, au parfum du rôti, à la fraîcheur de la salade aromatisée de toutes les herbes du jardin, au cordial d'une poudreuse bouteille d'un vin sincère, Sur la fin, comme il s'attardait devant

le café noir et le petit verre de cassis que lui versa la bonne sœur avant de disparaître, la supérieure entra, souple et nette, s'enquit des soins que son hôte avait reçus. Puis, elle l'interrogea avec une grâce parfaite, sur sa vie, sur ses desseins. Il répondit avec franchise. Elle le vit presque tout de suite comme elle l'avait deviné, un être différent, étranger, tout imprégné de la mêlée humaine. La conversation dévia, ou fut habilement amenée, sur la politique, la religion. Ils discutèrent doucement. Sous cette douceur il y avait, chez elle, de l'étonnement et de l'embarras, et chez lui, une calme âpreté. Il eut quelque vivacité causée par la journée au bord des flots, par la rêverie au fond du mystérieux jardin, par le fin dîner. Si discret qu'il se maintînt, la jeunesse et la vie manifestaient en lui. La religieuse lui fit des objections qu'il combattit avec politesse, mais sans rien concéder. Elle lui dit de nouveau quelques mots de leur passé de famille, fut bienveillante et maternelle. Une cloche tinta. Il partit, regagna le petit hôtel du bourg dans la nuit de huit heures et demie du soir.

Le lendemain, dans la matinée, il revint. On le fit attendre au jardin, où la supérieure ne tarda pas à le rejoindre. Ils se promenèrent longtemps, sous le cloître, autour du jet d'eau, jusqu'à la muraille. La discussion de théologie, de philosophie, fut

complète entre eux, dans l'exquise lumière. Elle voulut savoir, lui permit tous les aveux, comme une directrice spirituelle. Elle se révéla, sur ce terrain, instruite, maîtresse d'elle-même, ne parut troublée, ou peut-être simplement impuissante, ignorante, qu'au moment où il parla de la vie active et du rêve humain. Il vit que son horizon était borné. La conversation changea, puis s'élargit encore. Des oiseaux et des arbres du jardin, la parole du jeune homme alla aux espaces, creusa les cieux. Elle eut un malaise à l'entendre évoquer la vie universelle, les fleurs vers lesquelles il se précipitait comme pour les adorer, les respirer, les baiser, la mer dont il parlait avec ivresse, dont il écoutait la voix grondante avec ravissement. La femme qui passait là sa vie distingua une joie dans les paroles qu'elle entendait, et pour la première fois, perçut une tristesse dans ce qui l'entourait. Le jardin lui apparut funèbrement paré d'une poésie de cimetière, le jet d'eau sanglotait. Ces pierres grises, cette haute muraille, séparaient du monde, comme des murs de prison. Ce fut cette pensée qu'elle suivit lorsqu'elle lui vanta cet exil religieux, cette liberté de recueillement, cet éloignement de toutes les vanités et de toutes les abominations. Elle fut surprise de l'entendre approuver, de le voir rester songeur.

Ils se quittèrent. Il devait revenir faire ses

adieux vers le soir. Il l'aperçut tout de suite, à l'entrée du cloître. Elle vint à lui : « Tenez, lui dit-elle, ce souvenir de votre visite. » Elle lui offrait une de ces petites images de sainteté que les fillettes se donnent en cadeau sentimental, un cœur brûlant et sanglant dans une couronne d'épines. Il prit cette image. Elle exprima le désir qu'il changerait d'opinion sur les choses profondes. Elle tremblait un peu. Il ne la contredit pas, la remercia de sa bonté. Elle le chargea d'aimables paroles pour tous ceux qu'il représentait auprès d'elle. Puis, elle disparut, légère.

Il se disait, s'en allant, songeant à ce visage intelligent enseveli dans la solitude, ignoré comme les fleurs du jardin, que le cloître pouvait donner, en effet, une force de repliement à la pensée, un dédain salutaire des niaiseries et des vilenies du monde. Mais ce cloître, l'homme l'a, s'il veut, en lui-même, c'est là qu'il se retire et s'enferme lorsque l'ennui social le gagne, que l'ignominie de la lutte des intérêts l'écœure. Il se dit, finalement, en quittant le bourg et en passant devant le grand mur et la petite porte bleue, qu'il avait gagné quelque chose à ce court séjour dans ce beau et triste jardin où peut-être il n'entrerait plus jamais.

Mais s'il emportait la sécurité, il laissait l'inquiétude. Sans que rien ne se fût davantage for-

mulé, sans qu'aucune parole d'un tressaillement particulier ait été prononcée, la religieuse morte au monde eut au profond d'elle un émoi de femme vivante par cette arrivée et ce départ, et ne put s'empêcher d'écouter le grelot du cheval et le roulement de la voiture qui emportait au loin, sur les routes, le passant d'un jour.

III. — LA CONFRONTATION

I

Je m'étais promis, — nous dit-il, — une grande joie de souvenir, une fête mélancolique d'esprit, à retourner, ainsi que je viens de le faire, dans la petite ville de Bretagne où je suis né. J'ai trouvé ce souvenir et cette mélancolie, mais je n'ose plus parler de joie et de fête. J'avais gardé en moi une image si belle du décor où mes yeux s'étaient ouverts sur les choses ! J'avais conservé, au fond de mon cœur, un paysage si charmant, féerique et doux comme une mise en scène d'ancien opéra ! Ma vieille ville m'apparaissait comme une cité enchantée, endormie dans le sommeil des siècles, et chacune de ses vieilles maisons me semblait, à distance, recéler une Belle au bois dormant, souriante et tressaillante parmi les songes !

Lorsque ma pensée s'en allait vers ces rues et ces allées silencieuses où s'est passée mon enfance, je l'incarnais en ce Prince Charmant du vieux conte qui s'en va réveiller le passé. Il marche doucement, sur la pointe du pied, retient sa respiration. Il traverse de grands espaces, des routes, des cours, aux pavés verdis de mousses, recouverts d'une herbe haute et légère. Aux portes, il écarte les rideaux de verdures, les vignes vierges, les chèvrefeuilles, les lierres, qui pendent et frissonnent comme des tapisseries dorées, verdâtres et fleuries. Il retrouve le bassin où pleure un jet d'eau, le clair miroir brouillé par les herbes aquatiques, crevé par les fers de lance des joncs et des iris, les nénuphars ouverts parmi les feuilles mortes. Il aperçoit soudain des êtres vivants et immobiles, embaumés par le temps, les hérons fixés sur une patte au bord de l'étang, les cygnes posés sur l'eau morte, les paons étalés sur les pelouses, les chiens fidèles couchés, barrant les seuils.

La vie d'autrefois surgit ainsi, sans un changement, aux yeux d'aujourd'hui. On avance en frémissant, avec la crainte de faire évanouir ces apparences, de dissiper ce charme ; on souhaite que le sortilège dure jusqu'à la fin, que l'on puisse gravir les escaliers enguirlandés de végétations, franchir les vestibules, parvenir jusqu'à la chambre où repose la princesse endormie.

Mieux vaudrait ne faire qu'en rêve ce voyage pour retrouver ce qui n'est plus. Vous savez que j'ai dû quitter ma province et ma ville à ce moment d'adolescence où l'on commence à vivre passionnément la vie, où l'on voudrait saisir avidement tout ce qui passe. C'est quinze ans, l'âge de l'illusion et du mirage. Je suis entré, à ce moment, pour toujours, dans le mouvant océan de la foule des grandes villes, j'ai connu cette bataille du collège qui va se prolongeant dans toutes les conditions sociales, j'ai lutté pour conquérir ma place, pour obtenir le droit d'exister, comme si toute l'existence n'était qu'examen et concours. J'ai perdu les miens, et avec eux toute attache au pays d'où je sors. Je m'étais promis, un jour, de retourner là-bas, de revoir ces premières années qui se dressaient au loin comme un jardin merveilleux, d'une grandeur et d'une splendeur incomparables.

J'ai réalisé mon projet. C'est fait, il n'en reste plus rien. Me voici de retour, et j'ai seulement appris que ma vie était terminée, en retournant ainsi me mirer à sa source. Ce n'est pas le visage radieux de mon enfance ardente que j'ai aperçu, mais le visage fané, flétri, de ma prochaine décrépitude. Je me suis comparé à l'idée que je me faisais de moi-même, et le temps inexorable a décrété ma disparition et mon néant.

Oh ! soyez tranquilles, je vous éviterai la cons-

tatation prévue et la récrimination banale. Ma douleur n'est pas née d'apercevoir que ma ville était entrée dans le mouvement logique qui entraîne tout, et qu'elle subissait les mêmes lois sociales que le reste du monde. Je n'ai pas été attristé parce que le chemin de fer passe au pied du coteau, parce que les routes environnantes sont sillonnées par les bicyclettes et les voitures à vapeur, parce que les paysans ont renoncé à leurs costumes de mélodrames et d'opéras-comiques, et qu'ils apprennent à parler français. Je sais qu'il doit en être ainsi, que nul pouvoir ne pourra s'opposer à la lente et inflexible évolution humaine. En vérité, je n'ai pas souffert de ce destin de tous, de cette marche perpétuelle, — j'ai souffert égoïstement pour l'individu fatalement sacrifié, laissé en arrière, qui voit décroître et disparaître cette grande masse vivante toujours renouvelée, et qu'il ne peut plus suivre.

Ce qui m'a donné cette sensation d'arrêt, c'est précisément ce que je venais chercher, ce spectacle que j'espérais immuable et qui devait ressusciter ma jeunesse. Immuable, il l'était ! Mais que cette magnificence d'hier m'apparut mesquine, rapetissée, ruinée ! C'était cela, et ce n'était plus cela ! Je reconnaissais tout ce qui m'entourait, rien n'avait été changé, et tout prenait soudain à ma vue une figure médiocre, étrange, la figure moqueuse et douloureuse de la désillusion.

Quoi ! cette avenue montante que je croyais si majestueuse, c'était cette double file de vieux arbres desséchés, couverts de poussière ! Cet antique faubourg que j'évoquais comme une si pittoresque et émouvante résurrection du temps passé, c'était cet amas de masures sordides accroupies à l'ombre de l'église, cette saleté et cette puanteur, ces bêtes et ces gens confondus, ces yeux aveugles, ces visages de famine, ces vieux pauvres si humbles, si réduits, qu'ils n'osent même pas demander un sou au passant. Le tableau était émouvant, mais pas à la manière que je croyais, et toute cette humanité, lamentable à pleurer, me faisait honte de mon goût et de ma curiosité du pittoresque que je venais assouvir par sa contemplation. Et plus loin, cette promenade où je devais goûter le charme sévère de la solitude, ces rangées de platanes entre lesquelles je rêvais la silhouette méditative de quelque grand vieillard, la silhouette touchante de quelque gracieuse femme. Hélas ! le vieillard était mort sans doute, et la femme, vaincue par la tristesse, avait quitté la ville, car je n'aperçus que visages insignifiants et n'entendis que plats commérages. Et cet hôtel où je descendis et qui était resté dans ma mémoire comme un lieu de délices fréquenté par les aristocrates en voyage, vous décrirai-je son aspect désolé ! Et la maison où je naquis, où j'habitai ?...

A quoi bon tout prendre par le détail ? Ma sensation naissait de toutes choses, de l'air ambiant, des pavés, des boutiques, tout me paraissait petit, usé, moisi, et l'horreur de ma clairvoyance, c'est que tout se révéla nettement comme ayant toujours été ainsi. C'était moi qui voyais autrefois ce qui n'existait pas. J'avais gardé ce doux mensonge en moi, et je venais stupidement, froidement, le détruire ! Sans doute, ces maisons, ces arbres, ces vieux pauvres, ces bourgeois en promenade, tout cela importait peu, et il m'était bien indifférent qu'ils fussent ainsi ou autrement. Mais le fantôme de ma jeunesse qui était resté parmi les ruines ! C'est moi, moi ! qui suis allé le poursuivre, le saisir et l'enfermer pour toujours au sépulcre !

II

Le souvenir le plus doux et le plus triste de mon voyage de retour à cette ville où je suis né, — ajouta-t-il, — celui qui m'a le plus charmé, torturé et ravagé, c'est celui que j'ai recueilli, au soir de mon arrivée, sous les arbres de la Place Ducale.

Sachez que la maison où je fus élevé, qui m'avait parue si grande et que j'ai retrouvée si petite, avait son entrée principale dans la rue Haute, et qu'au fond du jardin il y avait une sortie sur la Place

Ducale. Quand je revis la maison, je n'osai pas demander à la visiter, à parcourir les chambres où il me semblait qu'il devait y avoir encore l'écho des voix et la trace des gestes de ceux qui ne sont plus. Par la grille, j'entrevis une façade blanchie, je regardai furtivement certaine fenêtre où je croyais voir une forme de fantôme passer lentement pour moi, avec une lueur ravivée dans les yeux éteints et un sourire sur les lèvres mortes.

Cette fenêtre était close, et les rideaux, les murailles, les arbustes, la pelouse, le banc, avaient un aspect indifférent qui me repoussait. J'entendis une voix de femme qui appelait des enfants pour dîner, puis des pas dans les allées ; j'aperçus des visages, des regards qui prirent une expression d'étonnement, de colère, de dureté, en voyant un étranger qui semblait inspecter la propriété et épier les propriétaires. Je m'enfuis.

Je contournai le mur par une petite ruelle que je connaissais bien, puis par une rue, et j'arrivai à la petite porte qui donnait sur la place. La petite porte était peinte d'une couleur nouvelle, et il y avait des tessons de bouteilles sur la crête du mur, mais je reconnus les feuillages retombants des vieux arbres. Je regardai alors autour de moi.

La Place Ducale était certainement la même qu'autrefois : toujours le quadrilatère planté de marronniers, quelques bancs, quelques bassins entourés de corbeilles de fleurs, et, au centre, un

massif de vieux ormes autour de la statue de la dernière duchesse. A travers les arbres, j'apercevais les pierres grises, les sculptures, les toits à balustres du Vieux Palais. A ma droite et à ma gauche, des maisons formaient deux ailes bâties sur des arcades. La place était comme une cour ouverte d'un côté, resserrée entre ces deux ailes et la façade du palais. Sous les arcades, des petits lumignons s'allumaient çà et là : je me souvins que c'étaient les illuminations des boutiques aux profondeurs rousses et noires, qui faisaient l'admiration de mon enfance. De loin, autrefois, elles nous attiraient, nous désignaient les merveilleux étalages, les images aux couleurs vives, les sucreries, les pipes rouges, les soldats de plomb, les vaches et les moutons en bois, les arbres frisés. Aujourd'hui, j'apercevais à peine ces lumières de veilleuses perdues dans la nuit. Elles étaient là pourtant, toujours semblables, allumées à la même heure, et sans doute les objets admirés étaient là aussi, et beaucoup peut-être n'avaient pas été renouvelés depuis les années et les années où je m'étais exclamé devant leur beauté stupéfiante.

Je m'assis sur un banc, restai là de longs instants. La lueur du couchant, qui dorait les vieilles pierres, s'éteignit. Il n'y eut bientôt plus qu'une légère flamme rose à la cime de ormes. Puis, elle cessa aussi, comme si un vent frais eût

soufflé dessus. La cendre grise du crépuscule tomba abondamment, les arbres, les maisons, les toits se réunirent bientôt en une sorte d'arabesque massive sur un ciel teinté de vert clair et de lilas sombre. Les souvenirs revinrent en ma mémoire comme tombaient sur moi, une à une, les feuilles brûlées des marronniers.

L'impression d'un amour ancien fut celle qui s'incrusta le plus douloureusement dans mon esprit. Mais le mot d'amour est trop vif, trop précis, pour définir cet état de sensibilité douloureuse que je connus dans ma petite ville, aux environs de mes douze ans. C'était l'éveil et l'incertitude, la curiosité et l'attente, l'espoir d'une ivresse inconnue. Ah ! je me souviens comme si cela se passait hier ! C'est sur cette place, sous ces marronniers, autour de ces ormes, sous ces vieilles arcades si basses, que je me promenais avec quelques jeunes filles du voisinage, parfois au bras de l'une d'elles, que j'avais choisie, je n'aurais su dire pourquoi. Elles me supportaient avec elles parce que j'étais encore un enfant, et qu'elles pouvaient prendre ce prétexte de longues promenades pour parler entre elles de leurs vraies amours. Quelles amours ? Je ne sais. Je sais seulement qu'elles m'entraînaient avec elles, en larges circuits, par la place, et que je frissonnais à m'en aller ainsi, dans le sillage de leurs longues jupes, en une sorte de valse marchée qui serpentait, s'arrêtait, reprenait, tour à

tour langoureuse et nerveuse. Que disaient-elles ? Elles se penchaient les unes vers les autres, réunissaient leurs têtes pour les chuchotements et les confidences, et j'entendais seulement les mots de mariage, d'yeux noirs, d'yeux bleus, de brun, de blond... Puis, on m'envoyait jouer, pour parler plus librement sans doute, et je m'en allais tristement m'asseoir sur un banc, ce banc même où j'étais assis au moment où je revivais naïvement ces années naïves.

Je crus subitement qu'une merveilleuse impossibilité se réalisait, que je me trouvais reporté au temps de mon rêve. La place s'animait comme par le passé, des formes à longues robes surgissaient. par deux, par trois, traçaient leurs circuits, s'approchaient, puis s'évanouissaient, avec des chuchotements qui se terminaient en rires. Quelques-unes vinrent si près que j'entendis des mots prononcés, les mêmes mots qu'autrefois, comme si une incantation de ma volonté les avait magiquement rappelés du sombre abîme où je les croyais enfouis pour jamais. Une sorte de vertige s'empara de moi, je crus pouvoir saisir le spectre de ma jeunesse, celui-là qui s'approche avec des joues si blanches et si roses, des cheveux si noirs, des yeux si brillants. Peut-être vais-je pouvoir, comme je l'ai fait un jour, enhardi par mes quinze ans, prendre par la main, par la taille, cette forme si rapide et légère, et l'entraîner vers

les arbres les plus sombres. J'étends les bras, la forme s'approche encore... C'est elle !... Mais la lumière d'un réverbère a jailli, mon visage flétri et douloureux apparaît, et elle s'enfuit, se dissout dans l'ombre, car elle a vu que ce n'était plus moi !

IV. — EFFET DE NEIGE

L'autre matin, le ciel froid, blême et rose, avec une lueur cuivrée, semblait un couvercle lointain et solide au-dessus de la terre dépouillée des dernières fleurs et des dernières feuilles de l'automne. Un amas de neige se devinait suspendu dans l'espace, prêt à crever en blancs tourbillons d'avalanche à travers l'étendue. Je me souvins de certains hivers, de l'un, entre autres...

Peu importent la date et l'endroit précis. Cette fois, la poésie de la neige s'imposa, implacable, splendide, absolue, à mon esprit d'enfant. Rien, cette année-là, ne faisait prévoir la neige. Il faisait un temps douteux d'hiver, où se rencontraient et se combattaient les regrets de l'arrière-saison et les espoirs du printemps. On m'avait conduit chez des parents qui habitaient en pleine campagne au sommet d'une colline des monts d'Arrée, pour y passer le temps de Noël et du jour de l'An. La maison était exposée, d'un côté, à la tié-

deur du sud, de l'autre au vent du nord. Au pied de la colline, assez élevée, luisait un fond de marais où s'abattaient les passages d'oiseaux sauvages, parmi les roseaux et la tourbe.

Tout à coup, dès le soir de mon arrivée, le maître de la maison, sorti pour sa tournée, rentra et dit :

— Le marais se prend, et il va y avoir de la neige.

Le soir tomba. Les portes, les contrevents hermétiquement clos, on soupa dans la salle chaude, doucement éclairée par la lampe, égayée par le feu pétillant dans la haute cheminée. On but un doigt de vieux vin d'une bouteille poussiéreuse, après le cidre des pichets peints de fleurs.

L'air sentait la fumée de bois, le pot-au-feu, le poulet rôti. Le pain bis parfumait la table comme un bouquet. L'atmosphère de cordialité familiale s'augmentait de sécurité. La bâtisse de pierre, bien fixée au sol, défiait les menaces du dehors.

On s'en alla se coucher, et tout le monde dormit dans une paix silencieuse. J'eus seulement la sensation, par les losanges découpés aux volets, qu'il brillait au dehors une lumière singulière.

Au matin, le maître vint dans ma chambre, comme dans toutes les autres chambres, ouvrit la fenêtre, poussa les volets, et de mon lit j'aperçus un spectacle extraordinaire, fantastique,

une immensité blanche sous un ciel noir livide.

Je voulus courir. La main protectrice m'arrêta :

— Il faut s'habiller d'abord, et chaudement !

Vêtu comme pour aller hiverner en Sibérie, bas de laine, bonnet de laine, gros souliers, cache-nez, on eut la permission de descendre, et même de sortir. Mais comment sortir ? La porte de la maison ouverte, on se trouva devant un mur de neige qui s'écroula à demi dans la salle. Il fallut balayer, ouvrir une brèche — et rester sur le seuil. Impossible de pénétrer dans le demi-mètre de neige amoncelé sur le sol, et qui entourait la maison, comme de l'ouate, jusqu'à mi-hauteur du rez-de-chaussée.

Lorsqu'il y eut une petite place déblayée, on put s'avancer en groupe, et regarder.

On ne voyait plus rien de ce que l'on avait vu la veille : plus de divisions de champs, plus de talus, plus de fossés, plus de maisons, seulement un vaste mamelonnement souple, légèrement creusé çà et là pour se relever en bosses. Plus de marais, plus de joncs : un immense plan blanc. A peine quelques cimes d'arbres, chargées de neige comme les sapins de Noël.

Enfin, du hameau voisin, caché comme tout le reste sous l'épaisseur blanche des flocons amoncelés, quelques fumées bleues s'élevèrent, un peu de chaleur fit fondre le duvet collé aux carreaux, les lignes des toits de chaume se dessinèrent fai-

blement, le petit clocher de l'église apparut triangulaire, blanc bordé de noir. Un grêle son de cloche lointain et net s'égrena sur le vaste tapis blanc, vint jusqu'à nous. On vit passer, au ras des maisonnettes, des silhouettes pareilles aux nôtres, qui balayaient aussi la neige.

Ce travail des fourmis humaines ne changea rien à l'ampleur de cette solitude blanche, où le marais du fond semblait presque haussé au niveau des montagnes basses qui formaient le cirque dont notre maison occupait un des gradins.

Les cris, les paroles qui nous arrivaient à travers l'énorme et impressionnant silence de la neige, et aussi quelques coups de fusil tirés sur des oiseaux éperdus au-dessus de ce glacier implacable, ne faisaient pas non plus disparaître l'étrange sensation d'isolement ressentie devant cette blancheur qui avait subitement tout recouvert. Les autres, si lointains, et nous mêmes, cernés, ensevelis par cet amas de neige, tous, nous semblions transportés sur une autre planète que notre terre d'habitude. Cette terre, que nous avions vue si joyeuse, était maintenant une morte immobile et muette sous son linceul.

On ne tenta rien ce jour-là pour changer cette situation. Vers midi, la neige recommença de tomber en tourbillonnant par gros flocons légers, comme des poignées de plumes arrachées par la brutalité du vent à des milliers et à des milliers

d'oiseaux qu'on ne voyait pas, qui erraient sans doute là-haut dans le ciel, d'abord obscurci et maintenant invisible.

On déjeuna, on fit du feu, les enfants coururent par la maison avec les chiens et les chats familiers, on se risqua jusqu'au poulailler, jusqu'à l'écurie, jusqu'à l'étable. La vache, le cheval, l'âne broyaient leur nourriture ou restaient tranquilles, au chaud de leur litière. Les poules, blotties et serrées sur les perchoirs, attendaient, yeux clos, la fin du phénomène.

Au soir, à l'heure du dîner, on ouvrit la fenêtre de la salle pour voir le spectacle une dernière fois avant d'imiter les poules. Le neige ne tombait plus, mais l'amas était démesurément haut. Une lune grimaçante errait dans l'espace, semblait rouler, sauter, rebondir sur les nuages qui couraient vite, galopaient autour d'elle. De sa face d'or, une lumière verdâtre coulait sur toute cette neige blanche, la changeait en paysage sulfureux d'un enfer polaire où notre imagination enfantine évoqua immédiatement des combats de Lapons et de morses, des courses de chariots traînés par des rennes, de lentes avancées en zigzags d'ours blancs qui paraissaient jaunes.

Mais rien de tout cela ne parut. Lorsque la lune, passant derrière la hauteur d'en face, l'enveloppa d'ombre bleue, nous ne vîmes que de mystérieuses lumières, clignotantes aux vitres des maisons, les

lumières des contes de fées allumées comme des veilleuses dans ce paysage du pôle.

Cela dura ainsi jusqu'à la nuit de Noël, messe de minuit et réveillon. Tout le monde aida, non à tracer des sentiers, mais à creuser des tranchées jusqu'au village, et les collines furent sillonnées des humbles feux des lanternes que portaient les ombres noires des hommes vêtus de peaux de bique, des femmes en mantes noires à capuchons. Avec le souvenir de cette vision me reste aussi celui du repas illuminé, parfumé de l'odeur du boudin et du rôti de canard sauvage, accompagné des sons perçants de biniou qui nous arrivaient d'une maison prochaine, à travers le champ de neige déroulé sur les pentes.

Le lendemain commença le dégel. Lentement, les choses réapparurent, les toits, les arbres, les clôtures de pierre des jardins, les sentiers. La terre se dégagea du linceul qui l'avait enveloppée. La blancheur immaculée fut divisée de traits noirs. On vit sortir les bêtes et les voitures. Les enfants durent retourner à l'école. Il en fut ainsi pour moi, et, lorsque je m'en allai dans la boue, l'existence m'apparut, avec ses nécessités, comme un gâchis noir après un rêve éblouissant, que je n'ai jamais retrouvé depuis, aussi blanc, aussi pur, silence splendide, léthargie de toutes choses, repos de la vie.

V. — LA VACHE

La bonne femme habite proche le village de Locquenvel, en Côtes-du-Nord, dans le canton de Belle-Isle-en-Terre, à la lisière de la sombre forêt de Coat-an-noz, séparée de la verte forêt de Coat-an-hay par un ruissseau.

Coat-an-hay, c'est le Bois du Jour.

Coat-an-noz, c'est le Bois de la Nuit.

L'un est orienté au levant, l'autre au couchant.

Marie-Rose habite une chaumine au toit couvert de graminées, dans une échancrure de Coat-an-noz, clairière ouverte sur le chemin qui borde la forêt. Sur un des côtés de la maison, il y a un champ clos d'une haie, où la bonne femme cultive et récolte pommes de terre et carottes, choux et raves. D'orgueilleux soleils, d'élégantes roses trémières règnent sur l'humble potager.

Un sentier usé par les pas va du chemin à la porte de la chaumine.

A côté de la porte, une fenêtre toute petite, de quatre petits carreaux. Deux marches de pierre entre lesquelles pousse la mousse. A l'intérieur, une seule salle, pareille à toutes les salles des chaumières bretonnes. Sur la terre battue, un lit-armoire à ornements de rosaces et de fuseaux, bois ciré et ferrures brillantes. Un coffre auprès du lit. Une armoire du même bois de châtaignier, luisante aussi de ferrures. Sous la lumière de la fenêtre, une grosse table avec un banc de chaque côté. Au plafond, fixée par des cordes, une planche se balance sur laquelle il y a le pain, les crêpes, des oignons, des échalotes, et à laquelle sont suspendus un morceau de lard, une andouille, une vessie de graisse. C'est le buffet. A gauche de la porte, une vaste cheminée qui serait toute noire s'il n'y avait pas toujours sur les pierres du foyer le braisillement du feu et la blancheur de neige de la cendre. Sans cesse on entend là le bruit de la flamme qui monte, ou les crépitements du feu qui dort, semblables à des bruissements d'insectes.

A droite de la porte, en face de la cheminée, une barrière et une autre chambre, qui est une étable.

La bonne femme Marie-Rose ne vit pas seule.

Elle a pour compagne une vache, qui a tous les deux ans un veau, mais le veau s'en va, la vache reste.

C'est toute la famille de Marie-Rose à la lisière de Coat-an-noz.

Elle a eu un père et une mère, un mari, des enfants, des petits-enfants.

Elle n'a plus qu'une petite-fille, placée à Paris, pour gagner sa vie, et un peu celle de sa grand' mère.

Le reste est au cimetière.

Elle aurait pu avoir un chien, un chat, un perroquet rapporté par un marin. Elle a une vache.

Le chien aurait aboyé, le chat aurait miaulé, le perroquet aurait parlé. La vache meugle d'une voix mécontente s'il entre quelqu'un d'inconnu dans la salle commune où elle vit avec Marie-Rose, chacune d'un côté de la barrière. Elle meugle d'une voix douce, si elle appelle sa maîtresse, ou si elle veut qu'on la gratte sur le front, comme une chatte. Elle meugle doucement et longtemps s'il s'agit d'une conversation suivie. La vache est bretonne, et elle ne comprend que le breton. D'ailleurs Marie-Rose ne sait pas le français.

Marie-Rose est plus vieille que sa vache, mais pour tout le monde, elles ont le même âge. Depuis que Marie-Rose est seule, on les a toujours vues ensemble, faisant bon ménage : on les cite en exemple.

Elles sont très occupées toute la journée. Au petit jour, Marie-Rose sort tout habillée de son

lit-armoire, après avoir remis ses bas, ses jupes, son corsage. Elle n'a plus qu'à se chausser de ses sabots, qu'à se coiffer de sa coiffe. En même temps qu'elle, la vache se lève aussi de sa litière, aussi fraîche que les draps de Marie-Rose sont blancs.

La bonne femme trait la vache, lui ouvre la porte. La vache sort, hume l'air du matin dans la clairière, broute çà et là, fournit un temps de course au long de la haie, se frotte à un arbre, se soulage de quelques bouses, revient au galop vers la chaumine d'où s'exhale l'odeur du café au lait.

Marie-Rose a préparé son déjeuner. S'il fait beau, elle est assise au seuil de son logis, sur la plus haute marche, son écuelle entre les mains, elle se régale de son café et de sa crème, de son pain ou de sa crêpe.

La vache sait qu'elle aura sa part. Elle a fourni la crème, il est bien juste qu'elle goûte le pain. Marie-Rose lui offre un croûton, qu'elle broie lentement en regardant sa compagne de son œil de velours.

Il y a une minute de béatitude et de recueillement entre ces deux êtres. Tout autour de la chaumière, de la bonne femme et de la vache, c'est le silence et l'immobilité, et aussi le frémissement et le mouvement de la nature. Les troncs solides des chênes et des hêtres portent des branches qui

ondulent, des feuilles qui bruissent, des oiseaux qui s'envolent. Un geai crie sur une cime. Une pie traverse le chemin du moulinet de ses ailes. Un écureuil monte en un instant le long d'un pin, saute sur un autre. Sur le sol durci çà et là de bosses de granit, la bruyère s'égrène sous les coups d'éventail des fougères, les scarabées courent dans tous les sens. Les papillons dansent sur les fleurs, parmi lesquelles se coule une couleuvre.

Il faut partir. La vache mourrait bientôt de faim si l'on ne changeait pas de place. La bonne femme range son écuelle et sa cuiller, prend son tricot, sa besace, ouvre la marche. La vache la suit.

Elles s'en vont par les sentiers, par les chemins, au long des routes. La vache trouve partout sa pâture, monte aux pentes des fossés comme une chèvre, s'attarde. Marie-Rose l'attend en tricotant, le regard levé sans cesse au-dessus de ses lunettes. Quand la vache repart, Marie-Rose en fait autant.

A midi, quand la cloche tinte à travers les arbres, la bonne femme s'installe pour déjeuner, si elle est trop loin de la maison. La vache se couche sur le gazon et rumine. Quand le morceau de pain noir et la tranche de lard fumé sont mangés, que le couteau est essuyé, que la rumination est terminée, on se remet en route. On rentre de bonne heure, pour traire la vache, et aussi pour la soupe et pour le sommeil. Pendant

le repas pris à la chaumine, la vache vient passer la tête par la fenêtre ouverte, regarde, mâchonne, rêvasse, comme l'autre fait aussi.

Le soir, elles regagnent chacune leur couchette, du même pas lent :

— Kennavo ! dit la vieille.

— Meuh ! répond la vache.

Cela veut dire au revoir, jusqu'au lendemain matin.

Leur vie est ainsi commune, et la vache, toujours présente, prend part à tous les événements de la vie de la bonne femme.

Si une lettre est apportée, ou une carte postale avec une image, cela vient de Paris et de la petite-fille, Marie-Rose met ses bésicles pour regarder l'image et l'écriture, le facteur lui lit la lettre, et la vache vient mettre sa tête sur l'épaule de sa maîtresse.

S'il pleut un peu, elles sortent tout de même. On ne fait pas attention à la pluie en Bretagne, lorsqu'elle ne fait que brouiller ses fins écheveaux dans l'air gris. S'il pleut plus fort, la vieille ouvre son parapluie, pour abriter sa coiffe et la tête de sa vache. S'il faut rester à la maison, l'été, ou si c'est l'hiver, il y a provision au râtelier, d'herbe fraîche ou de foin, ou, dans la mangeoire, de feuilles de choux, de fanes de carottes, de navets, de pommes de terre, de betteraves.

Le dimanche, elles vont à la messe ensemble.

La vache attend près du porche, à l'ombre du petit clocher à jour dont les trois cloches sont visibles, parmi les hommes qui causent les bras croisés, en fumant leur pipe. Après la messe, Marie-Rose contourne l'église, va sur les pierres plates encadrées d'herbe du vieux cimetière, où sont inscrits les noms de ses ancêtres. Elle fait un bout de prière, la vache broute l'herbe des morts.

Elles s'en reviennent côte à côte. Toutes deux sont de même couleur. La vache est noire et blanche. La vieille aussi, robe noire et coiffe blanche. De loin, elles se ressemblent. De près aussi, elles paraissent les deux sœurs inséparables.

VI. — LA COIFFE

Marie Dahut est une sardinière de Douarnenez en Bretagne. Elle habite sur la hauteur, au faubourg de Ploaré, tout contre l'église, dont les fenêtres flamboient au soleil couchant, dans leurs cadres de pierres. Du clocher sculpté, à la flèche hardie qui s'élance à plus de cinquante mètres du sol, les heures tombent régulièrement sur la basse chaumine de Marie Dahut, tapie au ras du sol.

C'est bâti en pierres du pays, rejointoyées de plâtre, mais le plâtre est presque parti de partout, sous l'action du temps, du vent qui passe sur la mer, de la pluie qui vient sans cesse, portée vers la terre par les épais nuages gris, en marche dans le ciel comme de lourdes escadres. C'est tout envahi, surtout du côté de l'ouest, par la végétation spontanée qui pousse dans les interstices des pierres; une moisissure d'abord, puis de la mousse

épaissie d'année en année ; de sorte que chaque morceau de la muraille, granit bleu ou schiste roux, est encadré de velours vert.

Sur le toit de chaume épais, dont le bord, coupé nettement, surplombe la chaumière, paille d'or des blés d'autrefois devenue une matière brune pareille à un composé de terre et de fumier, une forêt minuscule d'herbes et de graminées a poussé. Toutes les saisons s'y voient, le printemps et ses fleurs, l'été avec ses tiges mûries, l'automne aux graines volantes, l'hiver désséché ou humide. Une faune d'insectes innocents ou rapaces, végétariens ou carnassiers, anime cette brousse aussi touffue et mystérieuse que la savane. L'abeille butine son miel et les pucerons paissent la verdure. L'araignée tend ses toiles en rosaces et la fourmi creuse ses caves à provisions. Les mouches tournoient, les limaces rampent.

Marie Dahut dort sous ce fragment de nature plein de sèves, de couleurs, de bruits, de bourdonnements et de cheminements. A l'intérieur, on est aussi tranquille que dans un tombeau, et la sardinière, lorsqu'elle est enfermée dans son lit clos, derrière les panneaux découpés, peut sommeiller aussi paisiblement que les morts sous les pierres tombales de l'église voisine.

On n'y voit guère clair, ni le jour ni la nuit. L'unique fenêtre aux petits carreaux verdâtres et encrassés ne laisse jamais pénétrer dans la salle

qu'une lueur de veilleuse, qu'il y ait au dehors l'or du soleil ou l'argent de la lune. A peine si l'on distingue les luisants des meubles, le rougeoiement du feu dans l'âtre. Lorsque les yeux sont habitués aux choses, au sol de terre battue, au plafond noirci par la fumée sans cesse rabattue par le vent, on aperçoit alors la table et le banc, l'armoire et le lit, et, sur le manteau de la cheminée, le cuivre d'un chandelier, la lueur rousse d'une bouteille.

Dans cette pénombre, il y a une forme noire : c'est celle de Dahut qui va et vient d'un pas lourd. Elle promène avec elle une clarté vive, une blancheur éclatante, un doux éblouissement : la légère coiffe bordée de dentelle, aux brides flottantes, passe, va de la fenêtre à l'armoire, de la cheminée au lit.

Toute la journée, la maison est seule, la chambre est solitaire. La porte n'est fermée qu'au loquet, et personne n'a la tentation d'entrer, puisqu'il n'y a rien à voir que ce qu'il y a partout : une cheminée enfumée, une vieille armoire, un lit clos. On sait que Marie Dahut est à l'usine. Elle a dévalé la pente de Douarnenez jusqu'au quai ; elle n'a même pas regardé le spectacle de tous les jours qui change tous les jours, le ciel immense déployé au-dessus de la mer immense, l'espace bleu, rose ou gris, à travers lequel évoluent les nuages, les vagues et les barques. Elle n'a pas une songerie

ni une curiosité pour l'arrivée ou le départ des voiles blanches et brunes qui courent sur les flots, pour la plage de sable nacrée par l'eau, pour les promontoires perdus à l'horizon, pour toute cette splendeur de nature indifférente devant les cœurs indifférents.

Elle est en retard, elle va vite ; ses sabots sonnent sur la pierraille de la route ; elle passe entre les maisons blanchies à la chaux, les logis des pêcheurs, les cabarets ; elle ne dit bonjour à personne et personne ne lui dit bonjour ; elle tourne une ruelle, débouche sur le port, entre par une grande porte, elle est dans l'usine.

Elle y est jusqu'au soir, et jusqu'au soir elle manipule les sardines, l'huile, les boîtes de ferblanc. Il y en a des centaines d'autres avec elle, des fillettes, des femmes, tous les âges, toutes les allures, toutes les beautés, toutes les laideurs, toutes les gaietés, toutes les tristesses. Les unes parlent, les autres rient ; d'autres chantent, d'autres sont silencieuses. Autrefois Dahut a été une gaie ; elle a bavardé, ri et chanté avec les autres. Aujourd'hui, il n'y a plus en elle de vivant, semble-t-il, que ses mains machinales. Elle entend sans les écouter les chansons qui ne mâchent pas les mots, chansons d'usine des sardinières qui ne le cèdent en rien aux chansons de corps de garde et de route des militaires. Elle ne répond pas aux paroles, et les rires ne font pas naître son rire.

Elle n'est pas laide, elle est même plutôt belle, le visage bien formé, le menton net, le nez fin légèrement busqué, les yeux d'un bleu vert de mer. Elle semble fine, elle a de la race, et il a dû y avoir de la malice dans ses yeux où sommeille une eau morne, de la ruse de fille aux coins de cette bouche mince, joliment dessinée, où la lèvre humide maintenant est un peu pendante.

Dahut ne retrouve un peu de vivacité qu'au moment du départ. Elle se lève, remet ses sabots, son châle, sort pêle-mêle avec les autres. La foule des sardinières est noire et blanche sur les dalles du port : sombres robes garnies de velours, coiffes claires aux barbes soulevées par la brise du soir, qui agite aussi les voiles des barques et rebrousse la crête des vagues. La foule se divise, les groupes se forment, s'attendent, s'appellent, Dahut file toute seule par la ruelle, au long des maisons, puis tout à coup disparaît.

Elle est entrée au cabaret et elle y reste. Cette forme noire coiffée de blanc que l'on aperçoit à la brune encore transparente ou à la nuit noire, et qui remonte le chemin en zigzagant et en titubant, jusqu'à l'église de Ploaré, jusqu'à la chaumine silencieuse, cette forme c'est elle. Elle n'arrive pas toujours au but, elle disparaît encore : elle est entrée dans un autre cabaret, comme si elle s'effondrait dans une trappe. Des fois, elle ne

sort pas toute seule du piège où elle s'est prise, il faut la délivrer, la pousser dehors par les épaules, comme une vieille bête qui ne veut pas s'en aller. Souvent elle trébuche et elle tombe, pendant que la porte se referme et que l'on entend des éclats de rire.

En maugréant, elle se relève, retombe, se relève encore, s'en va cognant les murs, les arbres, barbotant dans la boue, arrive enfin chez elle, lorsqu'elle y arrive, qu'elle peut pousser le loquet, aller jusqu'à la cheminée, atteindre de ses mains tremblantes la bouteille rousse où elle boit au goulot. Enfin elle brûle dans le feu de la boisson, elle vacille une dernière fois et s'écroule dans son lit clos ou sur le sol, mais non sans avoir, avec des précautions inouïes, une subtilité de doigts extraordinaire, détaché, désépinglé sa coiffe. Elle la prend comme une chose précieuse, la porte à travers la salle qui tangue et roule comme un navire dans la tempête, jusqu'à l'armoire où elle l'enferme, en appuyant bien sur la porte des deux mains, comme si la chose immaculée et fragile voulait se sauver.

Si on ramasse Dahut sur la route — quelque voisin ou voisine au cœur compatissant, qui la porte et la traîne jusqu'à chez elle — quand elle sort de sa torpeur, son premier mouvement, au matin, est pour sa coiffe, qu'elle prend, qu'elle regarde de ses yeux déchargés de l'ivresse de la

veille. La coiffe est blanche, pure, indemne de toutes les saletés, de toutes les taches, de toutes les tares qui souillent la malheureuse fille.

Le dimanche matin, de bonne heure, pendant que la musique des cloches de la première messe tombe sur le toit de chaume, Dahut repasse une coiffe qu'elle a lavée et amidonnée la veille ; elle la tient sur sa main, la fait tourner avant de la poser sur ses cheveux en bandeaux, devant le morceau de miroir fixé à l'embrasure de la croisée. Cette coiffe toujours blanche, immuablement blanche, c'est tout ce qu'elle a gardé de la joie et de la coquetterie de son enfance et de sa jeunesse ; c'est quelque chose de son âme naïve et innocente qui apaise et rafraichit sa tête brûlante ; c'est le restant de sa dignité, le signe encore visible de sa conscience, parmi les abandons et les horreurs de sa déchéance et de sa décrépitude.

Marie Dahut a quitté l'usine, Douarnenez et Ploaré. Elle est venue à Paris, s'est perdue aux flots mouvants de la foule, chassée de partout, s'abîmant dans l'alcool, tombant à la fange des pires marécages. Et puis un soir où des gamins se sont acharnés après la vieille pocharde et ont jeté de l'eau du ruisseau sur sa coiffe, elle a erré jusqu'à la nuit, jurant et se lamentant.

D'un pont illuminé, une forme noire est tombée à l'eau, pendant qu'un vol blanc d'oiseau léger et rapide, emporté par le vent, s'en allait vers l'ouest.

VII. — FANCHETTE GALLEC

Fanchette Gallec était réputée la meilleure repasseuse de Morlaix.

Elle n'avait pas sa pareille pour donner le dernier coup de fer aux pièces délicates que lui confiaient les dames et les demoiselles de la ville, de n'importe quel rang social.

Les ouvrières de la manufacture de tabacs, qui font retentir quatre fois par jour, du bruit de leurs sabots, les rues montantes et descendantes, comme les paysannes de Ploujean qui viennent vendre leur beurre tous les matins, les boutiquières de la Grand'Rue, comme les bourgeoises de la place de Viarmes et du quai de Tréguier, étaient ses clientes. Et elle en avait encore bien d'autres de tous les environs, par les terres et vers la mer, dans les châteaux enfouis au fond des parcs ou dressés sur les collines rocheuses.

Ouvrières et paysannes, boutiquières, bourgeoises et châtelaines ne voulaient qu'elle pour

donner la forme et l'éclat à leurs coiffes, à leurs cols, à leurs poignets, à leurs jupons brodés, à leurs chemises ajourées de dentelles.

Fanchette était une belle et solide fille de vingt-huit ans, brune et fraîche, les joues rose vif à croire qu'elle y gardait toujours la chaleur de ses fers, les yeux d'un brun de velours. Vêtue de noir, un peu de galon au col et aux manches, un rond de dentelle sur les cheveux, à la place de la lourde coiffe morlaisienne, elle se parait le dimanche d'un fichu croisé sur le corsage, d'un tablier de soie, de mitaines et d'un parapluie.

Elle habitait au premier étage d'une de ces vieilles maisons qui semblent se retenir à grand'peine sur le flanc de rocailles et de jardins des collines qui forment l'entonnoir de Morlaix. Le logis de Fanchette était rue Saint-Melaine, contre l'église qui dominait autrefois la ville, et qui est maintenant prosternée au bas de l'immense viaduc dont les arches enjambent la vallée, la rivière, les maisons et les clochers.

Sa maison était une maison de guingois, coiffée de travers d'un toit de tuiles où s'ouvrait une seule lucarne, pareille à un œil de borgne à demi couvert de la taie d'un rideau blanc.

Fanchette n'avait qu'une amie de son âge : Adèle Riou, blanchisseuse comme Fanchette était repasseuse. Elles étaient amies et collaboratrices, aussi renommées l'une que l'autre, ayant les

mêmes clientes. L'une commençait, l'autre finissait. C'était Adèle Riou, logée rue de Bourette, qui apportait le linge blanchi chez Fanchette Gallec, et c'était Fanchette Gallec qui rapportait le linge repassé chezles clientes.

Active, avenante, empressée, Fanchette ne traînait guère chez les gens. Elle disait, d'un bon visage, et d'une voix cordiale, les choses indispensables, écoutait, d'un air d'intérêt qui faisait plaisir, tout ce qu'on lui racontait de vieux et de neuf, et prenait congé avec politesse, laissant tout le monde ravi d'elle.

Elle ne s'attardait un peu que chez M. Le Marois, capitaine au cabotage, habitant une maison qui avait une façade sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et d'où l'on voyait, par les fenêtres, à travers les piles du viaduc, l'eau de la mer monter, grossir, puis décroître, dans le lit de la rivière, retirant et rendant le flot chaque jour aux bateaux amarrés au quai.

Ce n'était pas sûrement pour M. Le Marois que Fanchette restait ainsi plus longtemps que chez les autres, dans le logis de la place. M. Le Marois était le plus souvent absent, à son bureau ou en mer. Non plus pour voir les bateaux de la rivière, les barques qui vont pêcher dans la rade, les navires qui font le trajet de Morlaix au Havre. Elle ne jetait guère de ce côté que de rapides et furtifs regards.

Ce qui la retenait ainsi, c'était sûrement l'empressement des enfants à l'entourer, à la questionner, à l'embrasser, à lui faire mille mamours. M. Le Marois, resté veuf avec cinq enfants, laissait ceux-ci, pendant ses absences, sous la garde d'une vieille servante fidèle comme un caniche et qui aurait pu, à l'occasion, être féroce comme un dogue.

Fanchette, quand elle trouvait M. Le Marois au logis, restait moins longtemps que d'habitude, ne trouvait que quelques mots embarrassés pour s'enquérir des voyages du capitaine, lui demander s'il voulait bien qu'elle s'occupât un peu de ses enfants, pour les distraire, les mener promener.

— Mais certainement, Fanchette, si cela ne vous gêne en rien, et si cela vous fait plaisir, répondait M. Le Marois. Je vous suis très reconnaissant de votre gentillesse.

Les entretiens finissaient ainsi. Le capitaine était un homme au visage intelligent et soucieux, au grand front blanc au-dessus des joues hâlées qu'illuminaient les yeux bleus des hommes de la mer de Bretagne. Fanchette s'en allait timidement, ne reprenait qu'au dehors son air assuré, sa démarche vive.

Le dimanche, quand les enfants étaient seuls avec leur bonne, elle venait les chercher. La bonne pouvait tranquillement dire ses patenôtres à Saint-Melaine. Fanchette, avec son amie Adèle, menait

les enfants au long de la rivière, en suivant les verdures de Coëtserho-Nevez. On allait à Ploujean, on marchait sur la route jusqu'à la Croix-Rouge, ou vers Plougasnou et Saint-Jean-du-Doigt.

Quand les enfants étaient las, on s'arrêtait pour boire du cidre et manger une beurrée, et pour le retour, la blanchisseuse et la repasseuse portaient les deux plus petits dans leurs bras robustes.

Un soir, très tard, Adèle Riou s'en souvint toujours, Fanchette Gallec frappa à sa porte, entra de son pas vif, un peu plus brusque ce soir-là que d'habitude.

Elle avait aussi les joues plus roses que les autres jours, comme si elle s'était vraiment brûlée avec ses fers.

Ses yeux bruns étaient éclatants d'un feu sombre.

— Je viens te dire adieu, Adèle.

— Comment, Fanchette, me dire adieu ?

— Oui, adieu !... Je m'en vais.

— Tu t'en vas, ma Doué, et où vas-tu ?

— Je m'en vais à Paris.

— A Paris !... Et pour combien de temps ?

— Pour toujours.

— Pour toujours, ma Doué !... Et pourquoi faire ?

— Je n'en sais rien... Mon métier de repasseuse, puisque je ne sais que celui-là, et que je ne suis bonne qu'à ça.

Adèle restait toujours interdite et tremblante, ne pouvant que répéter les fins de phrases de l'autre en l'interrogeant.

Mais elle eut beau l'interroger, vouloir pénétrer son secret, elle n'en tira jamais que les mêmes paroles, à savoir que Fanchette partait, qu'elle quittait pour toujours Morlaix, qu'elle prenait le train pour Paris et qu'on ne la reverrait plus.

Adèle crut que son amie était devenue folle, car elle ne pouvait découvrir ou inventer une raison à ce départ si brusque, mais elle vit bien que cette folie était tout à fait sérieuse, lorsque Fanchette Gallec lui dit quelle avait vendu ses meubles, que sa malle contenant ses vêtements et son linge, et une caisse où il y avait ses outils de repasseuse, étaient déjà rendues à la gare, et qu'elle-même devait monter en omnibus pour arriver au train de nuit de Brest à Paris, qui passait à Morlaix dans une heure. Sur une nouvelle question, elle répondit cette fois qu'il était inutile d'insister, qu'elle ne pouvait et ne voulait rien dire.

Là-dessus, Fanchette Gallec embrassa Adèle Riou sur les deux joues, tout en gardant cet air absorbé qu'elle avait en entrant, et qu'Adèle ne devait plus jamais oublier. Celle-ci donna aussi deux baisers à son amie, sans pouvoir retenir ses larmes, mais Fanchette Gallec partit sans paraître voir les pleurs de sa camarade, sans lui dire un mot de consolation ou d'explication.

Quelques instants après, Adèle Riou entendit rouler l'omnibus, le regarda passer dans la nuit, et crut voir à une vitre la noire silhouette et le bonnet blanc de Fanchette Gallec. Elle entendit au même instant les coups de sifflet, les halètements de vapeur du bateau du Havre qui quittait Morlaix avec la marée haute.

Le lendemain, Adèle Riou crut entrevoir un peu de la vérité en apprenant que M. Le Marois, à la même heure où Fanchette Gallec partait pour Paris, quittait aussi Morlaix, avec ses cinq enfants et sa vieille bonne, pour se fixer au Havre où il devait contracter un nouveau mariage.

L'un s'en allait vers la mer, pour une condition nouvelle ; l'autre disparaissait dans la foule de Paris, en proie au destin inconnu. Lui, ne sachant pas quelle âme s'était exhalée vers lui, en une muette supplication, sans un mot, sans une plainte. Elle, partie avec sa fierté farouche et sa blessure au cœur. Soir d'espoir et nuit de naufrage.

VIII. — LE ROSCOVITE

Le Roscovite s'en va à pied de Roscoff à Morlaix, avec les garçons et les filles qui doivent monter comme lui en wagon, et comme lui courir les rues de Paris, le panier au bras, la hotte sur le dos, offrant aux passants les oïgnons roses et les têtes d'ail en argent. Une charrette a emporté les marchandises à la gare. Eux, par économie, marchent sur la route d'où l'on voit encore la mer, vers Saint-Pol où le Kreisker sculpté, rigide et joli, coloré de noir et de blanc par les averses, monte dans le doux ciel gris et bleu.

Ils regardent les oiseaux voletant bas, s'élevant et retombant dans les sillons, jetant dans l'air humide leurs cris du soir. Cris d'appel et de plainte, de regret du jour et de frayeur de la nuit, murmures de lassitude épeurée qui frissonne et s'endort dans le silence de la terre au cré-

puscule. Roulades brèves, pépiements discrets, gazouillis chuchotés comme ceux des enfants qui vont dormir, tous les bruits familiers de l'air et des champs viennent en rumeur à l'oreille de l'homme à la fin de la journée.

La voix des choses est bien davantage encore parlante et poignante quand l'homme va droit devant lui, en route pour le pays inconnu, ne sachant pas ce qu'il trouvera, commençant confusément à savoir ce qu'il laisse. Dans tous les bruits qu'il entend, égouttements pleurants des sources, voix de colère triste des vagues, froissements soyeux des feuillages, bégaiements ensommeillés des oiseaux, dialogues lointains des femmes échangés aux abords des hameaux, dans tous les sons et dans toutes les paroles, se perçoivent des adieux étonnés, des timidités de reproches, des doux conseils de rester.

Tous ils écoutent, tous ils entendent, et presque tous ils partent, et ceux qui ne partent pas ont envie de partir, et il ne sauraient dire le pourquoi de leur désir de fuite et de leur envie de rester.

C'est que tous, de toutes les classes, de bas en haut, avec les différences de tempéraments et d'esprits, ils ont en eux les parcelles semblables d'une âme éparse, subtile et précise, naïve et obstinée, et qui est l'âme de la contrée, le parfum particulier qui sort de sa terre, charge son air, enveloppe les objets et les êtres, les imprègne à

jamais de son odeur et de son influence. Le sentiment qui domine dans ces dures têtes pleines de rêve, est une fidélité particulière à ce magnétique pays qui capte les siens pour toujours. Nulle part cette fidélité n'est plus forte, nulle part elle n'est aussi générale.

Mais c'est une fidélité instinctive et inquiète, qui ne se formule pas tout d'abord, ne s'affirme pas en volonté de se fixer au lieu désigné par le sort. Le sauvage et mélancoliquement gracieux coin de terre prolonge la France en plein Atlantique, dans l'assaut des longues lames et les fortes arrivées de vents du large. Sur tous les points de la contrée, au sommet de l'arête granitique des monts d'Arrée et sur ses versants rocheux, dans les villages des vallées et dans les villages des rivages, la voix tour à tour persuasive et despotique de la mer se fait entendre, séduit et asservit les silencieux écouteurs qui sont nés et qui errent dans ces paysages traversés par les soupirants murmures et les hautes clameurs de l'espace. Bords de mer et creux de terre sont hantés par les esprits de l'air qui aiment induire les hommes en curiosités perpétuelles, par les fées aux formes de vapeurs qui se font suivre au loin et sans cesse par les adolescents aux regards fixes et aux mains éperdues.

Partir en mer est la première idée qui s'incruste en ces âmes désireuses d'inconnu et qui se

désolent du repos forcé sur la côte comme des oiseaux habitués aux rochers et aux vagues qu'on aurait contraints à la vie sédentaire de la basse-cour. Devant l'horizon éloigné de l'Océan, la sensation est la même que pendant une marche sur une route ou une montée de montagne. On veut savoir ce qu'il y a derrière cette ligne d'eau, on veut connaître d'autres nuages, d'autres lames, la pensée essaie ardemment d'aborder dans des ports ignorés. Habitants des villes maritimes, des bourgades de pêcheurs, des maisons juchées sur des sommets d'où l'on aperçoit le miroitement attirant de l'eau profonde, presque tous voudraient s'envoler, comme les goëlands et comme les barques, vers l'ouest, vers le sud et vers le nord.

Et même le désir s'accroît et devient sans objet, exalté et vague, maladif et sans précision. Ce n'est pas seulement partir en mer, c'est partir, partir pour n'importe où. Tout le monde n'est pas pêcheur de Terre-Neuve, marin de cabotage, matelot de l'Etat. Il est d'autres routes que les routes mouvantes de la mer pour conduire les inquiets vers l'incertain. Les plaines succèdent aux plaines, les vallons aux vallons, les forêts aux forêts. On irait au hasard devant soi qu'on trouverait partout des pentes à gravir et à descendre, des cours de rivières à suivre, des lacs à contourner, des clairières pour se reposer, des

villes, des villes immenses, où l'on peut vivre du travail de ses mains et marcher tout un jour sans voir la fin des maisons.

N'en est-il pas une, de ces villes, vers l'est, une enviée et maudite, que l'on dit tumultueuse de foule et recéleuse de misère, où l'on entend des piétinements et des murmures qui ressemblent à des assauts et à des retraits de marées, pareille en effet à un océan pour l'agitation de sa houle humaine et les hasards de ses gros temps et de ses accalmies.

On s'y jette à corps perdu comme dans l'autre océan : ce sont les mêmes courses rapides sous les grains, les mêmes arrêts balancés par les journées de beau temps, les mêmes risques de réussite et de pertes, les mêmes refuges et les mêmes naufrages.

Aussi, quoi qu'il ait passé son enfance et le commencement de sa jeunesse au long des récifs de Roscoff, ce Roscovite qui s'en va vers Morlaix n'a pas eu l'idée de s'embarquer. Terrien, descendant de terriens, il avait comme ceux de sa famille, cultivé le champ de son héritage qui s'étendait parallèle à la grève. Souvent, il s'était arrêté dans sa besogne, appuyé sur sa bêche pour regarder et pour écouter, dans les jours de claire douceur, la paresseuse et l'amoureuse verte, bleue, liliacée, étincelante, qui s'en venait ramper sur le sable, l'humecter de sa mousse tiède. Il l'avait vue aussi, dans ses jours de noire fâcherie, violente et

méchante, glauque, blême, troublée, éteinte, qui fouillait la terre et crachait de l'écume aux verdures.

Une mollesse particulière, une sorte d'indifférence rêvant au loin, c'était l'état d'esprit dans lequel il était tombé vers l'époque de ses seize ans. Combien de fois, côtoyant la grève, conduisant ses vaches vers les coins herbus, il avait oublié ses bêtes, les avait laissées vagabondant entre les prés et la mer, descendant vers les plages, attirées par la fraîche lisière de l'eau, passant leurs journées à lécher avidement les petits rochers noirs imprégnés de sel, oubliant le boire et le manger en cette irritante gourmandise.

Lui, rêvassant, elles, les lourdes ruminantes, se retournant avec des meuglements de regrets, rentraient à la basse maison, tassée au bout d'un champ et dont on voyait le toit fumer comme à ras de terre. La vie de famille avait été là très intime et très chaude d'affection, le sommeil installé de bonne heure en été, après les causeries sur les riens de la vie échangées aux seuils des portes, les veillées calmes prolongées en hiver dans la salle éclairée par une chandelle et chauffée par le feu de branches de la cheminée, un blottissement humain à l'abri de la pluie et du vent dont on entendait les grincements et les souffles sur les volets clos.

Ces soirées avaient surtout donné au Roscovite

l'occasion de son restreint apprentissage intellectuel de paysan. Peu démonstratif au dehors, il se laissait aller à parler dans ce cercle de vieux fumants leurs pipes, de domestiques silencieux, de bonnes femmes et de jeunes filles. Il lisait le journal entré par hasard dans la maison, l'almanach d'agriculture, et surtout un livre perpétuellement repris, qui racontait en vers de langue bretonne les Aventures des Quatre Fils Aymon, un gros livre relié en basane verte, fané, usé par des générations de lecteurs.

Sans cesse ouvert, sans cesse consulté, comme une bible romanesque, ce bouquin avait été l'alimentation mystérieuse de ce jeune esprit, avait entrebaillé, et bientôt defoncé pour lui, la la porte au delà de laquelle chevauchaient les héroïsmes d'imaginations et ascensionnaient les sveltes poésies du cœur. Sans trouver les mots qui définissent, sans pouvoir préciser ses désirs, il s'était pris d'admiration envieuse et exaltée pour ces preux, coureurs de défilés de montagnes, défenseurs de femmes, rebelles à l'empereur, protégés par le sorcier Mogis, semblable à l'enchanteur Merlin. Il songeait à leur épée entailleuse de rocs, à leur cheval Bayard, doux comme une agnelle et vif comme l'ouragan, à leur château de rêve bâti dans les noires Ardennes, au plus dur du rocher, au plus fruste de la forêt, au-dessus d'une eau de torrent écumant sur des pierres.

Ainsi se formulent les antécédents de ce marcheur de grandes routes, les sensations informulées de ce cerveau qui n'a eu que des commencements de perception des choses, qui s'en va par le monde sans le connaître, qui vit sa vie sans savoir fixer ce qu'elle a de personnel et de profond. Il ressemble aux autres et il est une exception. Un peu plus de développement, une subite échappée sur la nature et sur la société et il n'en aurait pas fallu davantage pour faire de lui un poète de son pays, pénétré par l'intime force locale. Tel qu'il est, c'est un représentant de sa race, qui se détache du sol et va se perdre dans l'universelle banalité.

Il suffit de le montrer s'en allant de chez lui. C'est une silhouette véridique, une nuance de sentiment, un caractère fermé et lointain dévoilé pendant une fugitive minute. Ce qu'il devient à Paris ? Vous pouvez le deviner, vous qui l'avez vu passer. S'il revient dans son Roscoff, ce sera l'esprit troublé par l'énorme ville. Ou bien, il restera ici, et de paysan, il deviendra ouvrier. Il s'acclimatera difficilement, sera comme un perpétuel passant dans le mouvement et dans le bruit de l'étranger. Il connaîtra l'ennui du dépaysement, la longueur des journées, la rêverie sans fin des taciturnes. Il sera tressaillant au bruit de paroles de sa langue natale, cherchera la distraction de l'ivresse. A la fin de sa vie, il commencera à comprendre qu'il a eu tort de s'engager

sur le chemin aux bornes kilométriques qui l'éloignait de son bourg. Il deviendra un nostalgique, et ceux qui sauront regarder n'apercevront que des regrets dans ses yeux gris et bleus, couleur de mer et couleur de pluie.

IX. — LE SECRET

Je vis, sur la côte, entre Saint-Brieuc et Paimpol, une construction à la fois bizarre et banale. Elle faisait songer aux environs de Paris, aux pays exotiques, aux Expositions universelles. Il n'est pas rare d'apercevoir des bâtisses à peu près semblables, partout où s'installe la villégiature de la société élégante, aux bords de la Manche et de l'Océan, depuis Dunkerque jusqu'à Biarritz, au long de la Méditerranée, aux alentours des villes d'eaux, fonds de vallées ou flancs de montagnes. C'est autre chose que la maison provinciale, grise, calme, solide, n'offrant au regard que ses murs paisibles et ses fenêtres discrètes, la maison faite pour la vie du dedans. C'est, au contraire, la vie du dehors, un aspect tapageur d'affiche, des couleurs criardes, un clinquant de balustres, de vitraux, de terrasses, de stores. Partout des ouvertures, des saillies, des perrons, des tourelles,

des baies vitrées, toute une mise en scène factice et fragile où vient s'exhiber pendant quelques semaines une existance bruyante.

Bien souvent, c'est le propriétaire provincial, conseillé par un architecte, qui a dressé ainsi ce « décor de féerie ». Souvent aussi, le Parisien qui a construit est l'inspirateur de l'architecte. De ces rencontres est né le style casino. Il ne reste plus qu'à mettre le jardin en harmonie avec l'habitation, qu'à inventer des pelouses, des massifs, des corbeilles, des rochers, des pièces d'eau, qui donnent l'illusion de la représentation prochaine d'un vaudeville ou d'un opéra comique.

La maison dont je veux parler appartenait à ce genre, avec des recherches d'une originalité particulière. L'ensemble affectait le caractère mauresque. Sur la terrasse du sommet, on avait ajouté, visiblement après coup, une sorte de dôme en forme d'oignon comme on en voit à profusion sur les « vues de Moscou ». Maison et jardin offraient de nombreux motifs d'ornementation empruntés à la marine : des ancres, des mâts, des cordages, des sculptures de proues. Aux fenêtres, les stores avaient quelque analogie avec les pavillons employés pour les signaux.

— Eh bien ! non — me dit l'ami qui me faisait les honneurs du pays, — vous vous tromperiez étrangement si vous concluiez de l'habitation à l'habitant. Celui qui séjourna ici pendant des an-

nées, hiver comme été, n'était pas de l'espèce des maniaques que vous pourriez supposer. Sans doute, il tua bien des heures de sa solitude par les occupation puériles dont vous voyez les résultats. Mais il y eut un écart énorme entre cette apparence et la réalité, et je ne puis songer à lui sans un respect mêlé à ma curiosité.

Il me fut alors raconté que le personnage, mort depuis quelques années, auquel avait appartenu ce château mauresque, était un ancien marin que l'on désignait habituellement, dans la région, par son titre ancien de Commandant. Il s'était retiré là lorsque l'heure de la retraite était venue, et il y avait mené, en compagnie de sa femme pendant la belle saison, seul pendant les mois de vent et de pluie, l'existence la plus casanière et la mieux défendue.

Etait-ce la longue période vécue entre le ciel et l'eau, sans autre contact avec les humains que les ordres de service donnés à son équipage ? Etait-ce quelque drame de sentiment ? Quelque mécompte de pensée ? On chercherait en vain quelle raison l'avait rendu rébarbatif et misanthrope. Peut-être n'y avait-il aucune raison à chercher, et se trouvait-on en face de l'un de ces problèmes insolubles ou la fatalité joue seule un rôle. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais un être ne se montra ainsi déterminé à ignorer l'existence sociale. Il ne reçut ni ne lut jamais un journal,

ne répondit jamais à aucune lettre, n'ouvrant aucune de celles qui lui étaient adressées. S'il était rencontré autour de sa maison, et salué par le passant, il rendait le salut, mais personne ne put se vanter d'avoir eu avec lui une de ces conversations sur la pluie et le beau temps, usitées entre voisins de campagne.

Il était venu là évidemment pour être seul. Sur ce qui fut révélé de sa vie, on apprit que sa femme s'était vite lassée du sévère compagnonnage, ne passant avec son mari que les mois d'été, regagnant ensuite la ville au plus vite. En somme, le ménage n'était pas plus désuni qu'aux temps où le Commandant tenait la mer.

La fin de l'automne, l'hiver, le printemps, se passaient, dans cette région alors désertée, sans aucune révélation de la vie intérieure de la maison. Le Commandant, enveloppé dans son caban, faisait de longues promenades sur le sommet des falaises, par le sentier de la douane, fumait sa pipe à la fenêtre en regardant la mer, s'enfermait dans sa chambre. Les jours de mauvais temps, où la bourrasque faisait rage, il parcourait son jardin à l'abri par ses tamaris, ses haies de fusains et d'ocubas. Un de ses anciens marins, devenu comme une manière d'intendant, le libérait de toutes communications avec le dehors. Les gens du village voisin, qui rencontraient le Commandant pendant ses courses, ou qui le virent, à

travers la grille, attentif aux arbustes et aux pierres de son domaine, remarquèrent chaque fois l'expression de bonheur calme, épanouie au visage du vieillard.

Vers la fin du mois de juin, un changement se produisait par l'arrivée de l'épouse et de ses femmes de chambre, par la venue espacée de quelques invités, parents et amis. On sut que le Commandant fit toujours à tous l'accueil le plus cordial, mais qu'une fois cette première politesse accomplie, il laissait le champ libre, voulant réserver lui-même sa liberté, ne paraissant au milieu de ses hôtes qu'aux heures obligées des réunions. D'ailleurs les visites n'étaient point fréquentes, les visiteurs fuyant assez vite ce lieu de distractions restreintes.

Le Commandant séjournait donc à peu près trois mois en tête à tête avec sa femme, et l'on affirme qu'il ne se serait pas départi de son humeur égale si sa partenaire, réduite à cette seule ressource, ne s'était pas avisée de le harasser de questions, de lui chercher noise sur chacun de ces mille détails qui naissent des contacts journaliers, de créer des difficultés là où il n'y en avait pas. Le Commandant essaya de résister par l'indifférence et le calme. Il n'y parvint pas et se laissa emporter jusqu'à signifier durement sa volonté d'être tranquille. Il imagina alors, pour se punir de pareilles infractions à la discipline qu'il

s'était imposée, de créer une nouvelle solitude dans sa solitude, et c'est alors qu'il fit bâtir le petit dôme en forme d'oignon, qui n'a d'autre communication qu'une échelle avec les étages inférieurs. Là, il recevait ses repas de son marin, retirait l'échelle, fermait la trappe, ne reprenait la vie en commun que lorsqu'il s'estimait pacifié par cette retraite volontaire.

— Comment cela finit-il ?

— Cela finit par la mort du Commandant, qui prit ainsi sa retraite suprême, tomba au repos définitif. J'ai pu entrer dans la maison, j'ai visité la cachette où il reléguait son humeur chagrine. Nulle part, je n'ai rien vu d'insolite. L'ameublement est bourgeois, un peu suranné. Dans la bibliothèque, il y a beaucoup de livres de voyages, des manuels de navigation, des traités de botanique, d'agriculture, des vieux bouquins.

— Et c'est tout ?

— Que voulez-vous de plus ?

— Mais, que sais-je ? la péripétie, le drame, la signification de cette existence, de cette retraite !

— Ah ! vous êtes bien tous les mêmes ! Il n'y a pas de péripétie. Je vous ai dit comment se passait cette existence, je ne puis vous dire pourquoi elle se passait ainsi, et personne ne vous le dira. Croyez bien que beaucoup d'êtres ont ainsi un mystère que nul ne peut déchiffrer, qu'ils ne

déchiffrent probablement pas eux-mêmes ! Vous, vous voulez savoir, vous voulez à toute force, de ce mystère, extraire un drame, un roman ! Vraiment, ne trouvez vous pas que la manière d'être d'un caractère est autrement intéressante que toutes les combinaisons romanesques que vous pourriez inventer ?

Je convins de cela, mais comme, malgré tout, j'insistais, et demandais ce qu'était devenue la femme du Commandant.

— Elle vit toujours, elle vient toujours ici, et même elle y vient plus souvent. — me fut-il répondu. Elle est comme vous, elle est curieuse, elle veut savoir, elle cherche le secret. Sans cesse elle monte, descend, parcourt les chambres. Elle aussi, à son tour, passe des heures dans le petit dôme en forme d'oignon. Elle a trouvé...

— Quoi donc ?

— Ah ! quelque chose de bien inattendu !... Le Commandant, en mourant, ne lui a pas laissé son secret, mais il lui a légué l'Inquiétude !

X. — LA CHAUMINE

Je vois souvent la chaumine, en passant sur la route de Binic à Portrieux.

Elle ressemble à toutes les chaumières, à toutes les cabanes, à toutes les logettes où de pauvres gens vivent de peu, mangent la soupe dans une écuelle, assis sur le seuil, se chauffent au coin de leur âtre, devant la flamme vivante du bois mort ramassé par les sentiers de la forêt.

Il y a une porte pour entrer, deux fenêtres de chaque côté pour éclairer l'intérieur, juste les ouvertures qu'il faut. La marche de la porte est disloquée, le rebord des fenêtres est usé. Des pas ont franchi cette marche, des bras se sont accoudés à ces rebords, pendant des années et des années, un siècle, deux siècles peut-être. L'antique bâtisse est faite de pierres qui tiennent encore entre elles. par la force de l'habitude. Aucun ciment ne les rejointoie plus, mais les vents leur ont jeté du

sable et de la terre que les pluies ont humectés et préparés à la fécondation. Les brises tièdes leur ont apporté des graines légères, les mousses et les herbes ont consolidé de leur velours vert les vieilles pierres dégradées et branlantes, sur lesquelles s'appliquent et vivent aussi, en rosaces verdâtres et rouillées, de minuscules érosions végétales.

La chaumine est devenue une façon de rocher éternel autant que la terre, usé et poli par le temps, envahi de végétation comme si toutes les forces du sol et de l'espace montaient vers lui, l'enveloppaient de leur étreinte patiente et irrésistible.

L'envahissement n'étant pas assez rapide, la nature s'est jetée de partout sur la masure, a escaladé la muraille, envahi le toit. Sur le chaume, la terre végétale, la poussière de la route, l'humus des feuilles volantes se sont accumulés. Au printemps, c'est une tendre prairie émaillée de fleurs ; en été, une broussaille de foin qui retombe et traîne en manteau odorant sur le mur disjoint et jusque sur le sol, car le mur est bas, et la chaude poussée s'allonge pour retrouver la terre. A l'automne, c'est une jonchée rousse et dorée. En hiver, une lande desséchée ou neigeuse.

Il y a plusieurs saisons que je la revois ainsi, changeant sans cesse, vieillissant et rajeunissant, mais vieillissant un peu plus après chaque rajeunissement, de plus en plus moussue, verdie, ridée,

perdant sa forme, se confondant avec le reste, rentrant dans la vie pierreuse et végétative après avoir été un logis pour la vie humaine.

Par la porte et les fenêtres, on ne peut rien apercevoir, tout est toujours hermétiquement clos.

Une fois, une seule, porte et fenêtres étaient ouvertes, en été, parmi un échevèlement de roses sauvages, et j'aperçus une ombre dans le noir de la cahute. J'étais en voiture, je ne m'arrêtai pas, ce fut la vision d'une seconde.

La fois suivante, tout était de nouveau refermé, la chaumine avait repris sa physionomie de vieux tombeau abandonné, sans date, amas de pierres qui est aussi bien le refuge d'un pauvre hère d'aujourd'hui que la caverne d'un ancêtre de la préhistoire.

Mais son apparence est surtout bizarre par ce qui l'entoure. On la verrait toute seule, au bord d'un chemin, à l'orée d'un bois, qu'elle ne surprendrait pas le regard, n'arrêterait pas la pensée sur sa configuration.

Elle n'est pas dans le décor de solitude, peuplé seulement d'arbres et de pierres, qui lui conviendrait. Elle n'est pas bâtie sur une pente abrupte, sur le bord d'un ruisseau, au creux d'un vallon, au sommet d'un plateau. Elle n'a pas l'isolement qui siérait à sa physionomie primitive et farouche.

La chaumine se dresse, ou plutôt se tasse, à

trois pas de la route, une belle route départementale plantée d'arbres espacés, solide et large route empierrée, où les mètres de cailloux sont installés aux distances réglementaires, autant que les bornes où sont inscrits les kilomètres.

La chaumine n'est séparée de cette route que par un treillage où s'ouvre une belle porte palissadée. La masure est plantée de biais à l'entrée d'un jardin de bourgeois paysan, aux molles allées dessinant la courbe des pelouses, aux corbeilles de roses, aux plates-bandes où fleurissent et s'évaporent les couleurs et les parfums de la saison.

De l'autre côté de la pelouse, une maison qui n'est pas une cabane de pauvre, tant s'en faut ! une maison solide, en pierre et en brique, pas trop haute, pas trop basse, un rez-de-chaussée surélevé de quelques marches où rougeoient des pots de géraniums, un premier étage, un grenier aux fenêtres rondes, découpées dans la fine ardoise du toit. Au sommet, une girouette.

Si la maison n'est pas haute, elle est assez étendue. On la devine spacieuse et commode. De chaque côté, des arbres. Au fond, un terrain légèrement montant qui est un verger. Sur la droite, de vastes prairies, des champs jusqu'à l'horizon, les bâtiments d'une ferme. Pourquoi la façade de cette maison de bourgeois et ce jardin fleuri gardaient-ils le voisinage de cette masure

décrépite ? Quelle raison à cet aspect disparate ? Peut-être l'obstination d'un propriétaire de lopin de terre en bordure de la route, qui a refusé, par envie, ou par méchanceté, de vendre au voisin fortuné désireux d'arrondir son domaine. Le même cas, probablement, que le meunier de Sans-Souci, tenant tête au grand Frédéric.

Il me restait, toutefois, un doute et une curiosité, et un jour de flânerie, avisant un bonhomme, paysan de tranquille apparence, qui fumait sa pipe, appuyé à la balustrade séparant de la route la maison cossue et la misérable cabane, je le saluai et commençai la conversation. Cela est bien facile sur un chemin de campagne, où les gens qui se rencontrent échangent toujours leurs constatations de la saison, leurs appréciations de la récolte passée et de la récolte en train.

Le bonhomme avait soulevé son chapeau de paille à larges bords, et je vis une face souriante, soigneusement rasée, des cheveux gris, des yeux vifs, des joues hâlées rouge et or par l'air et le soleil, des anneaux brillant aux oreilles.

Au bout d'un instant, je hasardai ma question sur le mystère de la chaumine.

Le bonhomme rit et me répondit sans embarras :

— Oh ! ce n'est point un mystère !... Et n'importe qui du pays aurait pu vous renseigner... C'est la maison où je suis né, où sont nés tous les

miens... Elle était bien un peu plus grande... Y avait une étable attenante, qui est tombée de vieillesse... Et puis, quoi ! c'était pas très bien bâti... mais la maison était plus solide, elle a résisté, et elle résistera encore longtemps, ma foi !... Voyez-vous, monsieur, c'est de là que nous avons commencé à nous agrandir... On y a travaillé et peiné, par exemple, l'grand-père, l'père et moi de même. D'abord, les agents voyers ont tracé la route tout contre, et ça nous a pris le seul champ que nous avions !... Avec l'indemnité, on en a acheté un autre de l'autre côté, et puis un autre, et un autre encore... Ça passait pour du mauvais terrain, et il n'était pas bien fameux, parce qu'il était inculte... mais, nous avons su le défricher, on peut dire racine par racine, pierre par pierre... Enfin, bref, la lande s'est changée en prairie, la prairie en animaux, les animaux en écus !... C'est toute la vie du paysan que j'vous dis là, monsieur !... On en a subi, parce que c'est pas toujours tout rose !... Vous me parliez de la récolte, tout à l'heure !... On n'sait jamais c'que ça sera, une récolte !... J'ai vu attraper juin avec du beau temps, l'temps qu'i fallait, et que ça soit ensuite tout pourri par la pluie, ou tout cuit par trop de soleil... On s'en est tiré tout de même !... Alors j'sais bien ce que vous allez me demander maintenant !... L'autre maison, pas vrai ?... Hé bien ! c'est moi qui l'ai bâtie pour ma bonne femme

de mère... C'est pas luxueux, mais c'est confortable... J'ai voulu que la vieille paysanne qui avait gratté et fouillé le sol quasiment avec ses mains, et l'père avec elle, sachent ce que c'est que d'habiter une maison comme des notaires !... C'est chauffé, l'hiver, mais ils sont toujours dehors, hiver comme été, car j'les ai toujours, l'vieux et la vieille, avec la femme et les gosses... Seulement, j'ai pas permis qu'on touche à la vieille cassine... C'est elle, not' vraie maison... Dans l'autre, comme on dit, nous sommes en villégiature !... J'sais pas, mais il me semble que si j'avais abattu ces vieilles pierres, ç'aurait été comme si je tuais quelqu'un, une archi-vieille grand'mère à nous tous !... C'est-y pas vrai, monsieur ?

On pense bien que j'approuvai ce philosophe terrien... Depuis, j'ai souvent causé avec lui, et j'ai connu avec plus de détails ce qu'est l'existence de père en fils, avec la mère et la femme, d'une tribu de paysans. Mais, avec ceux-ci, cette histoire n'a pas besoin de commentaires. Elle se résume d'une façon saisissante, par cette masure couverte d'herbes et de fleurs, environnée de vols de papillons et de bourdonnements d'abeilles, ce logis de vieilles pierres moussues, pareil à un être vivant qui a peiné, lutté, souffert, et qui continue à sentir et à penser, dans son immobilité de rocher, perdu à travers le temps et l'espace.

XI. — LE TOCSIN

C'est le moyen âge, dit-on souvent en parlant de certaines régions de la Bretagne. Et c'est vrai. Mais il faut entendre que c'est le moyen âge complet, avec son humeur vive et raillarde, son éveil à la vie. Il ne faut pas se fier seulement aux apparences. Le petit bourg, perdu dans les terres, sans le passage d'aucune ligne de chemin de fer, avec la seule arrivée du courrier, qui continue la diligence de jadis, peut faire illusion s'il est observé en passant, si l'on se borne à visiter l'église où prie une bonne femme, à regarder le porche aux saints de bois coloriés, si l'on n'emporte que le souvenir d'une dévote qui rase les murs d'un couvent, qui disparaît soudain par une petite porte, si l'on ne prend, en somme, que les traits d'habitude, déjà constatés, enregistrés, admis.

Mais sous cette vie connue, il s'élabore une vie nouvelle chaque jour. Le petit bourg a utilisé une

chute d'eau prochaine, et chaque soir, maintenant, il est éclairé à la lumière électrique, non seulement aux places, aux carrefours, aux angles des rues, mais à l'hôtel, au café, et chez quelques particuliers. Aux alentours, la vie agricole s'est modifiée, les paysans se sont réunis pour l'achat de machines, qui font entendre par toute la campagne comme le puissant bourdonnement d'un insecte géant. Chaque semaine, sur la place principale, il y a un marché où tout le monde s'anime au débat des intérêts, parfois une foire où l'on vient de plusieurs lieues à la ronde. Cette population, qui paraissait si dolente et silencieuse, s'agite autour du beurre et de la volaille, des porcs et des veaux. C'est le brouhaha d'une assemblée politique, autour des étalages, des baraques, des cages où sont enfermés les cochons, des veaux liés par les pattes. A l'heure du déjeuner, les auberges sont pleines, le bruit des conversations va son train avec le bruit des écus, les faces ordinairement sérieuses sont riantes, la certitude du gain ou d'un bon achat fait s'épanouir la vieillesse tenace et la jeunesse prévoyante.

Notre monde français fut ainsi aux époques où se formait l'esprit de gaieté et de résistance de la race. La cathédrale n'est pas seulement un acte de foi, elle est un acte de vie, elle est le livre où tout vient s'inscrire. Si elle est religieuse par la destination, elle est antireligieuse par le moyen :

le dogme n'a rien à voir avec l'art. C'est la curiosité de l'homme, c'est son éternelle recherche du sens de la nature, c'est son désir de vérité et de beauté qui se révèlent par la splendeur de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, par toutes les manifestations de métiers qui trouvent là leur asile.

Le libre esprit se fait jour à travers les plus sévères ordonnances, et il se fait jour partout. Ce n'est pas seulement au portail de la cathédrale, mais dans les plus humbles églises de campagne que se montre le réalisme frondeur des tailleurs de pierres. Sans cesse le vice du moine ivrogne et paillard est mis en enseigne. Combien de fois existe l'allégorie du renard vêtu du froc et prêchant à des poules ? On la trouve à Strasbourg, à Limoges, à Evreux, à Landerneau, dans le Finistère, au Faouët, dans le Morbihan.

Comment cette tournure d'esprit n'aurait-elle pas subsisté dans les régions qui sont encore semblables, par certains points, à la France d'autrefois ? C'est là, au contraire, qu'elle doit se trouver vivace. J'en ai eu encore une preuve par une histoire qui a mis en joie tout le bourg où je me suis arrêté au cours d'un voyage en Bretagne.

Elle m'a été contée précisément un jour de marché, parmi les cris des animaux, les discussions des vendeurs et des acheteurs, le compte des pièces de monnaie. Nous étions assis pour

déjeuner, bien en face l'église, les fenêtres ouvertes sur l'animation de la place. Un camarade de conversation que je m'étais fait, petit bourgeois paysan, venu au bourg pour ses affaires, me dit tout à coup, clignant de l'œil, en me montrant l'église :

— Il est arrivé ici, au printemps, une drôle d'aventure dans le clocher que vous voyez là. Figurez-vous que nous avons un curé très actif, très couru de nos dames des environs. On vient se confesser à lui, l'entendre prêcher, on l'invite, et parfois aussi il invite. Ce n'est pas, toutefois, le curé bon vivant que vous pouvez vous figurer. Ce n'est pas un bon vivant, c'est un vivant. Un type de paysan, mais le paysan déluré, dégourdi. Bon pied, bon œil, haut en couleur, bien découplé, l'œil noir, le regard assuré. C'est un politique. Il s'occupe des élections, discute en chaire, fait de la propagande à domicile.

« Bref, au printemps de cette année, comme je vous le disais, le gaillard s'est trouvé dans une drôle de passe. Il en est sorti, mais non sans quelques accrocs à sa soutane. Vous allez voir. Une de ses pénitentes était venue, vers le milieu de l'après-midi, se confesser. Puis, le sacristain, faisant sa tournée dans l'église, n'avait plus trouvé personne. Il avait donc fermé soigneusement la grande porte et la porte du bas-côté, un peu plus tôt que d'habitude peut-être, et il était allé souper.

Il habite une petite maison dans la venelle que vous voyez là, tout contre l'église. Or, voilà que, tout à coup, il entend le son de la cloche, et tout le bourg l'entend avec lui. Les sons lamentables et sinistres du tocsin. Quoi ! que se passe-t-il ? Il a fermé les portes, les grosses clefs sont à leur place, au clou, près de la cheminée. Il a une minute de perplexité. Il sort prenant les clefs, descend la venelle, va vers l'église. Tous les gens sont sur leurs seuils. Tous sortent, entourent le sacristain, l'assaillent de questions. Il ne sait rien. Des bonnes femmes se signent, parlent du malin esprit. Un groupe se forme, une certaine anxiété se manifeste. Enfin, la cloche sonnant toujours, on se décide à ouvrir l'église. Quelques-uns ont pris des bâtons, on ouvre. Qui va sortir ?

« C'est le curé qui sort avec la dame. Ah ! le gaillard n'eut pas la maladresse de se mettre en colère ni même de morigéner le sacristain.

« — Vous nous aviez enfermés, dit-il simplement. J'ai sonné pour ne pas passer la nuit dans l'église.

« Et pendant que la dame filait prestement, il expliqua à quelques personnes qu'il s'était attardé à montrer à sa pénitente le buffet d'orgue où il y a des sculptures assez cocasses et je ne sais quoi encore. Il disparut à son tour.

— Et depuis, dis-je.

— Depuis, on a beaucoup glosé sur la chose, le

dimanche, entre messe et vêpres, le soir, autour de la chandelle. Il n'en a rien été de plus. On blague, car on blague, en Bretagne, et l'on blague fort, mais c'est tout. Pourtant, il restera une trace de la mésaventure de ces tourtereaux changés en chouettes de clocher par la faute du sonneur. Tardivel, le menuisier-sculpteur qui construit des armoires et des lits-clos et qui les orne en plein bois de fleurs, de feuillages, d'animaux et de personnages, s'amuse, à ses moments perdus, à faire des petits bas-reliefs en châtaignier où il représente les différentes phases de l'histoire. Je vous mènerai les voir, si vous voulez. La vue n'en coûte rien. Oh ! c'est très simple, et arrangé seulement pour rire un brin. Il a déjà fait le confessionnal, et aussi le recteur pendu à la corde du clocher et sonnant le tocsin. Il fera le groupe devant l'église et la sortie des deux enfermés. Ce qui l'embarrasse, c'est de les représenter oubliant l'heure dans le clocher. Il dit qu'autrefois on n'y aurait pas été par quatre chemins et que, ma foi, il s'amusera peut-être à représenter la conversation telle qu'elle dut avoir lieu.

— Et que fera-t-il de ce chef-d'œuvre, lorsqu'il sera terminé ?

— Oh ! il n'en est pas embarrassé. Nous avons ici un ancien notaire, grand collectionneur de vieilleries et de nouveautés, qui prise fort le talent de Tardivel, et qui lui a déjà fait des offres. Il y

a aussi le curé d'à-côté, qui guigne la série comme s'il s'agissait d'un chemin de croix. Enfin, Tardivel dit qu'il pourrait bien offrir son œuvre au musée du chef-lieu, par testament ! Oh ! c'est un artiste, il fait ses meubles pour gagner sa vie, mais il travaille un peu pour la gloire. Tenez ! voilà des bonnes gens qui entrent chez lui. C'est peut-être bien pour acheter un banc ou un coffre, mais soyez sûr que c'est aussi pour voir le Tocsin. Le Tocsin, acheva-t-il, en se versant une rasade de cidre, et en s'épanouissant d'un bon rire, est célèbre dans tout le canton !

XII. — TROMPE-LA-PEUR

L'arrivée dans la petite ville bretonne fut maussade et empreinte de douceur, comme il arrive souvent à cette époque de l'année. Il pleuvait doucement sur les toits d'ardoises, sur les murs gris couverts de lichens et de mousses, sur les feuillages déjà dorés et ensanglantés par l'automne. Les ruelles étaient glissantes. Les vieilles maisons plantées de guingois, les toits de travers, inclinées l'une vers l'autre, comme si elles chuchotaient les souvenirs du temps passé, pleuraient sous la bruine continue. Une petite lumière tremblotante s'allumait çà et là au fond d'une boutique à auvent, roussissait les ténèbres. On voyait briller le bois poli des meubles, des bahuts, des tables, les cuivres suspendus à la muraille, les chenets de la cheminée où se consumaient des braises. Des silhouettes de buveurs se penchaient autour du pichet et des bols. Une odeur

de cidre se mêlait à l'atmosphère humide. Une bonne femme enveloppée d'une mante, appuyée sur un bâton, gravissait les pavés pointus de la venelle. Un chat filait prestement sous la pluie, frôlant le mur.

J'eus vite fait le tour du bourg : la place de l'Eglise au clocher qui penche, au porche qui abrite les statues rongées et vertes, le petit cimetière qui touche à la campagne, le château féodal qui dresse sa ruine pesante, ses tours crénelées, ses blocs écroulés au-dessus des humbles maisons rasées au sol. Le temps d'apercevoir un feu follet errant au bord d'un marécage, d'évoquer les revenants derrière les vitres du château ruiné, et je revins à la nuit tombée vers l'auberge.

On traversait une première salle, qui était le café, pour gagner la salle à manger. Un seul convive avec moi, bonhomme sec, aux moustaches et à la barbiche blanches, décoré, ancien militaire armé de petits yeux perçants, fouilleurs et interrogateurs, qui entama tout de suite la conversation, me servit en grande politesse la soupe grasse, le bœuf bouilli, le civet de lièvre et le perdreau rôti qui composaient le menu de l'excellent souper, le tout arrosé d'un cidre clair, fleurant la pomme. Mon partenaire semblait chez lui, présidait avec une parfaite aisance la table d'hôte, ou plutôt me présidait, puisque j'étais le seul convive de passage. Lui, en effet, était là à

demeure, revenu à son endroit, au bout de ses années de service, vivant de sa retraite dans une maisonnette toute proche, et prenant pension à l'Hôtel du Cheval-Blanc, pour voir du monde.

Il était souvent seul en hiver. Mais il m'affirma qu'il n'en ressentait aucun ennui, car il assistait presque tous les soirs à la comédie. Il m'expliqua ce qu'il voulait dire en me montrant la vitre qui séparait la salle à manger du café. C'est par là qu'il voyait défiler les types d'humanité du bourg. Il les inspectait et les connaissait comme s'ils avaient été des soldats sous ses ordres.

« Tenez, en voici un, me dit-il, qui boit sa bolée et qui va boire son eau-de-vie de pommes tout à l'heure, et qui va doubler, redoubler, tripler et retripler sa consommation de tord-boyaux. Eh bien ! c'est un paroissien absolument cocasse. Je vous le présente. Célestin Duclou, propriétaire, s'il vous plaît, d'un champ, d'un verger, d'un pâturage et d'un groupe de maisons sur le bord de la route, en dehors du village, un peu au delà du cimetière, au pied du château. Il habite là avec sa sœur et son frère plus jeunes que lui. Ses constructions sont bâties au flanc d'un petit coteau planté de pommiers. Au bas, s'étalent de grasses prairies, bien ombragées, arrosées abondamment au printemps et à l'automne par les débordements de la petite rivière qui les traverse.

Vous avez peut-être vu cela tout à l'heure, en faisant votre tour avant dîner.

« En été, le petit hameau où gîte Célestin est enveloppé de la verdure des grands arbres qui l'entourent et que le grand-père Duclou a plantés pour masquer la vue du cimetière qui donne à ces parages plutôt riants un caractère de tristesse. A l'époque où le cimetière, jadis autour de l'église, fut installé là, les Duclou firent une vive opposition. Ils croyaient que ce voisinage retirerait à leurs maisons une grande partie de leur valeur, personne ne se souciant, au hameau, d'habiter trop près du champ de la mort. De fait, tous les locataires cherchèrent logis ailleurs, et malgré quelques améliorations apportées aux immeubles, la famille Duclou dut se résigner à rester seule. Or, voyez la contradiction. Au temps où le cimetière était autour de l'église, au beau milieu du bourg, personne n'y faisait attention. Là, les pierres tombales, les croix, le petit mur bas qu'il fallait franchir faisaient comme partie de l'architecture de l'église. On était habitué à cet aspect mortuaire et l'on voyait les noces et les baptêmes enjamber gaiement les tombes, en même temps parfois qu'un enterrement se célébrait gravement.

« Bref, Célestin Duclou, sa sœur et son frère sont restés isolés du reste du village.

« Le dimanche après-midi, comme aujourd'hui,

Célestin fréquente cependant les différents cabarets où il s'est fait, au jeu de quilles, une réputation justement méritée. Ces jours de fête déterminent chez lui une véritable détente. Son caractère, assombri par la solitude, se transforme à mesure qu'il gagne des parties, qu'il absorbe des bolées de cidre et des verrées d'eau-de-vie de pomme. La nuit le surprend alors dans l'état où vous le voyez à travers la vitre, et au moment où il songe qu'il est l'heure, et plus que l'heure, de rentrer, l'idée des murs et de la grille du cimetière à longer trouble son esprit.

« Il faut reprendre un dernier verre pour se donner du cœur, stimuler son courage prêt à défaillir. Puis, quand il est complètement gris, il se met en route, dépasse les dernières habitations du bourg, se lance fébrilement dans la direction du cimetière.

« Arrivé devant la grille, mon Célestin s'arrête autant que son état d'ébriété lui permet de garder l'immobilité, et regardant crânement l'amas des tombes, comme pour défier les apparitions, il fait quelques pas en avant, montre le poing, prêt à entamer la lutte avec quelque fantôme imaginaire. Parfois aussi, il chante à tue-tête célébrant la boisson, la gloire et les amours.

« Content de lui, il continue sa route, rentre dans son logis et s'asseoit à table avec l'attitude d'un vainqueur.

« Peu à peu, un état d'esprit singulier s'est créé en lui. Vous ne sauriez deviner que cette gesticulation et cette chanson de l'ivresse sont devenues obligatoires chez lui lorsqu'il passe devant le cimetière. Je l'ai suivi maintes et maintes fois comme cela, le soir, après mon souper, en fumant une pipe et certaines fois je constatais fort bien qu'il n'était pas ivre. Il quittait le café, taciturne, préoccupé et s'en allait, marchant droit. Je marchais derrière lui, à une certaine distance. Quelle n'était pas ma stupéfaction, aux abords du cimetière, de le voir tout à coup se mettre à battre le chemin, se heurtant aux arbres, aux murailles, tenant des discours aux maisons, oscillant, trébuchant, tombant, se ramassant avec peine. Arrivé à la grille, il se cramponnait aux barreaux, invectivant les malheureux morts qui ne pouvaient lui répondre, puis se lançait de nouveau sur la route en chantant à pleine voix. La première fois que je vis cela, je n'en croyais pas mes yeux. Je crus l'avoir mal observé au départ. Piqué de curiosité, je le suivis encore, et je le vis soudain, après avoir traversé les parages redoutés, reprendre sa tranquillité et achever sa route de son pas ordinaire.

« Je n'ai pas vu cela une seule fois, mais dix fois. Avouez que ce n'est pas commun. Sûrement, le gaillard qui a observé qu'il arrivait à bon port lorsqu'il était ivre simule l'ivresse pour braver le

danger avec sécurité. Il croit en imposer aux revenants. Sacré Trompe-la-Peur ! »

Pendant ce récit, nous avions terminé notre repas d'une tasse de café, et nous sortîmes derrière Célestin Duclou. Ce soir-là, il ne simulait pas l'ivresse, ou bien il s'y prenait tôt, car aux premiers pas, il s'en alla rouler dans un fossé, d'où il se releva pour s'en aller à la rencontre des feux-follets en chantant d'une voix retentissante.

XIII. — L'AVENTURE FANTASTIQUE DE NICOLAS BIHAN

Charles Le Goff, ce soir-là, ne pouvait s'endormir. Minuit, une heure, deux heures du matin, avaient sonné au clocher de la petite ville bretonne en même temps qu'à la grosse horloge de la chambre. Le Goff avait beau fermer les yeux, chasser les pensées importunes, le bienfaisant sommeil ne venait pas.

« Voilà huit nuits que c'est la même chose, pensait-il. Si cela continue, je tomberai malade de fatigue... Ce n'est pourtant pas le moment... Depuis huit jours, le père Bihan est mort et enterré, et c'est moi qui suis responsable de sa maison en attendant les décisions de ses héritiers... Il faut nommer un tuteur à Mlle Angélique sa fille... Mme Bihan est une bonne ménagère, mais elle ne connaît pas le métier de tisserand... Il faudra donc vendre la maison...

A qui ?... Pas à moi, bien sûr, puisque je n'ai pas l'argent pour l'acheter... Et c'est dommage !... Une bonne maison comme celle-là ! C'était mon avenir tout trouvé... Aux trois frères de Bihan ?... Simon est un paresseux... Jean-Marie est un vaniteux, colérique et querelleur... Olivier n'a aucune des aptitudes nécessaires... Et ils se détestent tous les trois... Mme Bihan et sa fille auront du mal !... Pauvre père Bihan !... Il est mort trop tôt... Il voulait me céder sa maison... Il croyait qu'elle prospérerait dans mes mains... Si j'avais réussi, j'aurais pu demander la main de Mlle Angélique, qui est si douce et si bonne !... Elle m'aurait bien accepté... Mais les parents qui ont bien travaillé toute leur vie désirent voir leurs enfants heureux. Ils veulent que leur demoiselle, au lieu d'être la femme d'un ouvrier à la peine, soit une madame à son comptoir... Jamais je n'oserai demander Mlle Angélique maintenant... Dans quelques jours, je sera peut-être remercié... Aux nouveaux maîtres, nouveaux serviteurs !... Bien vu, estimé, gagnant ma vie et celle de ma mère... Le bonheur n'a qu'un temps !... »

Et Le Goff soupirait, les yeux grands ouverts, et il se rappelait son entrée chez le père Bihan. La conversation s'était engagée ainsi :

— Ecoute, Le Goff, avait dit maître Nicolas

Bihan, je te prends chez moi. Tu as fait ton tour de France... Tes certificats sont bons. Tu seras mon contremaître.... Tu voudrais aller à Paris... Qu'y ferais-tu?... Tandis qu'ici, tu es dans ton pays, près des tiens... Ta mère me dit qu'elle serait contente de te voir rester ainsi... Elle n'a que toi, la vieille; si tu repartais, il faudrait l'emmener, et tu sais que les vieux n'aiment pas quitter leur vieux coin... Allons, réfléchis, ça va-t-il?

— Eh bien, oui, ça va, Monsieur Bihan.

— Tiens, le papier est tout préparé, tu n'as qu'à signer... C'est pour cinq ans. Tu comprends, il faut être prévoyant en affaires, c'est autant pour toi que pour moi.

Le Goff lut et signa. Les deux hommes se serrèrent la main.

Tous deux furent contents de leur association. Nicolas Bihan avait l'esprit inventif, toujours à chercher de nouvelles méthodes, de nouveaux mécanismes. Le Goff était chargé des rapports avec les ouvriers. Sérieux, juste et bon, il était respecté et estimé.

Un jour, Nicolas Bihan vient le trouver à l'établi et lui dit : — Le Goff, cette fois, je tiens le succès. Depuis longtemps, je rumine l'idée d'une nouvelle machine à tisser qui fera plus vite et mieux que les autres... Je l'ai cherchée et

trouvée... Je vais l'exécuter moi-même... Je n'en dors plus, je voudrais que les nuits fussent des jours !... Ce sera superbe, étonnant !... Toutes les manufactures qui tiennent à leur renommée, voudront acquérir la machine Nicolas Bihan... Nous allons dès demain nous mettre à l'ouvrage... Mais, tu sais, garde le silence jusqu'à l'achèvement, lorsque j'aurai mon brevet bien à moi.

Dès le lendemain, en effet, le père Bihan se mit à l'ouvrage. Debout dès l'aube, couché au milieu de la nuit, il se surmenait fort. Tant et si bien qu'il tomba malade, et dut prendre le lit. Il n'avait qu'une inquiétude, qu'il exprimait devant Mme Bihan sa femme, Angélique sa fille, et Le Goff :

— Si je pouvais seulement me lever deux heures, je te ferais voir, Le Goff, à terminer ma machine.... Tout est fini, les pièces ajustées... Ce qu'il faut maintenant, c'est donner la vie, le souffle qui fera tout marcher.

— Attendez, Monsieur Bihan... Quand vous serez rétabli, vous finirez cela... Vous n'allez pas rester au lit tout l'hiver... Vous allez beaucoup mieux, vous a dit le médecin.

— Ça ne fait rien, dit Bihan, je ne suis pas rassuré... Que je vienne à mourir, voilà tout perdu... J'ai eu tort, avant ma maladie, de ne pas te montrer le dernier secret du mécanisme... C'est ce que l'inventeur garde égoïstement pour lui

jusqu'à complète réussite.., Tiens ! demain, guéri ou plus mal, je veux qu'avec l'aide de ma femme, tu me portes dans notre petit atelier, et là, je te révèlerai ce qu'il te reste à savoir...

Le lendemain, en effet, on transporta Nicolas Bihan devant son œuvre. Assis dans son fauteuil, la tête oscillante, le visage d'une pâleur qui faisait peine à voir, il voulut lever la main pour l'explication dernière, mais cette faible main retomba sans force ; les mots qu'il balbutiait : « Tu mets l'écrou... Tu tourne la vis... » s'arrêtèrent... Il fit signe qu'il ne pouvait continuer et quand on le rapporta exténué dans son lit, des larmes coulaient sur ses joues creuses.

Le soir, à l'heure où commencent à briller les lumières, Nicolas Bihan quitta la vie emportant son secret avec lui.

Le Goff eut un grand chagrin de la mort de cet excellent homme ; mais il dut se faire violence, montrer du sang-froid, consoler les femmes et envisager la situation, qui n'était pas brillante.

Il savait que presque tout l'argent disponible de la maison avait été dépensé pour la nouvelle invention qui devait assurer à Nicolas Bihan la notoriété et la fortune. C'était cette invention qu'il fallait réaliser. Que faire ? comment deviner ? Il allait essayer.

Mais les trois frères Bihan étaient là, heureux enfin de pouvoir se mêler des affaires de la maison. Pauvre maison ! si ordonnée autrefois, et qui allait être livrée à des faibles d'esprit et à des envieux. Charles Le Goff aurait voulu avoir le temps de faire travailler son esprit à la recherche de ce que Nicolas Bihan n'avait pu lui dire.

— Je n'aurai peut-être pas le temps !... Voilà déjà trois jours passés, et je n'ai pas encore eu un instant à moi !

Mme Bihan avait prié Le Goff de venir habiter chez elle, en attendant que tout fut réglé.

— Il faut un homme dans la maison, lui avait-elle dit. Deux femmes ne peuvent diriger de grands ateliers.

Le Goff avait donc placé un lit de sangle dans le petit bureau où Maître Bihan faisait ses comptes, et où ils avaient, tous deux, signé l'engagement cinq ans auparavant.

— C'est après-demain, lui dit Mme Bihan, que le notaire doit venir... Angélique a dix-neuf ans... Elle se passerait bien de tuteur puisque je suis là, mais ses oncles, sous prétexte d'assurer son avenir, veulent faire des règlements... Comme argent, il ne reste que le courant... Cette mécanique a englouti notre petit avoir... Ils vont tout gâcher...

— Demandez à garder la maison, je resterai... Vous ne me rétribuerez que lorsque la maison

recommencera à faire des bénéfices... D'ici là, je trouverai probablement le secret de maître Bihan.

— Ses frères sont prêts à acheter la maison, répondit Mme Bihan ; ils disent que deux femmes n'ont plus rien à y faire.

— Et naturellement, ils l'achèteront au plus bas prix, puisqu'il n'y aura personne pour tenir les enchères.

Dans son petit lit, Le Goff ruminait tout cela, et le sommeil ne venait pas.

« Ah ! pensait-il tout haut, si les morts pouvaient revenir ! Mais c'est impossible...

« J'ai eu des parents, pourtant, qui prétendent en avoir vu... Les gens du pays sont superstitieux, racontent à la veillée que Jean Cabon est venu, après avoir été enterré, tirer les pieds de sa femme, qui l'oubliait trop vite... Ils disent aussi que Catherine Riou est venue déchirer son trousseau pour que personne ne s'en serve après elle... Et combien d'autres encore, après avoir été au cimetière, sont revenus, dit-on, parmi les vivants ! »

L'intelligence toujours si lucide de Le Goff s'embrumait. La fatigue troublait ses idées. Il rêvassait à moitié.

Trois heures venaient de sonner.

Le Goff les compta. Puis, un moment après,

elles sonnèrent de nouveau. Puis, une troisième fois. Et ce fut ainsi très longtemps. A des intervalles réguliers, la vieille horloge tintait toujours les trois coups, et trois autres coups semblaient répondre dans le clocher de l'église.

— L'horloge est dérangée, et le clocher aussi, pensa Le Goff.

Tout à coup, le bureau fut éclairé par la lune radieuse dans son plein, qui s'apercevait à travers les vitres, comme un large disque d'or emplissant la fenêtre.

— Il ne manquait plus que cela pour ne pas trouver une minute de sommeil, et Le Goff mit sa tête sous sa couverture.

Il entendit alors un bruit régulier qui lui sembla celui d'une machine à tisser.

Il prêta l'oreille avec attention.

Ce n'était pas une, mais plusieurs machines qui marchaient avec la cadence de mouvements habituels.

— En voilà bien d'une autre, dit-il ; qui est-ce qui s'amuse à me mystifier ainsi ?

Il se mit sur son séant, passa son pantalon, prêt à sortir de la chambre.

Des craquements, un bruit de pas dans le couloir.

— C'est la marche de Nicolas Bihan, reconnut Le Goff avec stupeur.

Il écouta encore.

Une main saisit le loquet sans un tâtonnement. La porte s'ouvrit. Nicolas Bihan parut, vint tout droit au lit de Le Goff.

Il était tel que son commis avait l'habitude de le voir avant sa maladie. Rien de spectral en lui.

— C'est vous, Monsieur Bihan, s'exclama Le Goff, surpris plus qu'épouvanté. Seigneur Dieu ! qu'y a-t-il ? Est-ce un rêve ou une réalité ? votre âme a-t-elle besoin de prières ?

Nicolas Bihan eut un geste négatif, puis posa un doigt sur ses lèvres pour recommander le silence. et par un signe indiqua qu'il fallait le suivre vers l'atelier.

Le Goff obéit aussitôt, marcha derrière Nicolas Bihan, qui traversa seulement l'atelier. et entra dans la chambre où il avait installé la machine nouvelle.

Il plaça les pièces qui manquaient, puis montra, toujours sans mot dire, à Le Goff, la direction qu'il fallait imprimer au mécanisme.

Il recommença plusieurs fois la démonstration.

Maintenant, l'apprenti en savait autant que son ancien patron.

Il garda le silence aussi, mais fit les mouvements de tête, avec la moue des lèvres et les yeux clos, qui signifient que l'on a compris.

Nicolas Bihan enjoignit à Le Goff de mettre à son tour la machine en mouvement.

Le Goff obéit à la satisfaction de Nicolas Bihan,

qui eut un sourire de joie sur ses lèvres mortes.

Le maître revint alors dans l'atelier, inspecta les anciennes machines, s'assura qu'elles étaient toutes en bon état. Il hocha de nouveau la tête pour exprimer son contentement en regardant Le Goff, puis il entra dans le bureau.

A la clarté de la lune qui avait éclairé leur promenade nocturne, Nicolas Bihan s'assit devant son vieux secrétaire d'acajou, prit une feuille de papier et sa plume d'oie, et écrivit de sa grande écriture bouclée.

La plume grinçait sur le papier, la main osseuse était assurée et couvrait rapidement la feuille. Il signa de son grand paraphe, plaça le papier dans le tiroir, remit un doigt sur ses lèvres, en montrant à Le Goff sa couchette de l'autre main. Il rouvrit la porte, et, avec un grand salut solennel d'adieu et un bon sourire, disparut dans le silence de la nuit.

A peine était-il sorti que la lune se voila, et que Le Goff se rendormit.

Le lendemain matin, — déjà les coqs avaient chanté et il faisait grand jour — Le Goff se réveilla, très engourdi, très fatigué ; il fut quelque temps avant de se rappeler les événements étranges de la nuit. Puis, tous les détails lui revinrent à l'esprit, et il se précipita vers le vieux secrétaire en acajou. Les tiroirs étaient fermés.

— J'ai rêvé, bien sûr, se dit-il.

En regardant autour de lui, il avisa une petite clef à un clou. Il la prit, ouvrit le tiroir. Le papier était là.

Il le saisit avec un tremblement, et lut :

« En récompense du travail consciencieux et des services affectueux de mon contremaître Charles Le Goff, je veux que ma maison de tissage lui appartienne, pendant six mois, à compter du jour de ma mort, avec tout ce qu'elle comporte, machines anciennes et machine nouvelle, commandes et clientèle. Il devra seulement remettre à ma femme et ma fille la moitié des bénéfices. »

Cette déclaration était datée du bourg, six mois avant la mort de Nicolas Bihan, et suivi de sa signature authentique.

Le Goff ne dit rien à personne, et lorsque le notaire vint mettre les scellés, il présenta son acte de donation.

Un mois après, la nouvelle machine avait déjà fait merveille, les commandes affluaient.

— Ma part d'argent me sera indifférente, dit Le Goff à Mme Bihan, si je ne puis épouser Mlle Angélique.

Au bout de six mois, eut lieu la liquidation. La maison fut mise aux enchères.

Le Goff put disputer l'enjeu aux trois Bihan.

La vieille maison de son patron lui fut adjugée et il tint à honneur de la payer largement.

Les oncles ayant ainsi assuré, disaient-ils, l'avenir d'Angélique, ils assaillirent Le Goff de leur colère.

— Cet homme a fait notre ruine, disaient-ils, à qui voulait les entendre ; la maison de notre frère devait nous revenir, c'était dans l'ordre.

— Oui, leur répondait-on, mais Le Goff épouse Angélique et c'est encore mieux dans l'ordre qu'il hérite de son beau-père.

Dame, oui !

XIV. — L'ABSOLUTION

Au bord de la mer, le village, devenu petite ville, peut donner, pendant la saison des bains, l'illusion de la vie libre, avec son va-et-vient de baigneurs, de touristes de toutes classes, qui causent sur la plage aussi tranquillement que sur les boulevards et dans les salons de Paris. Ce n'est pas que l'agitation des idées soit bien vive et que ces gens de passage soient bien hardis, mais leur conversation est bruyante et leurs appréciations du fait du jour sont révolutionnaires, comparées au calme plat et au silence asservi qui règnent là pendant toute l'année, deux mois exceptés, du 15 juillet au 15 septembre.

Et encore, cette existence de l'été est-elle bien factice, n'occupe-t-elle que l'étroit espace de la route qui longe la mer, avec ses villas, ses hôtels, ses cafés, ses pâtissiers. Derrière ce décor, c'est une autre existence, celle de toute l'année, celle

de tous les jours, et celle-là ne change pas. On ne peut pas la connaître si l'on descend à l'hôtel, si l'on prend ses repas à table d'hôte avec des dames prétentieuses et des messieurs coiffés de casquettes de plage, si l'on passe ses matinées parmi les cabines et ses soirées au casino. Mais d'habiter un peu à l'écart, chez un maraîcher-jardinier qui a sa maison au-dessus de la petite ville, au carrefour de beaux chemins creux ombragés, cela m'a valu d'être renseigné sur l'état de sujétion morne où vivent les gens du pays, malgré les bains de mer, les journaux, la Déclaration des Droits de l'Homme et le régime démocratique.

La femme qui vient faire le ménage et la cuisine chez le jardinier qui me loge est une Bretonne de l'espèce bavarde. Elle a bientôt fait de me raconter toute son histoire. Son mari est menuisier. Ils ont une petite fille. Leur maison est là-bas, à l'entrée d'un hameau qui domine la côte. Je sais bientôt le budget de la famille, ses travaux, ses plaisirs, ses ennuis :

— Ah ! monsieur, me dit-elle, on n'est pas libre, non, on n'est pas libre. Il y a une école laïque et une école de sœurs dans le pays. Croiriez-vous que nous avons été obligés de retirer notre fille de chez l'institutrice pour la mettre chez les sœurs ! C'est à moi que le curé s'est adressé pour nous forcer à faire le changement. Oui, nous forcer, il n'y a pas d'autre mot. Il m'a rencontrée

plusieurs fois sur le chemin, me demandant des nouvelles de mon mari et de la petite, tournant autour de ce qu'il voulait me dire. Enfin, il le fit, et sans ambages: « Madame François, dit-il, vous devriez mettre votre petite fille chez les sœurs. D'abord, elle y serait mieux, elle serait mieux soignée, elle apprendrait mieux. Et puis, votre mari et vous, vous vous en trouveriez bien. Que voulez-vous, je ne puis pas recommander à mes paroissiens un ouvrier qui n'a pas de bons principes. Si François ne trouve plus de travail un jour, vous serez bien avancés tous les trois. Comprenez-moi bien : il faut s'aider, le ciel vous aidera ! » Et d'autres réflexions du même genre. C'était clair, n'est-ce pas ? J'ai répété cela à François, qui est républicain, qui s'est fichu en colère, qui a juré des bons dieux. Mais, quoi ! il a bien fallu céder, puisqu'il fallait céder ou ne plus vivre. Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ?

Je dus avouer à Madame François qu'il était difficile de faire autre chose que ce qu'elle avait fait, que ce n'était pas de sa faute, dans l'humble état où elle était, si la liberté de l'enseignement, la liberté des parents, et la liberté de l'enfant n'étaient pas mieux respectées, et que l'on ne pouvait demander à un pauvre menuisier républicain et à une malheureuse journalière plus d'héroïsme qu'aux gouvernants et aux fonctionnaires chargés d'assurer le règne des lois.

Elle me dit alors toutes les avanies que l'instituteur de la petite ville avait eu à soutenir, malgré l'appui du député de l'arrondissement.

— Lorsqu'il est arrivé ici, monsieur, il a été mis en quarantaine. Il trouvait partout visage de bois. Même les marchands, qui aiment bien vendre, ne le servaient qu'à regret, imaginaient cent prétextes pour écarter sa clientèle... C'est qu'ici le boulanger et le boucher, s'ils veulent vivre, doivent commencer par aller à la messe tous les dimanches... Le boulanger l'a bien vu. Quand il s'est établi dans le pays, il venait de Brest ; il a cru qu'il pouvait faire ce qu'il voulait, et il est resté chez lui le dimanche matin. Au bout de huit jours, il se demandait s'il n'allait pas être forcé de fermer boutique. Il a pris place à l'église, et maintenant il vend son pain. Ce n'est pas plus difficile que cela. C'est exactement l'histoire que je vous ai racontée pour ma petite fille... Pour en revenir à l'instituteur, il avait sa petite fille malade, et il ne trouvait personne pour lui vendre du lait. C'est une vieille bonne femme, ma voisine, qui avait une chèvre, qui a eu pitié de lui. Sans cela, l'enfant passait, monsieur, aussi vrai que je vous le dis.

Et pourtant, malgré que tous ces récits soient probablement véridiques, l'arrondissement nomme un député républicain, vote contre le seigneur clérical du pays, qui avait été envoyé

comme représentant à l'Assemblée nationale, en 1871. Ces gens, qui n'osent pas rompre ouvertement avec le terrorisme insinuant et impitoyable du pouvoir ecclésiastique, se vengent comme ils peuvent, au jour du scrutin. en mettant dans l'urne un bulletin qu'ils se gardent bien de montrer à leur voisin. Tout de même, pendant mon séjour, le curé propagandiste qui menace les parents de la perte de leur travail s'ils n'envoient pas leur petite fille chez les sœurs, a trouvé son maître, et d'une façon bien inattendue. C'est encore Madame François qui me fit savoir l'événement.

M. le Recteur fut tout surpris, un soir, entre chien et loup, d'apercevoir dans le groupe qui attendait la confession, un homme du pays, Le Floch, qui exerce la double profession de barbier et de vendeur de journaux. La publication du mariage de Le Floch avait été annoncée et la cérémonie devait avoir lieu dans quelques jours. Il venait chercher son billet de confession. Le prêtre en éprouva un malin plaisir. Il connaissait l'homme, qui avait tout à fait une réputation de mauvais esprit, et il croyait bien qu'il aurait osé passer outre. Il se promit, tout en passant son surplis, de tirer l'affaire au clair. Il s'assit, se moucha, aspira une prise et fit glisser la planchette qui masquait le grillage de bois derrière lequel il aperçut tout de suite le visage de Le

Floch, son collier de barbe blonde, ses yeux bleus souriants qui le regardaient fixement.

— C'est vous ? dit le curé.

— Oui, monsieur.

— Appelez-moi mon père.

— Oui, mon père.

— Faites le signe de la Croix. Récitez le *Confiteor*.

Pendant que le candidat au mariage murmurait la prière, le confesseur réfléchissait à ce qu'il allait pouvoir dire à ce pénitent libre-penseur, barbier, vendeur de journaux, qui refusait de vendre le *Petit Machin*, imprégné du bon esprit, et vendait le *Petit Chose*, inspiré visiblement par le démon.

— Eh bien ! dit-il enfin, faites l'aveu de vos fautes.

Le Floch égrena le chapelet de peccadilles que peut avouer un homme dont la vie simple s'accomplit dans la monotonie du labeur quotidien. Il occupait bien son temps, payait ses achats au comptant, réglait ses traites à présentation, acquittait ses contributions. Qu'est-ce que l'homme de Dieu . pouvait bien lui reprocher, sinon quelques aventures galantes auxquelles il annonçait l'intention bien arrêtée de mettre fin ?

— Et la messe ? dit le confesseur. Vous ne vous accusez pas d'y avoir manqué ?

— Je ne puis pas aller à la messe, dit Le Floch, puisque le dimanche matin ma boutique est pleine de clients.

— Oui, parlons-en de votre boutique. C'est un foyer pestilentiel, une antichambre de l'enfer. Vous profitez de votre commerce pour vous livrer à une propagande abominable comme si la feuille exécrable que vous vendez ne suffisait pas à infester le pays ! Justement, c'est là que sera votre pénitence, puisque vous voulez vous réconcilier avec l'Eglise. Vous cesserez de vendre le *Petit Chose* et vous vendrez le *Petit Machin*. Faute de quoi, je vous refuse l'absolution.

— Jamais de la vie, s'écria Le Floch. Nous ne sommes pas ici pour parler politique. Est-ce que je vous reproche, moi, de combattre la République en chaire et d'exercer une pression sur l'esprit des femmes ? Anne, ma future, qui a prévu ce qui arrive, m'a dit qu'elle voulait bien à la rigueur se contenter du maire. Il est l'heure du courrier, je vais chercher à la voiture mon ballot du *Petit Chose*. Gardez votre absolution. Serviteur !

Et Le Floch partit sans absolution, et c'est ainsi qu'eut lieu, au grand scandale des uns, à la jubilation des autres, le premier mariage civil de la contrée.

Le Floch pourra-t-il rester barbier après ce beau coup, ou devra-t-il chercher un refuge à Brest ? Voilà la question.

XIII. — L'ABBÉ BIROTTE

Mathieu Birotte était un petit garçon fort gentil, dont les parents tenaient une boutique d'épicerie, sur la place d'un bourg du pays d'Ouest, presque une petite ville. Dans une petite ville, un bon commerce est facilement considéré comme un grand commerce. M. et Mme Birotte se trouvaient être les seuls à vendre aux citadins bourgeois, pendant toute la semaine, et aux paysans les jours de marchés et de foires, les marchandises dont ils avaient besoin : draps de nouveauté, lainages, toiles, indiennes, tissus de mousseline et de linon pour les coiffes de paysannes, souliers, sabots, chaussons, chapeaux, casquettes, rubans, autant que les ingrédients nécessaires à la subsistance : café, chicorée, thé, liqueurs, sel, sucre, huile, vinaigre, et tout le reste ! Pour cela, ils étaient donc considérés, et ils passaient pour fort riches.

Ils méritaient certainement la considération, et ils possédaient quelque bien, d'abord la maison

de leur épicerie, qui portait depuis les jours du premier Empire et du blocus continental l'enseigne : *A la renommée des Denrées coloniales*. Puis, peu à peu, ils acquirent, sur la place, une, deux, trois, quatre maisons, qu'ils louaient fort bien à des commerçants, à des employés des ponts et chaussées, à des rentiers.

Le bonhomme Birotte était un homme doux et conciliant, aimable avec tout le monde, et toujours de l'avis de tout le monde. La bonne femme Birotte était surtout bien avec M. le curé de la petite ville. Dévote non seulement pour aller à confesse et communier, pour tenir sa place aux offices des fêtes carillonnées, aux messes du dimanche matin, aux vêpres, aux complies, aux séances du mois de Marie, aux ténèbres de la semaine sainte, mais dévote encore pour recevoir et rendre la visite de M. le curé, pour s'éterniser avec lui en conversations chuchotantes, ouatées, dans la sacristie, au presbytère, et aussi chez elle, où le digne ecclésiastique avait souvent son couvert mis.

Le bon prêtre avait de l'affection pour toute la famille, composée du père, de la mère, de trois enfants, fille et garçons, mais surtout pour le dernier né, le petit Mathieu, garçonnet à la mine sérieuse et délicate, qui apprenait tout ce qu'il voulait et annonçait une intelligence remarquable :

— Celui-là, madame Birotte, il faudra me le donner pour le faire entrer au séminaire... Nous en ferons un prêtre distingué !

— Ce sera un grand honneur pour nous, monsieur le curé. Dieu vous entende !

Ainsi répondait la mère Birotte.

Le père Birotte hochait doucement la tête, ne disait pas grand'chose :

— Certainement, monsieur le curé, certainement !...

Le petit Birotte ne savait pas, et ne disait, lui, rien du tout.

Il regardait sa mère, son père, M. le curé, rougissait, baissait les yeux, laissait les autres régler son sort, puisque cela semblait tant les réjouir.

On disposa, en effet, de sa vie. Mathieu Birotte revêtit le sombre costume du prêtre, à la grande joie de sa mère.

Il n'y avait en lui qu'une résistance intérieure, et il se laissa traîner du petit au grand séminaire et à l'ordination malgré le sentiment de révolte qui faillit le jeter à de sinistres extrémités. Il ne comprenait pas bien, sentait que l'on était en train de faire son malheur avec des encouragements affectueux et de tendres paroles, mais il était timide et il lisait dans les yeux de sa mère une telle assurance qu'il accepta tout sans une protestation. Il fut conduit à la prêtrise comme un agneau conscient à la boucherie, comme un

condamné à mort qui accepterait sa fin avec résignation.

— Maman ! gémit-il un jour.

Elle vit une lueur étrange dans ses yeux.

— Tu es content, mon enfant ?

Elle l'embrassa avec ferveur.

— Oui, maman !

Il n'osa pas, ce jour-là, en dire davantage.

Il n'osa jamais.

Sa vie se passa ainsi.

L'abbé Birotte ne fut pas ce qu'on appelle un mauvais prêtre. Jeune, il résista aux tentations de l'existence. Il regardait parfois avec un sentiment confus, avec le désir de vivre comme les autres, les jeunes filles, les jeunes femmes qu'il rencontrait sur les routes, dans les rues, ou avec lesquelles il lui arrivait de converser, chez ses parents, à l'église, et enfin dans la cure, non loin de sa petite ville natale, qui lui fut confiée. Il se troublait, détournait les regards, gêné et malheureux. Rentré de nouveau dans sa solitude intérieure et rêveuse, il courbait le front sous l'arrêt du destin, reconnaissait qu'il n'était pas pareil aux autres hommes, que sa robe noire l'isolait du monde, qu'il ne saurait jamais les humbles joies qu'avaient connues ses parents lorsqu'ils avaient autour d'eux, rassemblés sous la clarté douce de la lampe, les gentils visages de leurs enfants, parmi lesquels le petit Mathieu.

Pour passer la vie, il accomplit le devoir de sa fonction, sans une frasque, sans un écart. Il n'y apporta aucune passion, mais une sorte d'automatisme douloureux. Le soir, seul dans sa chambre, après avoir, un instant, regardé les maisons du village s'endormant dans la paix heureuse de la nuit, lorsque les lumières, une à une, s'éteignaient, qu'il n'y avait plus au ciel que l'immense mystère de l'espace illuminé d'étoiles et que l'astre d'argent faisait son entrée oscillante et rythmée parmi les nuages semblables aux vagues d'une mer aérienne, le pauvre abbé Birotte s'accoudait à sa fenêtre et pleurait.

Parfois, il fermait les yeux, accablé de fatigue et de pensée, et il fallait la fraîcheur de l'aube pour le ranimer. Aussitôt tintait la petite cloche de l'angelus, il se lavait le visage à l'eau froide, partait dire sa messe, pendant que les contrevents battaient les murs, que les voix joyeuses des femmes et des enfants alternaient avec les abois des chiens et les chants des oiseaux.

L'abbé Birotte a vécu ainsi. Il vit toujours. Il a près de cent ans aujourd'hui.

Depuis longtemps, il a quitté son village, a obtenu de vivre librement. Son père, sa mère, ses frères, ses sœurs ont disparu, tombés à l'éternité inconnue. Il a laissé leurs ombres au pays qui fut le leur et le sien, il est venu à Paris.

Il y habite depuis trente ans. Il était vieux

lorsqu'il s'y fixa, mais solide, ayant bon pied, bon œil, l'intelligence en pleine force. Il a cherché une distraction dans les œuvres humaines, il est devenu un savant, il a aimé les livres et les œuvres d'art. Ce fut la seconde période, chèrement acquise, de sa vie sacrifiée. Tous les matins, on voit le vieillard sortir de chez lui, au quartier des Ternes, où il demeure, pour dire sa messe, chercher son pain, son lait, ses journaux du matin, son déjeuner de midi. Il lit, médite, travaille. L'après-midi, il sort, monte une avenue jusqu'à l'arc de l'Etoile, s'assied là, au soubassement, contemple le mouvement humain, la mêlée extraordinaire où s'agite le monde civilisé. S'il veut la verdure et le calme, il les trouve dans quelque contre-allée qui va vers le Bois. Il se promène, appuyé sur sa canne, pose sur toutes choses maintenant un regard assuré, et le solitaire aux cheveux blancs, apaisé, rasséréné, écoute sa songerie retourner en soupirant aux jours anciens :

— Si j'avais seulement avec moi le vieux père !... ou la pauvre maman qui m'a si bien confié à M. le curé !... ou mon frère !... ou ma sœurette !... Allons !... l'air fraîchit, le soleil se couche !... Si je veux le voir se lever encore, il est temps de rentrer... Bonsoir, le monde ! jusqu'à demain, peut-être !

XVI. — LA SERVANTE DE M. LE CURÉ

Au flanc des basses et sauvages montagnes d'Arrée, en Bretagne, parmi les crêtes rocheuses qui dominent le fond du cirque, vaste étendue marécageuse çà et là verdoyante de champs de fèves, mais surtout brune de tourbières, un village est accroché. Quelques maisons retenues par les pierres, une église de granit qui semble jaillie du sol. Autour de l'église, le cimetière. En face, la cure, un rez-de-chaussée de pierres grises devant lequel se tordent quelques arbres harcelés par le vent. On n'entend que le cri des *pillaouer*, qui achètent les chiffons et les cendres, ou l'écho des coups de feu que les messieurs de Quimper et de Morlaix viennent tirer, l'hiver, dans le marais, sur les passages de bécassines et de canards. Aux beaux jours, sous les souffles tièdes en promenade à travers l'espace, le misérable hameau connaît une accalmie, respire, se détend de la lutte

soutenue contre les éléments, pluie et grêle, bourrasque et tempêtes, et sa rudesse se pare de quelques sourires. Bientôt, la bataille recommence, l'eau ruisselle, le vent s'acharne, l'armée des sombres nuées se reforme sans cesse contre les pauvres maisons agrippées au sol et qui paraissent toujours devoir être précipitées au bas de la pente, avec l'église et le cimetière, tous pêle-mêle, les vivants et les morts.

En ce temps-là, le curé qui habitait la masure de la cure, l'abbé Trévézel, était un prêtre grave, convaincu, austère, terrible. Léonard d'origine, entré dans les ordres par un élan de violente conviction, il ressemblait physiquement aux hommes de son pays, lesquels ressemblent à des Espagnols, grands, découplés comme des toreros, la face rasée et bleue où brillent des yeux de jais. Les yeux de l'abbé Trévézel faisaient mieux que briller, ils brûlaient d'un feu noir dans sa face livide d'inquisiteur. Homme irréprochable d'ailleurs, rigide, détaché des biens de la terre, donnant le peu qu'il avait, mais le donnant brusquement, sans un mot de réconfort à l'être pitoyable, sans une caresse à l'enfant qui l'implorait. Il avait horreur de la nature et du monde, passait vite, ne regardait personne, vivait consumé par son feu intérieur en attendant le rafraîchissement des béatitudes célestes.

Cet être farouche avait une sœur faible et char-

mante, qui vivait avec lui depuis la mort de leurs parents. Jeannik n'était alors qu'une enfant, et l'abbé avait servi de père à l'orpheline. Jamais, entre Commana et Huelgoat, entre Brasparts et la Feuillée, plus jolie fleur n'avait jailli des fonds de marais et des couches de schiste, que cette fillette aux doux yeux bleus, aux cheveux blonds comme les épis du mois d'août, au teint de nacre et de rose. L'abbé regardait avec stupeur et méfiance cette enfant d'une autre race que lui, et sous cette apparence d'ange fleuri de roses et de lis, son inquiétude flairait le soufre et le phosphore d'un démon.

Il triompha amèrement lorsque, dix années passées, Jeannik, devenue une jeune fille, lui avoua son désir de se marier, et avec qui? avec Sylvestre Carnoët, le maître d'école du bourg voisin. Sylvestre avait été un camarade d'enfance du frère et de la sœur, mais le curé avait rompu avec l'instituteur. Comment l'ennemi était-il entré dans la maison ? Car Sylvestre ne vivait pas en bon chrétien, n'allait pas à la messe, n'y était pas retourné probablement depuis sa première communion. Il avait bonne conduite, disait-on, tenait honorablement sa place parmi les hommes, mais il ne marchait pas sur le chemin qui va vers le ciel. L'abbé Trévézel, lui, ne voyait qu'une chose utile en ce bas monde, se préparer à la vie éternelle. Il savait rejoindre là-haut son père et sa mère, il

voulait y conduire sa sœur, la placer dans le cortège des vierges qui passent sans cesse autour du trône de Marie. Par quelle aberration la malheureuse enfant allait-elle consentir à une abominable déchéance ?

Il s'opposa au mariage avec Sylvestre Carnoët :

— Je croyais que tu resterais avec moi, — dit-il à sa sœur, — la porte du ciel était au bout de notre route... Sylvestre est un mauvais chrétien, il serait un mauvais époux et un mauvais père... Je dois guider tout au moins tes pas, puisque tu choisis la vie profane... Tu veux te marier ?... Je te marierai, moi !

La craintive Jeannik écoutait son frère comme elle l'aurait écouté au confessionnal. Quelques jours après, l'abbé apprit que sa sœur évitait Sylvestre et il la vit reprendre ses allures de petite ménagère, triste et résignée.

Il la maria, en effet, à un demi-bourgeois des environs, malingre et distingué, qui faisait partie des confréries et des missions, suivait le mois de Marie, allait en pélerinage, portait un scapulaire sur la poitrine et un chapelet au poignet. Il était poli, bien élevé, effacé, nul, pensait et parlait peu, et l'abbé estima qu'avec lui sa sœur ferait son salut. Jeannik obéit, et son union fut bénie par son frère.

Deux ans après, pourtant, Jeannik se trouvait

veuve de son chétif et saint époux, et les parents pratiques n'ayant rien donné au ménage, la jeune femme retourna chez son frère, qui renvoya la domestique prise au départ de la mariée.

La vie recommença comme autrefois. Jeannik redevint la servante de M. le curé.

Celui-ci fut terrifié de voir que sa sœur s'épanouissait dans le veuvage, pareille à une rose d'été. De jolie devenue belle, le sang empourprait sa beauté. Forcée à une modestie de mise par sa condition et par la volonté de l'abbé Trévézel qui aurait voulu enfouir cet éclat de la jeunesse dans les ténèbres, elle n'en apparaissait que plus radieuse et plus éclatante avec ses cheveux à plat sous la coiffe simple, son corps de nymphe moulé par sa robe de lainage noire. Plusieurs fois, la surprenant à rêver, accoudée à sa fenêtre, les regards perdus vers le crépuscule violet qui venait des terres, des champs et des bois, ou vers le coucher de soleil qui laissait deviner sa lumière sur la mer prochaine, l'abbé eut le tressaillement qui appréhende les catastrophes.

Il ne se trompait pas. Sylvestre Carnoët ne s'était pas marié encore, et il revit Jeannik avec émotion. Ils se parlèrent, et les reproches du maître d'école se changèrent en un nouvel espoir. Ils renouèrent leurs serments une après-midi de dimanche, à l'automne, à l'abri des verdures de Botmeur, qui est l'oasis des monts d'Arrée. Puis

vint l'hiver avec ses violences, et l'abbé fut épouvanté de voir, un dimanche de mauvais temps, Sylvestre assistant à la messe. Il en fut ainsi encore le dimanche suivant.

— Que fait-il là ? dit-il à sa sœur à l'heure du déjeuner. Il n'est pas converti !... Sa piété est un sacrilège... J'aime à croire que cette hypocrisie ne te concerne pas ?

— Sylvestre est prêt à faire un bon chrétien, si vous le voulez, mon frère !...

— Et comment ? interrogea l'abbé de son air dur et méprisant.

— Donnez-moi à lui en mariage !

La réponse fut un ricanement accompagnant ces paroles :

— L'amour terrestre n'est pas fait pour conduire à l'amour divin !... Tu oses, toi qui vis dans un lieu saint, t'associer à un pareil blasphème !... D'ailleurs, il faut en finir !... Je t'ai mariée une fois, et je n'ai pas seulement béni vos corps mortels, mais vos âmes immortelles... Tu es donc liée à jamais à l'époux que tu as perdu, et tu dois rester jusqu'à la mort fidèle à la foi qui vous a unis !...

Jeannik, perdue dans les ténèbres, ignorante de ce qu'étaient le Bien et le Mal, craignant tout de la désobéissance, révérant son frère comme le confesseur et le prédicateur, subit cette parole inexorable, ce geste de tortionnaire, le regard de

feu de cet allumeur de bûchers. Elle plia sous la volonté qui pesait sur elle.

Dès ce jour, sa vie de femme fut terminée. Elle est restée au presbytère, parmi les rochers, sous les rafales. Coiffée d'un serre-tête noir, elle va et vient, fait la cuisine, la lessive, raccommode le linge. Les gens du pays, lorsqu'elle passe, disent, oubliant son mariage et son veuvage :

— Voilà Mademoiselle Jeannik, une sainte fille !

XVII. — L'INCONNUE

Lorsque Madame Marguerite Lebrun eut perdu tous les êtres chers à son cœur, et qu'elle se vit irrémédiablement seule dans la vie, elle prit la résolution de retourner au pays de sa naissance et de son enfance. Après les chagrins qui sont la rançon de la vie, elle crut qu'elle pouvait trouver un apaisement pour ses derniers jours, avant le repos de la grande nuit, dans ce même endroit où ses yeux s'ouvrirent sur la lumière.

A seize ans, elle partait pour ne pas revenir. Ses parents fixés à Paris, elle s'y mariait, y vivait sa vie entière dans les tourbillons et les remous que la destinée fait à chaque être dans l'océan humain. Pour elle, cependant, sa petite ville des Côtes-du-Nord brillait dans le lointain de ses souvenirs, comme une vieille mère tendrement chérie. Elle songeait sans cesse à ses rues tournantes, à ses petites places où les maisons

montraient des visages ridés, des fenêtres éclairées comme des regards voilés, elle s'attendrissait en évoquant les toits de tuiles autour desquels volaient les hirondelles, les fumées qui sentaient le feu de bois et le pain cuit.

C'était là qu'elle devait finir! Vieillie, maintenant, les yeux usés, les cheveux blancs, le cœur meurtri, elle retournerait à pas lents aux endroits que parcouraient ses pas vifs d'autrefois. Elle s'y rencontrerait elle-même à chaque détour du chemin. Chaque maison serait pour elle une évocation du passé. Ici habitait une vieille tante, morte depuis un demi-siècle au moins. Là demeurait une vieille fille, Mademoiselle Sophie, que la grand'mère de Madame Lebrun visitait quelquefois, pauvre lingère dévote ayant des petits autels à bons Dieux et à saintes Vierges sur tous ses meubles. Chez elle, cela sentait l'encens et la cire, excepté pourtant quand Mademoiselle Sophie ouvrait un grand placard qui sentait le moisi et qu'elle en sortait des pruneaux secs, qu'elle appelait des friandises, pour les donner à la petite Marguerite. Celle-ci, tout près de là, retrouverait la minuscule boutique d'épicier où elle achetait des sucres d'orge à trois pour un sou, et la boutique du coiffeur où le père Madec lui faisait des papillotes pour les fêtes et les distributions de prix. Elle reverrait aussi la longue rue étroite nommée la Grand'Rue, où resplendissait

la principale pâtisserie-confiserie, où vivait le petit monde cocasse et amusant de la marchande de jouets. Et puis, cette Grand'Rue aboutissait à la campagne belle et parfumée, où Marguerite sautait, dansait, riait si souvent.

Elle revivrait ainsi le commencement de sa vie, qu'elle finirait entourée des ombres qui lui étaient chères. En province, les gens meurent comme à Paris, c'est certain, mais les boutiques restent, et, de génération en génération, le boulanger, le boucher, le pâtissier, l'épicier, le coiffeur, l'hôtel à voyageurs sont aux mêmes places. Mais qui Marguerite rencontrerait-elle là-bas ? Peut-être que toutes les vieilles comme elle s'en étaient allées. Ses petites amies, ses compagnes d'enfance, toutes gaies, jolies, gentilles, qu'étaient-elles devenues ? Des vieilles femmes maigres et courbées, appuyées sur des bâtons, comme des fées, ou de grosses matrones, ne pouvant plus bouger, passant leur temps assises dans l'embrasure d'une fenêtre, regardant la rue tranquille. Agnès, celle qu'elle observait comme sa meilleure amie d'autrefois, vivait-elle toujours ? Elles avaient échangé des lettres pendant quelque temps, puis leur correspondance espacée avait pris fin, et le silence fut entre elles.

Madame Lebrun, en route pour sa ville, pensa qu'il serait préférable de rester l'inconnue. Se faire reconnaître, c'était vouloir se créer une

seconde vie, et cela, elle ne le voulait pas. Elle ne cherchait pas un recommencement, mais une fin.

Avec quelle émotion elle revit les choses, redécouvrit son passé, sans que personne vint troubler sa touchante promenade en arrière et lui ravir la paix qu'elle voulait garder ! Elle arriva un matin, ne trouva pas la ville changée, sauf qu'une avenue nouvelle y conduisait de la gare. Les rues, les boutiques, les vieilles arcades dressaient dans la lumière toujours neuve le vieillot décor d'autrefois.

L'inconnue loua un logement spacieux en face de celui que ses parents occupaient auparavant avec elle. Elle se donna comme une dame de Paris venant terminer ses jours dans le calme.

Peu à peu, elle fut au courant de ce qui s'était passé dans la vie des êtres de son entourage.

Elle passa partout, elle reconnut tout, mais rien ne la reconnaissait.

Dans chaque magasin où elle entra, elle vit de nouveaux visages, mais se revit aussi elle-même chaque fois que tintait la sonnette d'une porte : il lui semblait qu'entrait avec elle une petite fillette brune aux longues tresses, heureuse de vivre, ignorante des tristesses à venir. Elle sut qu'Agnès, veuve, elle aussi, habitait non loin d'elle, besogneuse malgré son grand âge, couturière, allant en journée, inquiète désormais de ses yeux affai-

blis, commençant à accepter de gros ouvrages, des nettoyages et des lessives.

Elle fut la voir, se trouva en face d'une dame à cheveux blancs dont les yeux clignotaient pour regarder celle qui entrait.

Madame Lebrun eut le cœur glacé à l'aspect de cette Agnès, autrefois si charmante, une blondinette aux cheveux dorés, aux grands yeux bleus.

— Je ne l'aurais pas reconnue, — pensa-t-elle, — et elle ne me reconnaît pas davantage !

Elle se rappela sa voix, une voix qui chantait en parlant.

Agnès répondit à son bonjour d'une voix monotone et sourde.

— Je suis depuis peu au pays... On m'a dit grand bien de vous, et j'ai besoin de quelqu'un pour être toujours auprès de moi... Nos deux âges sont faits pour s'entendre... Acceptez-vous ?

— Je suis trop vieille, — répondit Agnès, — je n'ai pas beaucoup d'habits de rechange pour vivre chez le beau monde, et il vaut mieux que je garde mes habitudes.

— Vous réfléchirez... Je vous aurais donné cinquante francs par mois, la nourriture et le logement, et j'ai assez de robes pour nous habiller toutes les deux.

— C'est pas vrai ! — s'exclama naïvement Agnès, essayant d'ouvrir ses yeux fatigués.

— Je n'ai aucune raison pour vous mystifier. Demain, apportez-moi votre réponse, et si vous ne pouvez accepter, je chercherai une autre personne... J'aurais pourtant désiré vous avoir... Votre réputation d'honnêteté et votre personne m'auraient convenu.

— Mais je suis presque impotente, — déplora Agnès visiblement ébranlée. — Quels services pourrais-je vous rendre ?... J'étais forte en couture autrefois, maintenant je ne suis à peine bonne qu'à surveiller la soupe !

— Nous ferions l'ouvrage ensemble... J'ai toujours aimé à m'occuper de ma maison... Ce que je désire, c'est de ne pas être seule...

— Alors, vous croyez cela possible ? — dit Agnès de moins en moins hésitante.

— J'en suis sûre !

Le lendemain, Agnès s'installait chez madame Lebrun.

Elle n'y eut pas grand tracas. Madame Lebrun prit tout de suite une femme jeune et agile qui vint, chaque jour, faire le petit ménage des deux vieilles. Agnès n'eut donc, comme elle le disait avec une surprise heureuse, qu'à se prélasser.

Chaque après-midi, quand il faisait beau temps, elles partaient toutes deux en promenade, s'aidant d'une canne, ou l'une appuyée au bras de l'autre, et c'était plus souvent le tour d'Agnès de se laisser soutenir par madame Lebrun.

Sans qu'on la questionnât, Agnès, comme beaucoup de personnes âgées, aimait à raconter sa jeunesse. Elle trouvait en Madame Lebrun une auditrice attentive. Elle en vint tout naturellement à parler de Marguerite, une petite fille si distinguée, plus fortunée qu'elle, ce qui ne les avait pas empêchées d'être d'intimes amies.

— Elle est morte maintenant sans doute, dit Agnès tristement, — la jeunesse mène à la vieillesse, et la vieillesse à la mort... Je la vois encore, et malgré les années qui ont passé, je la reconnaîtrais si elle venait vers moi.

— Elle est venue, Agnès, puisqu'elle est toujours dans votre souvenir.

— J'ai encore ses lettres, mais je ne peux plus les relire... Vous me les relirez, — dit bonnement Agnès à Madame Lebrun.

— Oui, si j'y vois clair, moi aussi, — promit Madame Lebrun émue, qui faillit tout dire, mais qui sut encore se taire. « A quoi bon parler ? » pensa-t-elle, « puisque c'est si vrai que Marguerite est morte. »

Agnès, d'ailleurs, se mit à rire de ce rire qui ne revient qu'au moment des souvenirs, et, bavarde, évoqua l'enfance de celle qui l'écoutait. Elle n'inventait pas, n'amplifiait rien, et Madame Lebrun lui sut gré de cette loyauté d'esprit.

— Nous irons demain, si vous voulez, — dit-elle à Agnès, — nous promener à ce Saut-du-

Loup dont vous me parlez, puisque c'est si joli, et que vous vous y êtes tant amusée avec votre camarade.

— Voilà bien cinquante ans que je n'y ai pas mis les pieds !

Le lendemain, la journée était charmante, l'air léger, traversé de ces souffles délicieux qui paraissent confier à l'espace l'éternelle jeunesse de tout ce qui existe. Le Saut-du-Loup se creusait en vallée étroite, verdoyante et fleurie, au fond de laquelle courait et jasait un ruisseau. Les deux femmes s'assirent.

— Je suis souvent venue ici avec Marguerite, et quelquefois nous nous y sommes attardées jusqu'à la nuit... Alors, nous avions peur, chaque arbre nous paraissait un fantôme, les meules élevées là, sur le sommet, nous paraissaient des maisons d'ogres... Sur la route, un soir, nous avons rencontré une voiture de saltimbanques, et nous nous sauvions de toutes nos jambes, tant nous avions peur d'être prises pour danser sur des cordes !

Elle continua longtemps ainsi, faisant revivre toutes ces puérilités auxquelles Madame Lebrun donnait la signification profonde des jours disparus.

Puis, il se fit entre elles un silence. En même temps, elles connurent cet attendrissement recueilli que l'on ressent devant les tombes.

— Je m'appelle aussi Marguerite, — dit Madame Lebrun.

— Oh ! tant mieux ! — dit celle-ci. — C'est à croire que c'est elle et moi qui sommes ici ensemble.

La vieille Agnès pleura, et toutes deux s'embrassèrent sur leurs joues flétries qui avaient été si roses.

— La terre porte encore l'empreinte de nos pas, — dit Agnès.

— Une autre terre l'a recouverte, — dit Madame Lebrun.

Elles furent un instant sans parler, puis relevèrent la tête pour voir si le ciel était toujours le même.

— Rien n'est changé, — dit l'une.

— Que nous ! — dit l'autre.

Elles entendirent des pas, des voix, des rires, des cris. Deux petites filles passèrent en courant. Elles s'appelaient par leurs noms.

— Agnès !

— Marguerite !

Madame Lebrun sourit délicieusement, d'un sourire d'enfant qui éclaira sa face de vieille femme.

— C'est vous qui aviez raison, rien n'est changé, dit-elle en prenant la main d'Agnès.

XVIII. — « ON DEMANDE... »

« On demande personne sérieuse sachant tenir un ménage chez monsieur seul. Se présenter chez M. Ludovic Madec, à Penanter, Côtes-du-Nord. »

Lorsque Nathalie, qui cherchait sinon une « place », du moins une occupation honorable lui permettant de gagner sa vie, fort compromise depuis la mort des siens, lut ces lignes dans un journal de Rennes, elle eut un éblouissement où se joignirent, à travers sa triste vie présente, un passé délicieux et un avenir peut-être sûr.

M. Ludovic Madec ! Etait-ce possible que le hasard lui remît ce nom admiré sous les yeux et cette personne si chère dans la mémoire ? Petite fille, elle avait vu à Rennes, chez des amis de sa famille, et même plusieurs fois chez ses parents à elle, celui qui était deveuu un savant, un philosophe, un écrivain, d'une renommée universelle.

Cela se passait à l'époque des douze ans de Nathalie et de la trentaine de M. Ludovic Madec, et elle se souvenait d'avoir ressenti, pour cet homme si différent des autres, une de ces passions de petite fille qui brûlent si fort, de leur feu inconnu, l'esprit qui vient d'éclore et le cœur qui semble battre pour la première fois.

La jeune fille de vingt-cinq ans eut une autre surprise que celle de ce nom surgi brusquement du brouillard lumineux de son enfance, elle éprouva que ce sentiment d'autrefois, elle l'avait gardé en elle comme une flamme vivace qui ne peut s'éteindre. Les années, les joies, les chagrins, les événements paisibles et pareils, les drames de la maladie et de la mort, les jours monotones et les jours terribles, toutes les vagues caressantes et furieuses de la vie avaient pu passer doucement ou déferler sauvagement sur elle, la lumière pure et secrète éclairait toujours la profondeur de son être. Elle la croyait affaiblie et lointaine, et elle la découvrait aussi pure et ardente qu'aux heures de son enfance, alors qu'elle tremblait et frémissait à l'idée de voir et d'entendre M. Ludovic, et qu'elle restait ensuite si sage, si attentive, si reposée, regardant de son coin d'ombre le si beau visage, pensif et volontaire, écoutant la parole tour à tour lente et animée, dont les échos résonnaient encore en elle après tant d'années écoulées.

Depuis, une grande période d'existence s'était déployée et écroulée. Pendant que M. Ludovic Madec connaissait à Paris la joie désintéressée du travail, qui lui donnait la gloire par surcroît, Nathalie subissait les humbles péripéties de la vie obscure. Son père mort, les difficultés accrues, la gêne à la place de l'aisance, des dettes en quantité, elle fut obligée, pour sa mère et pour elle, de consentir aux besognes dures et mal payées. L'éducation qu'elle avait reçue ne lui servit de rien en face des nécessités immédiates. Les promesses furent nombreuses, mais aucune ne se transforma en réalité. Puis, sa mère mourut, la laissant seule dans sa misère, en face du problème de vivre, et c'est alors qu'elle lut aux annonces d'un journal : « On demande... »

Elle arriva au matin, par le train et la voiture du courrier, au bourg de Penanter, où s'était retiré M. Ludovic Madec. On lui désigna une maison de pierre grise, en avant d'un jardin. Son cœur se serra après qu'elle eut soulevé le heurtoir, que le bruit retentit, que des pas s'approchèrent. Elle fut en présence de celui qu'elle cherchait lorsque la paysanne qui lui avait ouvert la porte l'eut conduite vers le maître du logis. Il avait pâli, sa barbe grisonnait, mais elle revit son front solide, ses yeux clairs. Comme autrefois, l'émotion de Nathalie tomba pour faire place à un sentiment de sécurité.

Il l'examinait. Elle n'était pas jolie à être remarquée, mais son maintien, sa tranquillité, ses yeux noirs et francs, son regard honnête et confiant, la tristesse qui voilait son visage, firent naître une sympathie étonnée chez M. Ludovic Madec. Il ne pouvait reconnaître la petite fille jadis à peine entrevue.

— Vous êtes bien jeune, lui dit-il, celle que vous remplaceriez avait soixante-huit ans...

— Je souhaite de vieillir comme elle, répondit Nathalie.

Elle continua en disant d'où elle venait, donnant le nom d'une personne de Rennes, prévenue de sa tentative, et en objectant elle-même que, pour la première fois, elle « entrait en service », ayant vécu de son labeur d'ouvrière. Si monsieur voulait prendre des renseignements ?...

— Nous verrons, fut-il répondu, puisque vous êtes là, restez !

M. Ludovic Madec, pressé par des épreuves à corriger, oublia rapidement la présence de l'étrangère, ne s'enquit pas autrement de ses antécédents. Au bout de plusieurs jours, il commença de s'apercevoir qu'il y avait quelque chose de changé dans son existence un peu à l'abandon.

Chez la nouvelle venue, l'ordre, le travail, la politesse, la prévenance allaient de pair avec une humeur toujours égale. Il n'y avait plus besoin de donner un ordre, de passer son temps à récla-

mer les riens qui tiennent tant de place dans l'au-jour-le-jour de la vie, émiettent le temps, rongent le caractère, exigent plus d'attention et de force que l'application paisible et continue employée à une œuvre.

Tout arrangé selon son goût, la nouvelle venue presque invisible et toujours présente, le savant, pour la première fois, connut la quiétude, l'oubli des menues misères.

Il vit un jour l'écriture de Nathalie, nette et jolie, sans aucune faute de ponctuation et d'orthographe. Il l'autorisa à emprunter des livres à sa bibliothèque, elle demanda à lire d'abord les siens, et comme, quelque temps après, il voulait savoir ce qu'elle en pensait, il l'entendit avouer son ignorance de tant de problèmes, mais aussi manifester un instinct d'une justesse singulière touchant droit au but, sans admirer à faux.

— Si vous désirez augmenter vos gages, dit M. Ludovic Madec, vous pourriez me copier des manuscrits parfois un peu embrouillés... J'aurai ainsi en vous, à l'occasion, un secrétaire qui me serait souvent fort utile !

— J'essayerai bien volontiers.

Elle essaya et réussit. Le bon ordre de l'intérieur n'en souffrit pas. Nathalie, avec l'aide d'une femme chargée des gros ouvrages, suffit à tout, même au jardin et au poulailler.

— Du diable si je me serais douté de cela,

s'écria M. Ludovic Madec, vous avez donc eu une fée pour marraine ?

— J'ai eu, comme tout le monde, le malheur... C'est un bon éducateur si l'on sait profiter de ses leçons.

— Comment n'avez-vous pas trouvé une situation meilleure que d'échouer ici ?

— Il faut en effet la trouver !... N'y a-t-il pas des bacheliers, et mieux encore, qui meurent de faim ?

Un jour que Nathalie croyait son maître sorti, elle se laissa aller à chanter, et fut toute confuse d'entendre marcher dans la chambre à côté.

— Vous savez de qui vous chantez la musique ?

— Oui... de Mozart... je crois.

— Vous avez une jolie voix, et vous avez appris à chanter, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, en pension...

— Vous avez été en pension ?

— Oui, monsieur, avant que nous ne soyons devenus pauvres.

— Ah !... voilà donc le mystère !... pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

— Vous ne m'auriez peut-être pas acceptée.

— Alors, dites-moi le reste.

Elle ne dit pas tout, mais avoua son nom, rappela l'ancien séjour à Rennes de M. Ludovic Madec. Sa voix tremblait un peu et une rougeur

incarnadine fleurit ses joues. M. Ludovic Madec, lui, devint plus pâle que d'habitude.

Il ne répondit rien et sortit. Le lendemain, il appela la jeune fille. Son front était soucieux.

— Nathalie, lui dit-il, je ne puis vous garder ainsi chez moi... J'ai honte de vous voir occuper cette place inférieure, de travail fatigant...

— Mais il y a beaucoup de femmes qui font cette besogne, et même plus encore !

— Elles sont chez elles !...

— C'est vrai, mais elles servent parfois des maris bien nuls et bien ennuyeux !... Ici, au moins, mon travail a une raison.

M. Ludovic Madec prit une grande respiration, et parla enfin comme ceci au bout de quelques instants de silence :

— Nathalie, vous pouvez ne pas quitter cette maison, puisque vous vous y êtes attachée, que vous vous y plaisez... Mais vous satisferez en même temps ma délicatesse, qui ne veut pas abuser de votre grand mérite... Malgré l'indifférence que j'ai toujours eue pour le mariage, puisqu'il s'agit de vous, qui venez vers moi du fond du passé, je suis prêt à vous offrir mon nom en échange du don de votre existence... Le monde dira ce qu'il voudra, cela m'importe peu, si je vous agrée avec mes manies et mon âge.

— Je pourrai en tout cas répondre au monde,

s'il veut savoir quelque chose, conclut Nathalie, que si je me suis décidée à servir, c'est parce que c'était vous le maître que je servais... Je suis venue sans arrière-pensée, mais me disant que la pauvreté me serait meilleure ici... Je ne cherchais que d'être là, et il arrive que j'ai tout trouvé... Mon bonheur d'aujourd'hui, c'est le rêve de mon enfance...

Elle tendit la main à M. Ludovic Madec, qui admira les combinaisons du hasard et de la volonté, et les détours que prend parfois le destin.

XIX. — LE PETIT ANTOINE

— Surtout, — avait dit le médecin aux parents du petit Antoine au jour de leur départ pour les bains de mer, — ne le nourrissez que de lait, et de bouillon où il n'y aura que du jus de viande. Pas de légumes, ni aucun aliment solide. A ce prix, vous le sauverez peut-être. Ne manquez pas non plus de le baigner tous les jours, à moins de temps froid. Une rapide immersion suffira. Puis, vous l'envelopperez tout mouillé dans des couvertures de laine et le promènerez au bon soleil sur la grève. J'espère que ce traitement naturel sera efficace et que vous n'aurez pas perdu votre mois d'août. Allez, et revenez avec un gaillard. L'enfant ne demande qu'à vivre, malgré sa débile apparence, il a de l'œil et de la voix, mais il faut l'aider. Et n'oubliez pas mes prescriptions. Des bains, du lait et du bouillon de viande. Pas autre chose. C'est une question de vie ou de mort.

Les parents du petit Antoine n'avaient garde d'oublier de telles recommandations. Ils avaient confiance dans les paroles raisonnables du médecin qui était leur ami, qui avait aidé leur enfant à naître. Le pauvre petit diable était venu avant terme, par un accident survenu à la mère pendant sa grossesse, une chute dans un escalier. Et, lorsqu'il était apparu à la lumière, si mince, si fragile, un corps menu comme un fil surmonté d'une grosse tête, la partie de son existence fut considérée comme perdue d'avance. Seule, la mère ne désespéra pas. Elle s'attacha d'une volonté farouche à cette misérable chose qui n'avait ni mouvement, ni souffle, ni vie. Elle entreprit de redonner à ce rien le supplément de vie qu'il n'avait pas obtenu d'elle. Si elle avait pu faire rentrer en ses flancs ce malheureux être trop tôt délivré de sa bienfaisante prison de chair, elle l'aurait fait. Elle s'attacha à lui, ne le quitta ni de jour ni de nuit, le couva, le nourrit, lui donna son lait, son sang. Elle ignora le sommeil nocturne pendant des mois et des mois, ne prenant de repos que le jour, pendant de fugitifs instants, son enfant endormi enfin, après des crises de pleurs, de cris, de fatigue. Elle fut récompensée, accomplit le miracle de nature. « Votre enfant vivra », lui dit un jour le médecin.

Lorsque le père et la mère partirent ainsi vers la grève et la vague pour achever l'œuvre de vie,

le petit Antoine avait dix-sept mois. Il n'était pas magnifique à voir, il avait des soupçons de bras et de jambes, toute son ossature dessinée en relief sous la peau délicate, et toujours sa grosse tête. Malgré tout, il était vrai que la vie s'affirmait en lui. Il lui était venu une gentille vivacité, une forte voix rieuse, et dans sa petite face pâle et maigre, s'avivaient deux beaux yeux noirs pleins de feu.

Il fallait développer ces promesses, et le cadre d'existence choisi pour la cure fut tout de suite proclamé délicieux et charmant par les parents anxieux. Une oasis bretonne, une plage de sable fin entourée d'arbres, auprès d'un port minuscule où se balançaient des voiles blanches et rouges. La maison qui abrita nos trois personnages, maison moitié hôtel, moitié auberge, avait pour patronne une maîtresse femme, forte commère dont l'abord cordial était déjà réconfortant. L'excellente hôtesse en était à son quatrième ou cinquième mari, on ne savait plus au juste le nombre de ses veuvages, et il fallait faire effort pour retrouver les noms qu'elle avait portés et reconnaître avec précision l'état-civil des enfants qui grouillaient autour de la maison, sur les pierres du port. Le petit Antoine fut bien reçu par cette Madame Barbe-Bleue qui n'avait rien d'une ogresse, mais avec quelles exclamations et quels gestes de commisération, on le devine ! Elle certifia aux

parents que l'air de la mer et la bonne nourriture allaient bientôt mettre sur pied le cher petit Jésus, et qu'avant septembre il jouerait avec les autres mioches, au soleil, devant la porte. On ne demandait qu'à la croire, mais on lui fit connaître les prescriptions du médecin concernant l'alimentation : elle promit le lait nécessaire, et une jeune bonne du pays fut engagée pour veiller sur le petit Antoine et le promener sur le quai, aux heures des repas des parents.

Les choses se passèrent fort bien pendant la première quinzaine. La température était délicieuse, chaude et aérée, la mer n'avait que des vagues caressantes. Tous les jours, le petit Antoine était porté sur la plage et baigné dans l'eau saline, malgré ses cris, ses pleurs, ses fureurs. Tout à leur fonction, le père et la mère ne s'apercevaient pas qu'un drame se nouait autour d'eux.

Sur la plage, les gens du pays, les baigneurs, les bonnes, ne tardèrent pas à trouver incompréhensible et barbare la conduite de ce père et de cette mère qui semblaient tremper dans l'eau pour leur plaisir, parce qu'ils se baignaient eux-mêmes, ce malheureux enfant qui n'avait que la peau et les os et qui emplissait l'air de ses cris aigus, de ses protestations. On ne tarda pas à colporter que c'était une horreur de fatiguer ainsi un petit malade. Il serait, un de ces jours, enrhumé et tué, c'était certain, et ce serait tout le résultat

obtenu. Il y avait véritablement des parents inhumains, proclamaient tous les désœuvrés de la plage observant les ébats de la famille du petit Antoine.

A l'hôtel, la protestation prit corps, se formula en actes chez la veuve remariée. Elle entreprit sans rien dire la cure impossible. Tous les jours, à l'heure des repas, le père et la mère installés, elle faisait à la petite bonne un signe autoritaire, et l'enfant, amené dans la cuisine, était gorgé d'une soupe aux choux, exquise sans doute, fleurant le lard, le jambon, l'andouille et tous les légumes du jardin, mais qui devait infailliblement détruire le frêle organisme. Bientôt, avec terreur, les parents s'aperçurent que leur enfant dépérissait, après les premiers jours où il semblait avoir repris des forces. La colique le ravagea, il maigrit, devint vert. On chercha inutilement la cause d'un tel changement. Toute la maison avait le mot, garda le secret de l'hôtesse. Celle-ci, devant de pareils résultats, ne douta pourtant pas un instant de sa méthode, et doubla les doses. Un médecin, découvert parmi les villégiateurs, approuva les recommandations de son confrère de Paris, interrogea minutieusement les parents, douta, malgré leurs affirmations, de l'observance du régime, finit par déclarer que le petit Antoine était menacé d'une entérite, qu'il fallait suspendre les bains, et même quitter le pays.

Cela fut fait. Nos gens s'en allèrent, navrés, malgré les affirmations de la bonne hôtesse qui jurait tous ses bons dieux, et toutes ses bonnes vierges, et tous ses saints du paradis breton, que le petit guérirait en dépit de tout. D'ailleurs, elle dit à la mère qu'elle n'avait pas à se faire de chagrin, que si le petit trépassait, elle lui donnerait une place au cimetière, dans un terrain qu'elle avait acheté pour défunt Le Couennec, le mari qu'elle avait le plus aimé.

Cette touchante naïveté ne décida pas les parents du petit Antoine. Tout de suite, en voyage, au premier arrêt, le régime du lait repris, les symptômes alarmants disparurent, et Paris put être regagné sans encombre.

Sept ans après, lorsqu'ils se décidèrent à revenir au joli pays qui les avait tant séduits, et qu'ils avaient quitté en une telle déroute, le père et la mère eurent seulement le mot de l'énigme. Et ce fut la bonne hôtesse, encore veuve et sur le point de se remarier, qui leur donna son secret. Le petit Antoine, devenu un charmant enfant, bien portant, agile, malicieux, jouait devant la porte. L'hôtelière l'appela, le prit entre ses robustes genoux, dans ses bras énergiques, le baisa bruyamment sur les joues, et elle fit sa confession :

— C'est pourtant grâce à moi, mon cher petit, que tu dois d'être encore de ce monde. Je t'en ai

donné de la soupe en cachette, sans m'occuper des médecins de Paris, de leurs ordonnances et de leurs manies ! Tu ne serais pas là à courir et à sauter si j'avais écouté tes parents, avec leur lait et leur extrait de viande. Tu serais avec mon pauvre Le Couennec, là-bas, sur la hauteur.

Et la femme montrait le petit cimetière aux parents terrifiés d'apprendre quelle quantité de soupe aux choux avait été absorbée par le petit Antoine. Impossible, d'ailleurs, de protester, inutile d'essayer une explication, tant la conviction entêtée et victorieuse rayonnait sur le visage de la bonne hôtesse.

XX. — CONFLIT DE RACES

Le Breton Jean Lebris avait épousé la Provençale Emma Ferrage.

Ils habitaient tous deux Paris, lui, depuis ses années de lycée, elle aussi, depuis le jour où elle avait été mise en pension dans un établissement distingué.

Leur mariage fut très parisien. Assemblée select à la mairie, discours charmant du maire, félicitations des invités. Fête splendide le lendemain à l'église, musique, tapis, fleurs, suisse et ecclésiastiques en grands costumes, nouvelles félicitations des mêmes invités, comme s'ils se mariaient pour la seconde fois, après une séparation d'un jour.

La dame était une petite brunette sémillante, aux yeux de velours marron, aux cheveux presque bleus, aux joues roses et dorées, avec un splendide grain de beauté sous l'œil droit et une ombre de moustache sous un nez à l'évent fort spirituel.

Le monsieur avait le teint gris, les cheveux châtain, des yeux d'un bleu verdâtre qui semblaient d'une eau tranquille et parfois s'assombrissaient comme au farouche déploiement d'un ciel d'orage. La bouche, mélancolique au repos, se dessinait facilement en sourires et s'ouvrait volontiers pour un rire qui découvrait des dents de loup. Malgré son apparence revêche, la bonne humeur couvait en lui, et la jeune fille l'épousa pour le caractère enjoué qu'il avoua dès les premières rencontres.

Elle avait la voix haute, scandait les syllabes en parlant, prononçait toutes les lettres.

Il avait la voix sourde et ses paroles s'accompagnaient d'un chantonnement lointain.

Tels qu'ils se trouvaient de par la nature, ils se convinrent et ils s'épousèrent.

Leur union fut célébrée à la fin de l'hiver, et, contrairement à l'usage, il n'y eut pas de voyage de noces. La question de savoir « où l'on irait » fut un moment agitée. La dame parla de l'Italie, de l'Espagne, de l'Algérie, de la Tunisie... Le monsieur indiqua l'Angleterre, la Belgique, la Hollande... Mais tous les projets de grands voyages à l'étranger furent ajournés... On avait le temps !... Mieux valait d'abord bien s'installer à Paris... On choisirait ensuite, on consulterait les cartes, les guides, les indicateurs.

Vers la fin d'avril, ce fut Jean qui reparla voyage.

— Si on allait en Bretagne ? proposa-t-il.

— En Bretagne ?

— Oui, dans mon pays !

— Y penses-tu ?... Il doit faire très froid !

— Pas du tout !... Une grande douceur de température, au contraire !... Et le printemps est si beau, là-bas ! Tu as bien lu, dans Chateaubriand ? « Le printemps, en Bretagne, est plus doux qu'aux environs de Paris, et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent, etc., etc... » Tu te rappelles ?

— Oui, oui, mais puisque tu parles de printemps, tu sais, le printemps, c'est encore chez nous qu'on le voit le mieux... D'abord, il n'y a pas de fleurs en Bretagne !

— Mais si ! des quantités ! et très jolies !

— Lesquelles donc ?

— Mais... des genêts, des ajoncs...

Elle éclata de rire :

— Je connais !... des fleurs qui piquent !... C'est bon pour faire des balais, tout ça !... Ça ne fait pas de bouquets... Et puis, il y en a des genêts et des ajoncs en Provence, bien plus qu'en Bretagne, et des plus beaux... tant que tu en voudras... Et tu n'as pas d'autres fleurs à m'offrir, dans ta Bretagne ?

— Si... si... tu ne me laisses pas les dire... Il y a... des pâquerettes, des marguerites... des jonquilles...

Elle rit de nouveau :

— Mais là-bas, Jean, il y a aussi tout ça... C'en est plein, de toutes ces fleurs-là, et magnifiques alors ! La terre en est couverte... Et des roses ! Et des violettes !... Des champs de roses !... des champs de violettes !... Tiens, tu me décides tout à fait... Nous allons partir, passer le mois de mai sur la côte d'Azur. C'est un peu tard !... Mais ça ne fait rien... Tu verras la fin !... Un vrai feu d'artifice !... Et j'oubliais !... Des oranges ! Des citrons !... Des vergers d'orangers et de citronniers !...

Jean Legris céda facilement d'ailleurs.

— Oh ! les citrons ! je n'en suis pas fou !

— Parce que tu ne sais pas ce que c'est... Allons ! C'est dit !... On va faire les malles.

Ils partirent.

Madame Lebris avait raison. C'était un peu tard ! La saison, là-bas, s'était dépêchée et le mois de mai fut torride, un mois d'été splendide et implacable. Il n'avait pas plu depuis le mois de novembre. Le ciel était d'un bleu un peu pâle, chauffé à blanc par un soleil incandescent, qui était tout proche, dont on sentait le contact de poêle rouge. La mer fumait comme de l'huile bouillante.

— Je t'avais bien dit que nous aurions dû venir ici en janvier, — disait Madame Lebris, — mais enfin, avoue que c'est magnifique !

— Je ne sais pas, — répondait Jean — je ne peux rien regarder !

A la chaleur s'ajoutait la poussière. Il y en avait une épaisseur d'un mètre sur les routes. Le vent soulevait sans cesse ce tapis mobile, et le paysage disparaissait, la voiture s'emplissait de cette farine grise, et aussi les yeux, les narines, la bouche des voyageurs.

Ils passèrent un après-midi épouvantable à Bordighera, enfermés dans un hôtel désert.

Un autre jour, réfugiés dans la gare d'Ospedaletti, trois heures durant ils attendirent un train, leur voiture restée en panne, pendant que les feux du soleil incendiaient la poussière.

— J'aime mieux la boue, déclara Jean.

Emma lui lança un mauvais regard.

Ils prirent le parti de ne sortir que le soir. Le Breton affirma que la couleur rose solférino des couchers de soleil lui était désagréable, et que d'ailleurs il faisait très froid, sitôt l'astre disparu.

— Je ne sais vraiment pas ce qu'il te faut, — répondit Emma, non sans aigreur, — tu te plains du chaud, tu te plains du froid !...

Elle s'interrompit pour tousser... Il fallut rentrer, et le lendemain, appeler le médecin, qui constata une bronchite. Ils durent rentrer à Paris.

— Charmant pays, — maugréait Jean Lebris, — où l'on ne peut sortir ni le jour ni le soir !

— C'est affreux ce que tu dis là !... Nous

sommes tombés sur une mauvaise saison, voilà tout !

— Je ne tiens pas à recommencer l'expérience !

— Oh ! si ! mon petit Jean !... Je t'assure que c'est très beau, même en été, seulement il faut apprendre à aimer ça... Tu ne peux pas encore, mais tu verras... tu verras ! Nous y retournerons en hiver, pour commencer !

— Soit ! mais avant, nous irons en Bretagne.

— Je veux bien, au mois d'août, quand il fera très chaud, pour avoir l'air de la mer !

— Non, en septembre, l'automne est plus beau.

Au mois de septembre, ils s'installaient en Bretagne. Jean choisit un village du Finistère, sur une côte rocheuse qu'il savait peu fréquentée, où il loua une maison de paysan.

Le soir de leur arrivée, il pleuvait. Le lendemain, il pleuvait encore, et le surlendemain, et tous les jours !

Mornes journées dans une maison incommode, disjointe, où le vent jouait ses airs par toutes les ouvertures.

Jean sortait, botté, couvert d'un ciré de marin, un vieux chapeau sur la tête.

Emma restait au logis, à regarder, par le carreau, le vaste paysage brouillé d'eau, ne distinguant rien que des formes vagues à travers les mailles fines, serrées, de la pluie continue, sans cesse brouillée en écheveaux. La mauvaise saison

vint trop tôt. Le vent souffla du large, secoua la maison à la briser. Les pêcheurs passaient leurs journées au cabaret, parfois allaient s'adosser à l'abri d'un mur pour regarder le ciel bas et gris. Les brouillards vinrent, on voyait à peine clignoter la lumière du petit feu dressé sur la jetée.

Emma regardait avec dépit et pitié Jean qui courait dehors par tous les temps. Il adorait la pluie de chez lui, la recevait sur le visage avec béatitude.

— J'ai épousé un maniaque, — se dit la jeune Provençale avec stupeur.

Plusieurs fois, pendant des accalmies, il réussit à l'entraîner pour lui montrer le pays. Elle pensa cent fois se rompre les os sur les pentes glissantes de la falaise et parmi les rochers déchiquetés, englués de goémon. La mer, sauvage et forte, lui faisait peur. Lorsqu'il la força à marcher sur le sable, au ras de la marée montante, elle croyait voir les vagues hautes et menaçantes se jeter sur elle, comme des bêtes féroces.

Jean, par bravade, se lançait parmi le chaos des rochers. Il glissa, se brisa une jambe : on dut le ramener sur une charrette, et, après les premiers soins, le porter au train pour Paris.

Les deux époux rentrèrent de fort mauvaise intelligence, et, la fracture de Jean guérie, les discussions commencèrent.

— C'est ça, votre Bretagne ?

— Elle vaut bien votre Midi !

— J'aime mieux le soleil que le brouillard !

— Et moi, la pluie et la boue que la poussière !

— Il n'y a que des fleurs jaunes, toutes rouillées, autour des champs !

— Au moins, elles ne sentent pas mauvais, comme votre éternel mimosa !

— Le mimosa sent mauvais ?... Avec ça que la Bretagne sent bon !... Il y a du fumier et du purin devant toutes les portes !

— Chez vous, on vide les pots dans la rue !... Toutes les ordures pourrissent au bord de la Méditerranée, qui ne bouge pas !

— Je la préfère à votre Océan, qui ne reste pas en place... Et vous vous plaignez du vent dans le Midi ! Il y en a bien aussi en Bretagne !

— Celui-là ne me jette pas de poussière plein les yeux, mais du sel au visage ! J'aime mieux cela aussi... Je n'aime rien, rien de chez vous, vous entendez ! Je préfère les pommes aux oranges et aux citrons... J'exècre la cuisine à l'huile !

— Et moi, j'en ai assez de la soupe au lard, et des crêpes, et du beurre... J'aime l'huile, l'aïoli, la bouillabaisse.

— Eh bien ! quand vous voudrez déguster toutes ces horreurs-là, vous irez les déguster toute seule !...

— Tout de suite, monsieur !... Je me retirerai chez mes parents, à Marseille !

— Et moi, chez les miens, à Brest !

— C'est dit !

— C'est dit !

Il fut question de divorce pour incompatibilité d'humeur. Heureusement pour ces deux époux trop convaincus de la préexcellence de leurs pays respectifs, ils eurent, sur ces entrefaites, une petite fille charmante, dont la jolie physionomie s'éclairait bizarrement d'un œil noir et d'un œil bleu.

Ce désaccord les mit d'accord, et ils louèrent, pour passer la belle saison, une maison aux environs de Paris, dans un paysage qui rappelait la Provence à Emma Ferrage et qui évoquait la Bretagne pour Jean Lebris.

XXI. — LE PATRON-MARIN

L'enfant s'ennuyait au village. Il y avait en lui un surplus d'imagination et d'activité dont il n'avait pas l'emploi aux heures d'école, de jeux, de travail. Il apprenait vite, devint bientôt le premier écolier de la région. Il jouait avec adresse, plus avisé que fort, calculant ses mouvements, voyant le but, choisissant l'instant. Mais le travail des champs le lassa, il ne sut pas s'intéresser au drame des saisons, au décor trop familier du paysage qu'il voyait tous les jours. L'activité et la détermination qu'il affirmait par sa physionomie, par sa démarche, par sa parole, n'empêchèrent donc pas de le classer comme rêveur, indolent, paresseux.

Il fut un rêveur, en effet, devant la mer, que l'on apercevait au bout du chemin, barrant l'horizon. Là, il récréait son esprit par l'agitation régulière des marées et le désordre tumultueux des

tempêtes. Cette fraîche étendue, ce grand souffle, cette lumière et ce mystère, cette magnifique et terrible ouverture sur l'inconnu, c'était cela, désormais, qui l'occupait et l'attirait. Le désir du voyage, la fièvre du départ, l'envahirent pendant toute la fin de son enfance. Lorsque vint le moment de choisir une direction, c'est sur le chemin mouvant des flots qu'il partit. Il quitta son village vendéen, tout son bagage noué dans un mouchoir. On l'embarqua à Rochefort comme mousse.

Il revint sept ans après, marin de l'Etat, toujours alerte, précis, bien pris dans sa vareuse bleue. Il revit les siens, son village, avec plaisir. Pourtant, il n'accepta pas de se fixer au pays, il repartit, pour revenir encore, avec le galon de quartier-maître sur sa manche. Cette fois, il se montra las de l'existence promenée à travers le monde, il s'attarda, retrouva jeune fille une enfant d'autrefois, qu'il épousa. Il fut assez désœuvré ensuite, déambulant en matelot à travers le village tout de suite parcouru, la campagne où il se sentait étranger, au bord de la mer qui l'appelait.

Il n'écouta pas cet appel de sirène, céda à la jeune épouse, mais crut voir une ironie dans le conseil qui lui fut donné de se faire paysan, de cultiver le bien appartenant à sa femme. Il s'en alla vers Paris, à trente ans, comme à seize ans il était parti vers l'Océan.

Il y traversa des professions de hasard, végéta dans quelques magasins, quelques bureaux. La ville lui sembla triste, l'avenir incertain. Souvent, il regretta la mer.

Sa femme, elle, soupirait vers le village où elle était née, les maisons entourées d'arbres, les bois, les champs, les jardins. Ils se débattaient et s'ennuyaient ainsi, entre les hautes maisons, dans les remous de foules. Ils prirent enfin une résolution. L'homme, un jour, décida qu'il fallait essayer du commerce, acheter un fonds de cabaretier restaurateur.

La boutique était sur l'un des points les plus peuplés, les plus remuants de la ville, au bas d'un faubourg sans cesse envahi par les descentes et les montées. Ce vivant aspect avait tenté l'ancien marin. Mais la maison où il s'installait était déchue, tout l'achalandage à faire. Il y trouva bien une clientèle, mais quelle clientèle ! insolente, hargneuse, dangereuse, et maîtresse de la place.

Lorsqu'il entra, la première fois, passer l'inspection, pour louer le logis, qu'il fit le tour de l'immense salle commune, les hommes, les femmes, affaissés sur les tabourets, vautrés sur les tables, adossés aux murailles, firent entendre leurs ricanements et leurs grognements ; des regards hostiles, goguenards, méprisants, le dévisagèrent. Il passa, correct, d'un pas tranquille, redressant sa petite taille. En sortant, il avait seulement la mâchoire

serrée et les sourcils froncés au-dessus de ses yeux clairs. Le lendemain, dès l'aube, il était chez lui, et il sut bientôt sur quel champ de bataille venait de le jeter le destin.

Il connut sa clientèle, la devina bientôt mélangée, bonne et mauvaise. Les affreux types étaient en majorité, de solides gouapes, de gras souteneurs, des fillasses, qui s'en venaient traîner là de midi jusqu'au soir, devant un bol de soupe, un litre de vin, un jeu de cartes. Dans la partie bonne, ou incertaine, de l'assistance, aucun ouvrier : l'ouvrier ne fréquente pas ces espèces particulières. Il faut, pour qu'il y ait contact passager, l'oubli d'un soir de paie, un coup de vin de trop dans la tête. Encore, ces rencontres finissent-elles le plus souvent par des rixes. Mais des jeunes gens, les femmes aidant, se laissent aller aux fréquentations de la rue, du bar, de la buvette. Le patron-marin, assis à son comptoir, vit cela dès le premier jour. Il jugea son établissement un peu comme le pont d'un bateau envahi par un équipage insubordonné ; il marqua les faibles, ceux qu'il pourrait peut-être ramener avec une réprimande, et les irréductibles, ceux qu'il lui faudrait descendre à fond de cale, les fers aux pieds. Il apportait là, avec lui, la discipline qui lui avait été appliquée ; il rêva faire de sa grande salle un bateau bien astiqué, brillant, où tout l'équipage se plierait aux manœuvres.

Les hostilités ne tardèrent pas à s'engager. Le patron-marin choisit l'un des plus verbeux, des plus cyniques. Son repas pris, le chenapan, étalé, débitait ses boniments au milieu des rires. Le patron, agacé, se lève enfin, va lui présenter l'ardoise où est inscrite sa dépense. L'autre répond par une ordure.

— Garde ton sale argent, fous-moi le camp, et ne reviens plus, dit le petit patron.

Il y eut une stupéfaction et le petit homme profita de l'avantage :

— Veux-tu t'en aller. Non ? Faites-moi place, vous autres, tas de clampins !

Les autres s'écartèrent, subjugués peut-être, mais aussi il est de mode, en ces champs clos, de laisser les gens régler leurs comptes. Le souteneur se leva, grand, massif, un peu mou. « Va donc, fais-y son affaire », dit une des femmes.

— Toi, dit le patron, tu t'en iras le rejoindre au ruisseau tout à l'heure.

Les deux hommes se frappent, s'empoignent. Le patron reçoit un traître coup de pied sur la jambe, un coup de poing sur l'œil. La rage s'empare de lui, il rassemble ses forces éparses, prêtes à s'évanouir. Il sait qu'il faut être vainqueur. Il recule, s'élance d'un bond, vers l'estomac, les épaules du géant, comme un David sur un Goliath ; d'un choc irrésistible, il le précipite à terre et, plus vite encore, lui saisit les deux pieds, le

fait tourner, le tire, le traîne vers la porte, le sort sur le trottoir. Il est debout sur le seuil, sanglant, déchiré, essoufflé, terrible de pâleur, le regard fou, essayant de se maîtriser. Il y a un attroupement, des gens qui approuvent, d'autres qui ont de mauvais visages. Des sergents de ville s'approchent, font mine d'intervenir.

— Laissez, je défends seul ma porte, dit le petit homme.

Et l'autre s'en va, disant qu'il reviendra.

Il revient, en effet, mais, sitôt qu'il est signalé, le patron est sur sa porte, barrant l'entrée de son corps trapu, de ses bras croisés, de ses yeux bleus qui restent fixes, sans un battement de paupière.

Pendant près d'un an, des scènes analogues se sont renouvelées. L'homme a été meurtri, déchiré, ses vêtements mis en loques, mais il n'a pas cédé, malgré les effrois, les pleurs de sa femme, et il est resté le maître. Peu à peu, il a expulsé les mauvais garçons, les femmes furies. Ceux qu'il a vaincus ne reviennent pas, se le tiennent pour dit. Une seule fois, tard, comme il accrochait ses volets, une ombre a surgi de l'obscurité, l'a frappé d'un coup dans le dos, mais d'une main mal assurée. Le petit homme n'a pas porté plainte, n'a pas exhibé sa veste ensanglantée.

Depuis, il est tranquille. Sa boutique reluit comme le pont d'un bateau, les cuivres étincellent,

le cuisinier vêtu de blanc fricote à l'entrée, sert d'éblouissante enseigne. L'assistance est renouvelée : des ouvriers rieurs, des employés mélancoliques, des femmes, des enfants. Le patron n'est pas mauvais homme, fait volontiers crédit. Il devrait être heureux. Pourtant, sa face est inquiète, sa pensée a remonté les chemins anciens, une tardive nostalgie lui vient de son enfance, des champs toujours abandonnés. Le patron-marin songe à son village, à sa maison, à la terre, à la grève, et il pourrait bien, un jour prochain, se décider au retour vers l'endroit d'où il est parti.

XXII. — LA GARE

Lorsque Jeanne Legoadec arriva à Paris, gare Montparnasse, venant de Ploujean, près Morlaix, elle n'eut pas grand chemin à faire pour connaître le logis qui devait l'abriter. Une cousine à elle était venue l'attendre à la gare, en compagnie du garçon de la gargotte où Jeanne devait faire la cuisine et laver la vaisselle : le garçon chargea la petite malle sur son épaule, les deux femmes le suivirent en bavardant, et presque tout de suite, au coin d'une petite rue et du boulevard Montparnasse, le groupe s'arrêta devant une boutique peinte en rouge grenat qui avait pour enseigne : *Hôtel de Chartres et de Saint-Brieuc*. C'était là. Le patron, beauceron, et la femme, bretonne, avaient réuni leurs pays sur l'enseigne. Mais la clientèle se trouvait surtout bretonne. En traversant la petite salle, Jeannik entendit parler « breton », et, debout sur le seuil de sa cuisine,

la patronne lui souhaita la bienvenue dans la langue maternelle, quelques simples mots, avec l'accent chantant dont ils furent prononcés, qui suffirent pour faire battre plus vite le cœur de Jeanne sous son corsage noir. L'âme du pays quitté chanta aussi en elle, comme une fine chanterelle qui aurait vibré sous des doigts familiers. La patronne l'embrassa sous les barbes de sa coiffe, et l'exilée oublia son exil.

Le voyage lui avait paru long, et il était long, en effet, toute une journée de Morlaix à Paris, depuis le viaduc de là-bas jusqu'à la gare d'ici. Chaque station que le train passait éloignait la voyageuse de son pays, des parents qu'elle y avait laissés, des amis de son enfance et de sa jeunesse. La grande ville vers laquelle l'emportait la locomotive l'appelait de toute l'attraction de l'inconnu, elle savait Paris grand et beau, qu'il y avait du monde plein les rues, des voitures pressées les unes contre les autres, et que l'on y gagnait bien sa vie quand on avait la chance.

Mais, tout de même, c'était bien loin, au bout du monde ! Avant d'être arrivée, elle se demandait quand et comment elle reviendrait de cette ville inconnue. Et elle se demandait aussi quel sort serait le sien dans cet endroit terrible, car elle n'ignorait pas, après la lecture des faits-divers, qu'il se passait là des drames épouvan-

tables, des crimes affreux, dont elle pouvait être la victime, tout comme une autre !

Enfin, elle pénétra dans l'Hôtel de Chartres et de Saint-Brieuc, connut le réconfort d'une réception cordiale, se crut sauvée de tous les dangers, sinon de tous les ennuis. Evidemment, dans la sombre cuisine, à peine éclairée par une cour étroite, et qui exigeait la lumière du gaz presque toute la journée, il lui semblait être enfermée dans une cave, et l'odeur de la nourriture, dans cette pièce exiguë, lui donnait, avec le manque d'air, des vertiges et des suffocations. Elle songeait alors à la place de Ploujean, aux chemins montants, aux talus verts tout brodés de l'or des genêts et des ajoncs. Mais qu'elle aperçût la bonne figure de la patronne, qu'elle entendît des voix bretonnes, qu'on lui fît un compliment sur sa soupe au lard ou sur son pot-au-feu, immédiatement, l'illusion s'emparait de sa pensée timide et de son cœur nostalgique.

D'ailleurs, bientôt tout conspira pour lui faire croire qu'il y avait là un peu de sa Bretagne, qu'elle croyait avoir laissée tout entière derrière elle. Non seulement chez ses patrons, mais dehors, elle retrouvait des compatriotes, elle rencontrait des hommes à chapeaux ronds enrubannés, des femmes en coiffes, en robes noires, et en tabliers de toutes les couleurs, des bleus, des verts, des violets comme elle n'en avait vu qu'aux pardons,

lorsque les gens viennent de toutes les paroisses du département pour faire le tour d'une église et toucher les reliques d'un saint. Elle eut, de sa patronne, la permission d'entendre la messe à l'église prochaine, — les deux femmes, pendant la matinée du dimanche, se partageaient, à la cuisine, le travail — et Jeanne, la première fois, eut une joyeuse surprise à voir, sur les bancs, autour d'elle, tant de payses à la fois. De même que chez elle, elle trouva, à la sortie, des groupes d'hommes qui attendaient, en devisant, la fin de l'office, et elle fut quelque peu étonnée de ne pas voir, assises auprès de leurs grands paniers, les bonnes femmes qui vendaient des pommes, des noix, des noisettes et des gâteaux secs à la porte de l'église de Ploujean.

Elle se hasarda bien, parfois, avec sa cousine, placée non loin d'elle, à se promener rue de Rennes, qu'elle appelait la Grande-Rue, et à pénétrer un peu dans les petites rues adjacentes. Mais elle n'osait pas courir trop loin, et le jour où sa cousine l'entraîna jusqu'au bas de la rue, jusqu'au boulevard Saint-Germain, et qu'elle vit se dresser sur le ciel le haut clocher massif de Saint-Germain-des-Prés, elle crut de bonne foi aborder une autre ville.

— Mais non, — lui expliquait sa cousine, — il y a bien trois églises à Morlaix, Saint-Melaine, Saint-Mathieu...

— Et Saint-Martin, oui, je sais bien... mais ce n'est pas la même chose, répondait doucement l'obstinée Bretonne.

Ce fut bien pis lorsque son aventureuse compagne lui proposa d'entreprendre un voyage dans Paris à l'aide de l'un de ces tramways ou omnibus qui se succèdent sans cesse devant la gare Montparnasse. Jeannik se refusa tenacement à de pareils projets. Les noms qu'elle lisait sur les voitures : Ménilmontant, ou Bastille, ou place de l'Etoile, ou les Halles, etc., etc., ne lui disaient rien qui vaille, sinon que c'étaient là, non seulement des villes, mais des régions différentes, aussi éloignées de son quartier breton de Montparnasse que Brest, Lorient, Quimper étaient éloignés de Ploujean. Elle n'avait jamais pris le chemin de fer, ni la diligence, pour visiter ces villes, qui étaient de son pays, après tout. Elle n'allait pas, bien sûr, partir sur ces machines roulantes, pour voir des endroits où elle ne devait jamais vivre.

Comme l'autre lui objectait qu'elle était bien venue de Ploujean à Paris, Jeanne répondait en soupirant que c'était la vérité, mais, qu'elle avait été obligée de consentir à s'en aller aussi loin parce qu'elle avait besoin de vivre, et qu'il lui fallait aider les siens. Elle ajoutait que puisqu'elle avait eu la chance, grâce à sa cousine, d'entrer

dans une maison tranquille où elle était entourée de braves gens de son pays, elle serait bien sotte de vouloir connaître autre chose. Et vite, tenant l'autre par le bras et faisant de grandes enjambées, comme sur les routes de Bretagne, elle rebroussait chemin sur le trottoir de la rue de Rennes et revoyait avec un soupir d'aise la façade, la toiture et l'horloge de la gare Montparnasse.

Cette horloge — elle aimait à concevoir cette pensée — était celle qui marquerait l'heure de son retour au pays. Elle la contemplait sans cesse, et trouvait que ses aiguilles ne marchaient pas assez vite.

Un jour qu'elle était seule, après avoir regardé l'horloge, elle monta les escaliers, entra dans la gare, pénétra dans une salle où elle découvrit au-dessus des guichets des indications qui la firent tressaillir. C'était par là que l'on pouvait s'en aller à Vitré, à Rennes, à Saint-Brieuc, à Morlaix, à Brest !... A Morlaix ! Précisément, des gens partaient, passaient entre le guichet et la balustrade, demandaient des billets. La simple fille sentit s'apaiser toutes ses craintes. Elle savait déjà qu'à Paris il ne se commet pas de crimes partout à la fois, elle espérait échapper à tous les dangers dont elle avait frémi, et, par surcroît, elle apprenait d'une façon certaine qu'il était facile de partir pour là-bas, en passant derrière la balustrade et

en demandant un billet de troisième classe pour Morlaix, le matin ou le soir.

Désormais, elle possédait sa distraction, son plaisir, sa joie. Quand elle avait un peu de temps à elle et que sa cousine ne venait pas la prendre pour se promener rue de Rennes, admirer les boutiques, au grand jour, ou dans l'éclat des lumières du soir, Jeanne entrait, paisiblement ou fiévreusement, selon son humeur, à la gare Montparnasse, pour prendre une leçon de départ. Elle restait généralement assise sur une banquette, comme si elle attendait quelqu'un, ou bien l'heure du train. Elle enviait ceux qui partaient, et qui n'étaient pas des étrangers pour elle, puisqu'ils se dirigeaient vers l'endroit chéri où ses regrets et ses espoirs volaient comme des oiseaux fidèles vers la tour du colombier.

La femme du guichet qui donnait les billets pour la Bretagne, ne lui semblait pas une inconnue non plus, et les petits morceaux de carton qu'elle maniait si adroitement et distribuait à profusion paraissaient à Jeanne des talismans de contes de fées avec lesquels on pouvait franchir l'espace, revoir les belles routes, les vieilles pierres, la lande dorée, les coiffes blanches.

Quand l'heure arrivait, sans jamais une minute, une seconde de retard ou de répit, le petit guichet se refermait, et ce petit guichet, peu à peu, était

devenu, pour le rêve de Jeannik, la minuscule porte magique, tour à tour ouverte ou fermée, qui permettait ou défendait l'accès de la Bretagne.

Sa cousine, sa patronne finirent par savoir comment elle passait le temps qu'elle avait de libre. On la plaisanta, mais elle ne démordit pas de son idée, continua d'aller voir les allants et venants, les affiches où riaient les petites Bretonnes restées au pays, les promesses de prix réduits et de trains de plaisir. On lui proposa trois jours de congé pour revoir ses parents et son Ploujean. Elle hésita, mais refusa : le prix du voyage écornerait trop son pécule, et puis, sans doute, se dit-elle, elle n'aurait pas le courage de revenir.

Patience ! son jour viendrait, à elle aussi !

Il vint mais au bout de combien d'années ! Vingt ans se passèrent avant que Jeanne Legoadec, après avoir aidé sa famille à vivre, put enfin rejoindre son vieux et sa vieille, qui désespéraient de jamais la revoir. Elle dit adieu à tout le monde, un garçon porta sa malle à la gare, elle passa derrière la balustrade, allongea sa main à demi couverte d'une mitaine par le guichet pour donner le prix de son voyage et recevoir son billet, et partit enfin avec un panier au bras gauche, un parapluie sous le bras droit, et six mille francs cousus dans son corsage.

Elle était la première arrivée, monta dans un

compartiment, choisit un coin, et la banquette de bois lui parut plus moelleuse qu'une couette de plume.

Le train partit. Elle ne put s'empêcher de rire, malgré les larmes qui coulaient de ses yeux bleus.

— Ça a du bon, — dit-elle à sa voisine, — de demeurer près de la garc, on arrive plus vite !

XXIII. — LA FAUVETTE A TÊTE NOIRE

L'histoire de ma fauvette à tête noire est aussi l'histoire d'un pinson et d'un bouvreuil, et je dois dire, pour faire comprendre le drame de ces fragiles existences, par quel concours fortuit de hasards elles se trouvèrent réunies.

C'est par le pinson qu'il faut commencer. Il vint de loin. Je le ramassai, un jour, dans un beau jardin de Bretagne que je n'ai pas vu depuis longtemps, que je ne reverrai plus sans doute, et que je revois souvent par le souvenir. C'était dans une petite ville granitique, aux pierres blanches et grises, non loin de la mer vers laquelle on allait par de grands chemins bordés d'ajoncs, d'où s'envolaient les oiseaux par centaines. Le ciel était d'ordinaire chagrin, envahi de brumes grises. Tout paraissait mélancolique et las, comme d'avoir trop vécu et de regretter le passé. Le grand jardin avait, malgré ses verdures et ses fleurs fraîches, je ne sais quel

visage songeur. Il régnait une paix, un silence que je n'ai ressentis que là aussi profondément. La maison, avec ses fenêtres à cadres et à grosses moulures, le rez-de-chaussée en arcades comme un cloître, où passait de temps en temps une coiffe blanche, semblaient un décor monacal. La vie s'éternisait, silencieuse, discrète. On entendait à peine au loin la rumeur de la mer. Il n'y avait de bruit tout proche que le son des heures, la vibration des cloches, qui tombaient sur les charmilles et les parterres avec la lenteur d'un rythme d'éternité.

Là, un matin, me promenant avec tante Céleste, je vis le pinson voleter à ras de terre, trébucher, tomber çà et là, parmi les rames de pois, les carrés de salades, les balsamines en bordure. Je le pris facilement. Il n'était pas blessé, je ne lui trouvai qu'un air piteux, accablé, un peu d'essoufflement, les yeux ternes. Je ne savais qu'en faire.

— Garde-le et emporte-le à Paris, me dit tante Céleste. Ici, le jardinier le donnerait à manger au geai.

Dans une cage d'osier accrochée à la muraille, je vis en effet le geai, gras, lustré, ses ailes bleues sur son habit gris-argent, qui semblait, d'un air féroce et friand, le bec ouvert, guetter le pinson palpitant dans ma main.

Je gardai donc ma trouvaille. Pendant les

quelques jours que je passai là, le pinson resta dans ma chambre, tout bonnement installé sur la table ou sur le barreau d'une chaise, n'essayant pas de s'enfuir. Il ressemblait à tous les pinsons, un gros bec, les ailes longues, la queue fourchue, le plumage roussâtre et vert sombre, un peu de bleu sur la tête, le ventre blanc et rose.

Je l'emportai à Paris dans une petite cage et l'installai dans une autre cage, spacieuse, que j'accrochai à la fenêtre, sur le jardin, au faubourg de Belleville, que j'habitais alors. Ce jardin ne ressemblait guère au jardin de Bretagne, sauf la rumeur de la foule montante ou descendante, qui avait quelque analogie avec le bruit de flux et de reflux entendu là-bas. Pour le reste, il fallait renoncer à tout rapprochement. Le bruit des ateliers voisins, des marteaux, des cisailles, le rythme du labeur ouvrier, le fracas d'un omnibus dévalant la pente, les voix, les chansons des belles filles, les cris et les rires des enfants, les disputes en famille toutes fenêtres ouvertes, cela faisait au jardinet une atmosphère de bruit qui rendait plus lointain le souvenir du jardin claustral. Ici, les massifs de lilas, les légers taillis, les arbres, les plates-bandes appelaient invinciblement le « berceau », le jeu de tonneau et le jeu de quilles.

Cette gaieté du dehors ne rendit pas mon hôte gai comme pinson, et il était impossible de savoir

s'il préférait l'émoi de cette agitation à la torpeur du silence. Pour la comparaison des spectacles, elle lui était refusée, car on ne tarda pas à s'apercevoir que l'oiseau devenait aveugle. D'abord hésitant et tâtonnant, se cognant partout, il avait pris le parti de se tenir immobile. Contrairement à l'opinion reçue, sa cécité ne faisait pas de lui un chanteur éperdu, recommençant ses couplets et ses refrains à perdre halcine. Il n'avait pas été aveuglé, les yeux brûlés ou percés, comme cela se pratique ignoblement en vue des concours de trilles et de roulades. Il devenait peu à peu aveugle comme il arrive fréquemment aux pinsons, et les remèdes usités furent inefficaces.

Malgré le triste sort des oiseaux en cage, il fallut bien essayer de distraire ce prisonnier que l'on ne pouvait songer à remettre en liberté parmi les verdures des Buttes-Chaumont : il eut donc pour compagnons un bouvreuil et une fauvette à tête noire. Ce monde fit bon ménage. Le bouvreuil était un brave garçon à gros bec, la poitrine ornée d'un collier rouge, et qui lançait ses coups de sifflets d'une belle voix, ou faisait gravement le ventriloque. La fauvette était délicieuse, toute grise, avec une tête en velours noir, et tout de suite apprivoisée, se réjouissant visiblement, les ailes ouvertes, criant de toutes ses forces lorsqu'on s'approchait d'elle. Mais vraiment elle n'était pas née pour vivre en cage. C'était le mouvement per-

pétuel que cette petite bête, une agitation qui ne cessait pas, même pour manger, même, je crois bien, pour dormir.

Quelle ardente étincelle de vie il y avait dans ce fragile corps, gros comme le pouce ! Elle volait, bondissait, d'un bout à l'autre de la cage, se trouvait sur tous les perchoirs à la fois, s'accrochait à tous les barreaux en même temps. Le pinson, tout bouffi, tout triste, se mettait à l'abri dans un coin de la cage. Le bouvreuil, étonné de la présence de cette exaltée, qui bousculait ses airs importants fut vexé, d'abord, chercha à se mettre à l'écart, bientôt ne siffla plus, cessa ses représentations de ventriloque. On aurait dû, à ce moment-là, le délivrer du voisinage de cette enragée sylvie à tête noire qui lui ébouriffait et lui dérangeait à tout moment son collier rouge. L'idée n'en vint pas assez tôt. Un matin, on le trouva mort sur le plancher de la cage, pendant que la sylvie valsait toujours.

Elle vécut seule avec le pinson. Il se passa alors une chose absolument touchante, qui étonnera beaucoup de gens qui ne croient pas à la sensibilité des animaux, et que j'ai observée tous les jours pendant les semaines qui suivirent.

La fauvette ne cessa pas ses danses et ses acrobaties. Elle fit aussi toujours bon accueil aux visages amis qui s'approchaient d'elle, toujours criante, les ailes ouvertes, comme ivre de joie.

Le changement, c'est qu'elle ne voulait plus sortir de sa cage, comme avant, lorsqu'on lui donnait toute la chambre pour tournoyer. Maintenant, pour la faire sortir, il fallait la prendre, et elle poussait alors des petits cris colères, se débattant, piquant du bec. Elle voletait çà et là, revenait bien vite vers la cage, frappant partout, cognant, toc, toc, toc, demandant violemment à rentrer, faisant le tour jusqu'au moment où elle trouvait la porte ouverte. On ouvrit la fenêtre qui donnait sur le jardin, elle resta sur sa cage.

Avait-elle remarqué la mort du bouvreuil ? Je ne sais. Mais elle avait remarqué l'existence du pinson depuis qu'elle était seule avec lui. Elle s'arrêtait tout à coup, le regardait, s'approchait de lui, lui parlait, s'approchait davantage, et il faut bien croire qu'elle s'aperçut de son infirmité, car elle se mit à s'occuper de lui et à le soigner de la manière la plus régulière et la plus méticuleuse. Tous les jours elle le menait, le poussait vers la mangeoire et vers l'abreuvoir, prenait le grain et l'eau dans son bec fin pour les introduire dans le gros bec de l'aveugle. Tous les jours elle lui faisait une toilette complète, l'inondait d'eau, nettoyait et lissait ses plumes, le débarrassait de ses poussières. Puis, elle l'installait et se livrait à ses cabrioles, pour retourner encore à l'aveugle impotent, aussi douce et aussi filiale

qu'une Antigone, elle, ce clown, ce feu follet, cet éclair !

Malgré cette joie d'amour et de bonté qui lui était venue, le pinson, qui se laissait soigner avec une complaisance visible, mourut. Un matin encore, comme on avait trouvé le bouvreuil étendu, on le trouva, et la sylvie immobile auprès de lui. Après cela, elle se mit à la place où se tenait d'habitude son compagnon, ne mangeant plus, ne se baignant plus. Sa petite tête noire enfla démesurément, elle mourut à son tour, et la cage fut définitivement vide.

XXIV — LE RETRAITÉ.

Après avoir été pendant trente-cinq ans percepteur du même village, sur la côte de Vendée, non loin des Sables-d'Olonne, M. Théophile Aubin décida de prendre sa retraite sur place. Il changea seulement de maison, quitta le centre du bourg, acheta une bicoque proche la mer, sur un monticule qui dominait à la fois les jardins, les toits, le clocher du village, d'un côté, et, de l'autre côté, le rivage sablonneux, les flots sans nombre, les îles de l'Océan qui se montraient et disparaissaient à tout instant, selon les jeux de l'ombre et de la lumière, les passages de nuages, les éclaircies de ciel bleu.

— Ici, je serai bien, — s'affirma-t-il, — je vois le monde entier, et le monde ne me voit pas.

Le fait est qu'il était bien, dans son rez-de-chaussée de pierres grises et blanches. Il était bien lorsqu'il faisait les cent pas dans son jardinet en pente, face à la terre, abrité entre des

murs, illuminé des fleurs de la saison, garni des légumes délicieux qui se plaisent dans la terre sablonneuse. Il était bien aussi, sur le perron de sa salle à manger, devant la mer grise, verte ou bleue, qui lui chantait cette chanson qu'on ne se lasse pas d'entendre, où il y a de la plainte et de la caresse, de la douceur et de la colère.

Il était bien encore lorsqu'il sortait de chez lui, par la porte ouverte dans sa grille enguirlandée de roses, et qu'il allait au long du chemin parallèle à la côte, tout bordé de maisons pareilles à la sienne, fleuries comme la sienne, ombragé d'arbres qui répondent par un murmure délicieux à la clameur violente de la mer.

La vérité, c'est que M. Théophile Aubin se trouvait surtout bien parce qu'il était seul. Il aimait à se promener seul sur la falaise et sur la grève, et aussi sur la route où, quand il rencontrait quelque personne de connaissance,. il ôtait son chapeau, mais n'engageait pas de conversation inutile. Il ne s'arrêtait que pour un vagabond entre deux âges qui courait le pays, vivant de croûtes et de travaux de hasard. Une barbe inculte lui avait envahi la face, son apparence était hostile, son visage dur, mais il souriait en montrant ses dents lorsqu'il se trouvait en face de M. Théophile Aubin, qui lui disait bonjour, et partageait son tabac avec lui.

Les gens du pays prenaient leur parti des

allures de leur ancien percepteur. Ils n'avaient pas eu à se plaindre de lui, patient avec les débiteurs, payant parfois de sa poche les contributions en retard des pauvres gens. Tout le monde acceptait donc sa silhouette d'homme rêveur, toujours absorbé, sa face cuite par le grand air, ses yeux bleus comme la mer qu'il regardait, sa moustache blanche qui lui cachait la bouche et lui donnait un air grognon.

— C'est devenu un sauvage ! — disait-on en le regardant passer, les mains tenant sa canne derrière son dos voûté.

Tout de même, il ne pouvait vivre seul, et une vieille fille, que l'on nommait « tante Geneviève », parce qu'elle avait deux neveux et une nièce, tenait sa maison depuis tantôt vingt-cinq ans. Mais elle n'avait pas grand'chose à dire de son patron : « C'est un monsieur qui ne parle quasiment pas... qui aime beaucoup les livres... et qui couche dans un lit de soldat... » C'est à peu près à cela que se bornaient ses révélations.

Le vieillard, comme les autres hommes, avait pourtant rempli sa vie. Mais il l'avait surtout remplie avec la vie des autres, acceptant toutes les responsabilités, dont on le chargeait naturellement, puisqu'il était seul dans la vie, vieux garçon, sans enfants, ne sachant que faire de son argent, etc., toutes les bonnes raisons qui servent à accabler les célibataires des fardeaux de leurs

parents et amis, et des amis de leurs parents, et des parents de leurs amis.

M. Théophile Aubin subit sans broncher ce qui lui était ainsi, non pas offert, mais imposé par les circonstances imprévues et logiques de l'existence. Ses sentiments, ses plaisirs, ses passions, tournèrent sans cesse pour lui en devoirs. Presque chaque jour, il était allé au secours de quelqu'un, père, mère, frères, sœurs, cousins, cousines, neveux, nièces. Il avait évité aux autres des drames, il avait empêché des désastres. Toutes les affres des catastrophes, toutes les agonies et toutes les morts de l'anxiété, il les connut, passant ses jours et ses nuits à écarter les mauvais sorts, à conjurer le destin. Tout ce qu'il avait disparut ainsi dans les gouffres ouverts autour de lui, et qu'il comblait héroïquement sans que personne parût seulement s'apercevoir de sa permanente sollicitude, de son inlassable charité, de son héroïsme secret et toujours présent. Le dernier coup qui l'atteignit, la déconfiture de son frère cadet, notaire à La Rochelle, qu'il fallait bien sauver de la honte et du châtiment des lois, et qu'il sauva, en effet, en vendant ce qui lui restait de valeurs et de terres, le plongea définitivement dans la misanthropie et le silence.

Il ne possédait plus rien que sa retraite, il allait être tranquille.

Il se dit qu'ayant connu les remous et les tem-

pêtes de la mer déchaînée, il avait le droit de calmer ses souvenirs par quelques années, les dernières, régulières et monotones. Il ne regrettait rien, puisqu'il savait que celui qui a une raison et une sensibilité, une conscience et un cœur, ne peut déserter le poste où il se place de lui-même. comme un soldat qui se soumet à la discipline et prend le mot d'ordre. Cela bien et dûment acquis, puisque ceux qui le tourmentaient tant jadis n'existaient plus ou l'ignoraient du fond de leur indifférence, il pensa qu'il méritait enfin le repos en face de la nature, en attendant l'éternel repos dans l'infini des choses. Il résolut de ne plus compliquer sa vie, il avait fait son devoir et plus que son devoir, il ne lui restait plus qu'à écouter la voix du silence dans la solitude. Il aurait le recueillement et l'apaisement, où son cerveau parlerait seul, et pour lui seul !

Il n'orna son rez-de-chaussée que de ses livres. Le reste ne fut que le strict nécessaire.

Depuis cinq ans, il vivait là, se levant tôt, se couchant tôt, lisant, écrivant, se promenant, regardant pousser les roses, contemplant la terre et la mer.

Son rêve de bonheur final se réalisait donc. Il était seul, seul avec la vieille Geneviève, qu'il voyait à peine, avec laquelle il n'échangeait que les paroles indispensables. Les deux neveux et la nièce de Geneviève, qui autrefois encombraient

la maison, et qu'il avait traités en enfants adoptifs, n'y venaient plus, les deux jeunes hommes pris, l'un par son travail de valet de ferme, assez loin, l'autre, commis chez un commerçant de la ville, la jeune fille mariée à un paysan. Encore quatre que M. Théophile Aubin avait arrachés à une misère certaine, la tante et les trois mioches ! Il les avait retirés du taudis qu'ils habitaient, gardant la tante, envoyant les orphelins à l'école, les instruisant, les récréant, les soignant lorsqu'ils étaient malades, puis plus tard, plaçant les garçons, dotant la fille. On ne l'y reprendrait plus, d'ailleurs. Ce n'est pas que Geneviève fût ingrate, mais M. Théophile Aubin n'aimait pas mieux la reconnaissance que l'ingratitude. Il aurait voulu enfin avoir la paix, voilà tout ! Or, à chaque instant, Geneviève voulait le remercier, en pleurant, de tout ce qu'il avait fait pour elle et les siens, et les remerciements et les pleurs se terminaient toujours par l'aveu que l'un des garçons avait des dettes, que la fille était gênée dans son ménage. M. Théophile Aubin coupait court, payait, s'apercevait qu'il faisait le bien sans le vouloir, qu'il n'avait su éviter aucun engrenage, et que, si l'on veut être seul et sans charge, il faut rester sourd à toutes les voix du dehors.

— C'est bien, Geneviève — concluait-il pourtant, — ne vous tourmentez pas,.. Je rentrerai bientôt dans l'oubli de toutes les grandes et petites

choses d'ici-bas... Votre nièce est mariée... vos neveux se marieront... vous avez fait votre devoir, et moi aussi... C'est la fin de ma mission parmi les hommes.

Pourtant, ce ne fut pas lui qui partit le premier. Geneviève fit une chute en allant au marché, tomba malade, s'alita, mourut.

Ce fut alors que M. Théophile Aubin connut, sinon les plus douloureux, du moins les plus irritants moments de sa vie.

Les deux neveux, la nièce, qui ne lui étaient rien, s'accrochèrent à lui, voracement, comme des pieuvres au noyé.

La fille, qui semblait si douce, si placide, avec ses gros yeux bovins indifférents, se révéla, autant que ses frères, étrangement méchante et cruelle.

Ils exigeaient d'abord de M. Théophile Aubin une indemnité pour l'accident mortel occasionné par son service. Mais ceci n'était rien. Cherchant, fouillant dans l'armoire de leur tante, ne trouvant que quelques pièces d'or sous son linge, réclamant la somme qu'ils prétendaient espérer, et qu'ils affirmaient connaître et devoir trouver, ils accusèrent violemment M. Théophile Aubin de l'avoir soustraite, dérobée, — volée !

— Comment ! — s'exclama le solitaire, c'est moi qui ai subvenu à votre éducation, à vos besoins... je donnais plus que ses gages à votre tante... ce que vous avez trouvé n'est qu'un reste

de mes libéralités... et vous m'accusez !... Drôles et drôlesse !...

Les trois pieuvres ne voulurent rien entendre. Une plainte fut déposée contre M. Théophile Aubin, et le bonhomme dut aller chez le juge, sous les regards de réprobation du village. Il subit un procès, qu'il gagna d'ailleurs, toute sa vie plaidant pour lui, et de lui-même il proposa de payer l'indemnité de l'accident. Il pouvait donc rentrer chez lui la tête haute, il y rentra la tête basse, vieilli de dix ans.

Il s'enferma, continua les réflexions commencées en cours de route.

Désormais, il sent qu'il n'est plus seul. Le village l'a averti. Les yeux le dévisagent, les mauvaises langues et les bonnes aussi, toutes les langues secrètent leur venin à son approche, les voix chuchotent lorsqu'il passe, puis se haussent lorsqu'il est à quelques pas. S'il se retourne brusquement, les bouches se ferment, les paupières s'abaissent, les groupes se dispersent.

Que faire pour être tranquille ? Va-t-il quitter sa chère falaise, où il croyait se reposer en face de la nature et de la vie ? Il prend la résolution de s'en aller : il ira à Paris, il s'y fixera à l'un des endroits peuplés et remuants, boulevard Saint-Michel ou carrefour Montmartre, il trouvera bien enfin, au-dessus de la foule, le calme qu'il cherche. C'est décidé pour Paris, la ville bruyante où

l'on coudoie tout le monde, où personne ne vous voit, Paris qui bruit, qui murmure, qui crie, qui grince, qui siffle, qui gronde, qui clame, qui assourdit comme la mer, symphonie hurlante autant que celle des tempêtes sur l'Océan, et qui étouffe les voix qui ne veulentplus être entendues.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'il vit passer une ombre sur le chemin qui longeait la grève contre sa maison.

Il regarda et reconnut le vagabond du pays, la figure plus mauvaise que jamais, la barbe en colère, la poigne dure serrant le bâton ferré.

— Pourquoi m'en irais-je ?... Il reste bien, lui !

Il ouvrit sa fenêtre, appela l'homme, alla ouvrir la porte.

— Entre, lui dit-il. — Tu ne sais pas où aller ?... Tu es ici chez toi, si tu veux... Je n'ai plus personne...

L'homme rit, montra ses dents... Il connaissait l'histoire.

— Je ne te demande pas d'être mon domestique... Tu seras avec moi, voilà tout... Quand tu voudras courir la grève et la route, tu le feras à ta guise. A l'époque de la chasse, je te prendrai un permis, et je t'achèterai une carabine... Avec ça, on nous respectera... Et si mes enfants adoptifs viennent rôder par ici, tu leur crieras de passer au large, et s'ils n'obéissent pas, tu leur tireras .esspus !..

XXV. — SANSONNET

Qu'importe à Simonnet, — dit Sansonnet, parce qu'il a deux sansonnets en cage, — que les gens du village de la Plaine vendéenne où il est né, où il habite depuis tantôt soixante ans, n'aient pour lui aucune estime, et que des sourires narquois accueillent les quelques paroles qu'il échange parfois avec eux ?

Ont-ils plus de considération les uns pour les autres ? Ils le disent, mais cela ne les empêche pas de se déchirer, de médire et de calomnier sans cesse.

Simonnet, dit Sansonnet, n'est pas aimé au pays parce qu'il ne travaille pas, parce qu'il n'a pas d'argent, parce qu'il montre qu'il peut s'en passer, qu'il dort bien sur sa couette, qu'il mange à sa faim, qu'il trouve encore le moyen de fumer sa pipe.

— Un paresseux !... Une couleuvre !... — dit-on, — et ça a de la chance comme tous les

pas grand'chose !... ça vit bien, c'est plus heureux que les malheureux !...

Sansonnet est veuf depuis trente ans. Il habite une petite chaumière divisée en deux chambres de plain-pied, l'une où il fait sa cuisine et mange, l'autre où il couche. Sa masure, à laquelle tiennent un enclos et des cabanes, est blottie contre les pierres noires et rousses de la vieille église, semble creusée dans la muraille solide et épaisse comme une fortification. Il entend frapper les heures à l'horloge sans sortir de chez lui. L'église, sa maison, et une autre maison qui est le presbytère, sont bâties sur un léger mouvement de terrain pierreux d'où l'on voit toute la plaine.

Le jour, il y a dans le clocher et autour de la flèche de pierre un concert croassant d'oiseaux noirs, corbeaux et corneilles, parfois un babillage de sansonnets.

L'habitant de la minuscule chaumière aime cette solitude, ces cris et ces croassements. Il vit un peu comme un misanthrope de village. Il ne demande rien à personne, ou ne demande que le moins possible. Il ricane, ronchonne et méprise.

Il n'a plus d'argent, en effet. Il n'a plus rien de son bien, plus rien du bien de sa femme. Et après ?

Sa masure est hypothéquée, mais il y vit tout de même. Il lui reste un champ. C'est suffisant. Il y fait mettre des pommes de terre et des petits

haricots du pays que l'on appelle des mogettes. Il partage avec celui qui les sème, les fait pousser et les récolte, car lui, il ne fait rien de ses dix doigts. Il vit ainsi.

Il n'est pourtant pas paresseux, au sens strict du mot, mais il s'est arrangé pour vivre sans travailler, et c'est de cela qu'enragent les voisins.

Sa table, quand il veut, s'orne d'un pigeon qu'il cuisine lui-même, car il a des pigeons fidèles qui se nourrissent tout seuls à travers la campagne libre. Il a aussi des lapins, mais il ne va même pas « à l'herbe », puisque Jasmine, la seule femme du village qu'il supporte, dépose chaque jour à sa porte une botte d'herbe.

— Y m'donne des pigeonneaux ou des lapereaux en pour, — explique-t-elle aux gens du pays qui suspectent et dénigrent sa complaisance.

Simonnet a aussi des poulets qui courent la route et la rue, les fossés et les fumiers, et qui s'engraissent de leur mieux sans le concours de leur maître. Quand ils paraissent à point, celui-ci les met dans la marmite.

M. le curé, son plus proche voisin, est un des deux seuls amis de Sansonnet. Je présenterai l'autre tout à l'heure.

Malgré qu'il n'aille ni à la messe ni aux vêpres, qu'il entend d'ailleurs quasiment de chez lui, San-

sonnet dîne à la cure une fois l'an. Il y mange bien et y boit du bon vin.

La raison, c'est que défunte Madame Simonnet a été pieuse, qu'elle a accompli ses devoirs religieux. Avant de mourir, elle a laissé une somme inaliénable dont la rente sert à lui faire dire une messe de quinze francs par an et à confier vingt francs au curé pour ses pauvres. Au jour de cette messe, Sansonnet entre à l'église, une larme à son œil rusé, un sourire dans sa barbe poivre et sel. Il est revêtu de son habit de noce, et il assiste tout seul, cérémonieusement, à la cérémonie.

Cela lui vaut un excellent repas tous les ans, car le curé est un bon homme qui veut montrer sa reconnaissance.

— Ma femme était une sainte, — dit Sansonnet au moment du café.

— Une vraie sainte ! — approuve le curé en versant le petit verre.

Comment Sansonnet avait-il dépensé l'héritage de sa femme ? On n'en savait rien. Il avait disparu pendant quelque temps, le bruit courait qu'il était allé s'amuser à Paris, d'autres disaient à Nantes, d'autres à La Rochelle !...

L'autre ami de Sansonnet est M. le maire, un ancien camarade à lui, avec lequel il a fait l'école buissonnière.

Quand il va le voir, et qu'il s'est assuré qu'ils

sont bien seuls, il sort mystérieusement « de dessous » sa blouse un beau lièvre.

— Qu'on ne le sache jamais, Sansonnet ! — dit l'officier municipal. — Tu te ferais prendre, et moi aussi, comme recéleur !... Ma femme et moi sommes seuls dans le secret... Tiens, voilà tes cent sous, et à la prochaine fois !

— C'est eux qui viennent d'eux-mêmes se cacher dans ma blouse, — répond Sansonnet avec son rire sardonique. — Alors, je ne les renvoie pas puisqu'ils sont bien reçus ici... Au revoir, Hippolyte !

Sansonnet, se promenant dans la campagne, ne prend pas seulement l'air. Le rusé regarde de tous côtés à certains moments de la saison, lorsque les femelles de lièvres mettent bas un peu partout, et qu'elles vont et viennent pour allaiter leur progéniture. Il sait attendre pour s'emparer de ces éparpillés le jour où ils vont pouvoir se passer du secours de leur mère. Il les enfouit dans ses larges poches et les met en pension dans ses « clapiers », où, nourris comme de simples lapins, ils n'ont plus bientôt que les yeux, les pattes et la robe du lièvre.

Il les appelle ses « nourrissons », et M. le maire est bien heureux de manger ce gibier apprivoisé.

Grâce aux écus du maire, grâce au bon voisinage du curé, grâce à l'organisation rudimentaire

de son existence, grâce aussi à Jasmine, Sansonnet mange du pain bis comme les autres sans rien devoir à personne.

— Le diable lui veut du bien, — déclarèrent les gens du village le jour où l'on apprit que M. le maire était mort et que Sansonnet héritait de quatre cents francs de rente de son ancien camarade reconnaissant.

Sansonnet se moqua du qu'en dira-t-on. Et même, pour embêter davantage le monde, il épousa Jasmine.

Ils n'ont pas changé de demeure, vont ensemble à la messe anniversaire et rendent ses dîners à M. le curé.

XXVI. — LA POULE COUPABLE

Après avoir été une paysanne comme les autres paysannes de son hameau du Bocage vendéen, mangeant parcimonieusement, réglant de l'œil et de la main la nourriture de ceux qu'elle employait, économisant sur tout, travaillant sans relâche, la vieille Morisseau, à quatre-vingt ans, n'avait, malgré les privations de sa vie entière, amassé que peu d'argent.

Quand ses forces ne lui permirent plus que des travaux de courte haleine, elle céda sa culture à son fils, à charge pour celui-ci de lui servir une petite rente. Elle alla habiter une maison qui se composait d'un rez-de-chaussée d'une seule chambre, auquel attenait un jardin clos de vieux murs, planté de quelques arbres fruitiers, le tout loué soixante francs par an.

Ses mains noueuses, grises et débiles, arrivaient à peine à la servir. Son dos voûté semblait

une charge pour ses jambes défaillantes. Ses yeux verts, percés comme par une vrille, ses joues osseuses, quelques rares cheveux aperçus au bord de sa coiffe et hérissés sur son cou maigre et rougi par le hâle, son nez en bec de vautour, tout lui faisait une physionomie de vieil oiseau guettant une proie.

La vieille Morisseau n'avait jamais été bonne. « On n'a jamais été bon pour moi », disait-elle, en manière d'excuse ou de fait acquis, et elle ne se gênait pas pour mettre la discorde là où elle passait.

Les malheureux qui venaient naïvement frapper à sa porte ne recevaient d'elle que des injures.

— Les paresseux ! — criait-elle en leur courant dessus, son balai levé, — qu'ils travaillent !... Ils n'ont qu'à faire comme moi !

L'hiver était toujours dans son cœur. Pas un rayon de lumière n'y pénétrait. La vie, pour elle, c'était le labeur uniforme, sans joie ni trêve, et le labeur ne servait qu'à gagner de l'argent qu'il fallait conserver.

Tout ce qui était ennemi du travail, de l'argent et de l'économie lui était ennemi.

Injuriant la pluie quand elle tombait mal à propos, le soleil quand ses légumes avaient besoin d'eau, sans cesse mécontente de son sort et se croyant seule atteinte par les intempéries des saisons, la vieillesse ne l'avait pas calmée, l'in-

quiétude méchante qui couvait en elle ne lui laissait nul repos.

Cette année-là, ses pommiers avaient « promis », et elle avait souri de sa large bouche édentée au résultat prochain de la floraison sous laquelle elle voyait se « nouer » les fruits. Chaque année, d'ailleurs, fidèles au printemps, les vieux arbres se couvraient de la neige blanche et rose de leurs fleurs, puis de la parure solide, verte, jaune et rouge, de leurs fruits. La vieille, en louant sa maison, avait été surtout attirée par ce jardin vert et productif, qui lui rappelait les champs où elle ne pouvait plus traîner ses membres raidis.

Un matin, la vieille Morisseau s'aperçut qu'un de ses arbres s'étiolait, les feuilles se fanaient, les pommes déjà formées tombaient autour de l'arbre, formaient sur le sol une couronne flétrie.

La vieille lança un mauvais regard à l'arbre malade. Elle se baissa, gratta la terre, reconnut que là n'était pas la cause du mal.

— Saleté ! — maugréa-t-elle en se relevant.

Ses lèvres tremblaient. Elle continua, en interpellant le vieil arbre :

— T'en as donné, pourtant, des fruits, aux autres d'avant moi !... Deux ans seulement que j'suis ici, et tu t'arrêtes !... C'est-y du travail, ça ?...

Ses yeux s'injectent de sang, sa bouche est mouillée d'écume, elle bafouille, sanglote, injurie :

— Feignant !... propre à rien !... attends !

Elle va quérir son bâton, revient à pas précipités, inclinée vers la terre, elle court presque, revient au pommier, brandit son arme, en donne au tronc un coup si violent qu'il semble tressaillir. On croirait qu'il se défend. Le corsage, le jupon, la coiffe de la vieille sont couverts de feuilles. Des fruits tombent sur elle. La poussière l'aveugle. Mais elle frappe encore, à tour de bras, ses derniers souffles paraissent s'en aller avec les « han ! » de bûcheron que geint sa colère. La bataille est acharnée entre la vieille et l'arbre. Celui-ci se débat, cherche à s'enfuir, ses dernières feuilles tourbillonnent, une de ses branches vient frapper la mégère au visage. La vieille, enfin, s'arrête, ricane devant le tronc écorché :

— T'en as reçu ton content, hein, vermine ?... En veux-tu encore ?

Elle allait recommencer, mais les forces lui manquèrent, elle tomba épuisée, l'air hébété, la respiration courte, les yeux fixes. Harassée, mauvaise bête vaincue, elle resta là, sous la pluie qui commençait jusqu'à la nuit tombante.

Lorsqu'elle se releva, ses yeux de justicière regardèrent une dernière fois le tronc ébréché, une branche brisée et pendante, les feuilles parties, un arbre mort parmi les autres arbres vivants.

La vieille Morisseau rentra, se coucha, eut le

frisson toute la nuit. Elle songea pourtant avec plaisir que, ce soir-là, elle n'avait rien mangé, à la clarté de sa chandelle, économisant donc ses carottes cuites à l'eau ou son blé pilé au mortier. Car telle était sa nourriture journalière. Elle eut le cauchemar toute la nuit. Dans la demi-obscurité, elle voyait l'arbre se déraciner rageusement, entrer dans sa chambre par la fenêtre, et la battre dans son lit de toutes ses branches, la meurtrissant, l'assommant, la laissant pour morte, et retournant en hâte à sa place.

Le lendemain matin, elle se sentit mieux, et, comme elle commençait à virer autour de sa masure, son fils vint, lui fit cadeau de deux poulettes maigres.

— Quand elles seront grasses, tu les mangeras, lui dit-il.

La vieille ne voulut pas les laisser courir par la rue et les ruelles : on les lui volerait, ou bien elles s'en iraient d'elles-mêmes percher dans la ferme d'en face.

Avec un vieux grillage, elle les cloîtra à l'un des coins du jardin. Elle ne leur donna même pas un abri contre l'humidité. Recevant les ruissellements de la pluie et les ardeurs du soleil, son poulailler, comme elle l'appelait, était, pour les malheureuses volailles, l'antre de la misère et du supplice.

— Je les mangerai quand elles seront grasses,

se répétait-elle à tout instant du jour, en les regardant de ses yeux verts.

Pour les engraisser sans acheter de grains, elle imagina de leur jeter les colimaçons, les limaces, les loches qu'elle ramassait dans son jardin ou aux abords de sa maison. En même temps qu'elle nourrissait ses poules, elle défendait ses légumes.

Les tristes bêtes, affamées, dévoraient avidement cette molle nourriture. Elles furent bientôt gonflées, la crête pâle, restaient sans force sur la terre humide, attendant le jour de leur délivrance.

Un dimanche, pendant que sonnait la première messe, la vieille, les trouvant à point, choisit et tua celle qui lui parut la plus grosse. Elle lui coupa la gorge, il vint un sang blanchâtre et épais. Elle la pluma, la chair flasque et molle se détacha avec les plumes, ce fut une bête écorchée qu'elle plongea dans la marmite.

Quand elle fut cuite et qu'elle voulut en manger, sa bouche de fer se refusa à la besogne. La chair était sirupeuse et poisseuse, une bave gluante s'étalait sur le plat. Le goût en était nauséabond.

La vieille Morisseau eut un haut-le-cœur, prit le plat, jeta au fumier le poulet empesté.

— C'est pourtant pas la nourriture qui leur a manqué !... J'leur en ai t'y donné, des potées de limaces !... Mais c'est difficile, ça n'aime à s'engraisser qu'chez les gens riches !...

Elle alla au « poulailler », vit l'autre, toute molle aussi, qui se tenait à peine sur ses pattes.

— Cré garce ! lui cria-t-elle, tu voudrais bien une poignée de blé !... T'es pas difficile !... J'vas t'y me traîner chez l'épicier pour tes beaux yeux, sortir mes sous quand, dans mon jardin, y a plein d'escargots !... On mange ce que l'on peut, quand on est pauvre !... Ma fille, t'es pas plus huppée que moi, pour choisir tes repas !... Qu'est-ce que j'vas faire de toi si t'es si mal fichue qu'ça pendant ta vie, et si mauvaise après ta mort, que l'autre m'aurait quasiment empoisonnée, si j'avais avalé un morceau... Attends, reprit-elle, prise d'une idée subite, j'vas t'faire ton affaire, et tout de suite, et tu t'en souviendras !...

La mauvaise vieille rentre chez elle, revient avec des clous rouillés et un marteau.

Elle attrape la poule, qui jette un léger cri de détresse, elle l'emporte, la plaque contre le pommier, l'y maintient fortement de sa main gauche, qui tient un clou, et, de la main droite, lui cloue une aile contre l'arbre, puis l'autre, puis les deux cuisses. La poule jette des cris désespérés qui ne font qu'exciter la tortionnaire. Celle-ci lui prend la tête, la fourre entre une aile et l'écorce.

— Si t'as faim, maintenant, hurle-t-elle, mange-toi !

Elle resta pendant des heures à regarder l'agonie. La tête retirée de dessous l'aile, le col s'agitait

de droite à gauche, d'un mouvement de reptile La crête bleuie par la torture, les yeux révulsés, le bec ouvert, le triste oiseau ne pouvait mourir.

— Prends ton temps, va !... Tu n'as pas volé ce qui t'arrive !... Expie !... moi, j'vas me coucher !

La vieille s'en alla à petits pas, se retournant sans cesse, savourant sa vengeance, enveloppant du même regard de hainc la poule crucifiée et l'arbre stérile.

XXVII. — LA CAVE

Quand le père Mondragon, vigneron en Touraine, sur les coteaux du Blaisois, prenait au clou la clef de la cave, allumait une bougie, descendait chercher du vin, c'était une cérémonie peu ordinaire, bien que journalière.

On faisait silence dans la maison. La mère, la fille et la bonne retenaient leur respiration.

Cela durait un bout de temps, et l'existence ne reprenait son cours qu'au moment où les pas prudents du vieux s'entendaient dans l'escalier de pierre, que la porte de la salle, à la fois cuisine et salle à manger, s'ouvrait, et qu'apparaissait la face rougeaude, encadrée de petits favoris blancs coupés ras, ornée d'anneaux d'or aux oreilles, du subtil et mystérieux père Mondragon.

Il remettait la clef au clou, la bougie sur le rebord de la haute cheminée, déposait deux bouteilles sur la table.

— Vous m'en direz des nouvelles, quoiqu'il ne soit que de la récolte d'il y a deux ans ! affirmait-il d'un air si sérieux que personne ne songeait seulement à sourire.

Le vieux décachetait, débouchait une bouteille, mirait sa lueur rose, remplissait son verre qu'il mirait aussi, goûtait, regoûtait, allongeant les lèvres, fermant les yeux, creusant et gonflant les joues.

Sa femme et sa fille l'imitaient, et aussi la bonne, à laquelle il versait sa part.

Le même cérémonial s'observait pour la seconde bouteille, dont il ne fallait rien perdre :

— Une bouteille débouchée laisse partir son âme, prononçait le vieux Mondragon.

Les deux femmes et la bonne hochaient la tête pour confirmer que c'était vrai.

Ainsi le vigneron ne parlait que pour parler du vin. Au cours des repas, déjeuner de midi et souper de sept heures, il se bornait à enseigner que le vin est bon avec telle viande, meilleur avec telle autre, ou après tel légume, ou pendant tel fromage.

... Il est le compagnon naturel du bœuf et du mouton... il boude un peu le veau... Il ne s'entend pas avec les pommes de terre... Il triomphe avec l'artichaut... Il rivalise avec le brie. Et il faut expédier sa dernière goutte lorsque s'annonce le café...

C'étaient là quelques-uns des thèmes, ou plutôt des axiomes, qu'énonçait le père Mondragon, au milieu de l'approbation universelle. Admiré comme un dieu, écouté comme un oracle, on n'aurait eu garde de s'apercevoir des rites bizarres qu'il observait. Lorsqu'il lui arrivait, malgré toute son attention, de laisser éteindre sa bougie par un souffle imprévu, il remontait la rallumer dans la salle :

— Jamais d'allumette dans la cave : l'odeur du soufre et du phosphore est dangereuse !...

De même, les femmes ne devaient pas descendre dans la cave :

— Elles font tourner le vin, proférait-il d'un ton sans réplique.

Il admit une seule fois un voisin à descendre avec lui, mais celui-là jura bien qu'on ne l'y reprendrait plus. Il n'avait eu le droit ni de bouger, ni de parler. Et même Mondragon avait été jusqu'à cette suprême recommandation :

— Ne respire pas trop !

Il était vraiment le grand-prêtre du vin, il descendait l'escalier de pierre, pénétrait sous les voûtes comme un officiant qui se dirige vers le tabernacle et va célébrer la messe.

Cette cave où reposait le vin était précédée d'une première cave, vide — pour isoler la seconde.

La deuxième porte ouverte, on aurait cru péné-

trer dans une église romane taillée dans le roc, divisée en une nef, deux bas-côtés, et un chœur, les divisions faites par des piliers de granit carrés qui supportaient les voûtes aux cintres larges.

Auprès de la porte, que Mondragon ouvrait et refermait après avoir tracé dessus un signe de croix, une touffe de buis bénit trempait dans un bol comme dans un bénitier, pour préserver le vin de la foudre.

Les parois garnies de rayons de chêne massifs, légèrement inclinés en arrière, installaient une bibliothèque de bouteilles dans cette crypte merveilleuse. Sur des étiquettes émaillées se lisaient les noms des vins et l'année de leur naissance.

Les bouteilles étaient cravatées de liens flexibles, en osier ou en fil de fer, et réunies pour qu'elles ne puissent s'incliner les unes vers les autres, ni se lever, ni s'abaisser, aux heures d'ennui où les fioles éprouvent peut-être le besoin de causer ensemble, s'agitent, tintent et se brisent sans que l'on sache comment.

Toutes, cachetées de couleurs différentes, gardant leur secret, allongées côte à côte, également sombres, et tout à coup transparentes, d'un rouge léger d'escarboucle, faisaient aussi penser à des petites momies, enfermées là depuis des siècles, et dont il ne resterait que le sang.

Ces comparaisons ne venaient peut-être pas à l'esprit du vieux Mondragon, mais ses yeux bril-

laient et ses lèvres remuaient lorsqu'il passait en revue cette armée de deux mille bouteilles, classées par groupes, que distinguaient les cires rouges, jaunes, vertes, violettes, bleues, blanches, pareilles à des fanions au front des compagnies.

Au fond de la cave, à la place de l'autel, il y avait une grande noirceur de voiles tombants et entre-croisés, et l'on ne voyait là que des ténèbres et des étincellements à peine perceptibles. Le père Mondragon ne s'approchait de ce lieu redoutable qu'avec des précautions infinies, abritant de sa main, noueuse autant qu'un cep de vigne, la flamme de sa bougie, dont la lumière allumait de sombres reflets aux flancs de bouteilles noires à l'affût derrière les épaisses toiles d'araignées centenaires, gardiennes du vin de l'autre siècle, formidables et velues, qui restaient immobiles sous les regards heureux, reconnaissants et émus du vieux vigneron.

C'était de ce vin-là, caché, abrité, défendu, au fond noir de la cave, par une armée vigilante, que le père Mondragon disait parfois :

— On le boira un jour... quand il y aura une occasion... pour une fête, quoi ?

Ce vin réservé depuis soixante-quinze, cent, et cent cinquante ans même, datait du père et de l'aïeul, et si le vieux le regardait deux fois par jour, il n'en parlait pas souvent ; il évitait même d'y faire allusion.

Si on le forçait par quelque mot, quelque invite — oh ! bien timide ! — à promettre qu'une fois, une seule fois, il en remonterait peut-être une bouteille, il répondait comme il vient d'être dit, et personne ne se serait risqué à insister. La mère Mondragon prenait l'air recueilli d'une croyante qui demande et espère un miracle. Sa fille écoutait la demande et la réponse avec le visage ravi et craintif d'un enfant auquel on apprend un conte de fée. La bonne restait un long moment bouche ouverte, frappée de stupeur.

La prière la plus directe qui fut adressée au vieux par sa vieille fut celle qui allégua la première communion de la petite. Ce jour-là, le vieux acquiesça, partit pour la cave avec l'intention de ravir une bouteille à la vigilance des araignées. N'osa-t-il pas ? Eut-il l'impression d'un sacrilège au moment de lacérer les voiles funèbres ? Toujours est-il qu'il revint avec du vin de l'avant-dernière travée — aussi bon que l'autre, dit-il.

Il était bon, en effet, un peu clair, un peu rose toutefois, mais il fut trouvé délicieux. Qu'était-ce donc que celui du fond ? Ce fut alors que Mondragon, un peu causeur parmi les gens de sa famille et ses bons amis du voisinage, révéla le fond de sa pensée :

— On ne peut pas avoir une bonne cave si on n'a pas de vin vieux... On ne le boit pas !... Mais il donne du parfum aux autres !

Au mariage de sa fille, les choses se passèrent de même : le vieux avait assuré pour toujours sa tranquillité.

On ne but, ou plutôt on n'essaya de boire ce vin d'un siècle qu'après la mort du vieux Mondragon, que l'on trouva un jour, alors qu'il avait quatre-vingt-dix ans, étendu mort dans sa cave, sa bougie éteinte dans sa chute, tenant encore contre lui la dernière bouteille qu'il était venu choisir...

Pendant longtemps, on eut le respect et la superstition de ce vin défendu ; puis enfin le gendre se décida, remonta de la cave avec trois bouteilles informes, couvertes d'une croûte de poussière et de toiles.

De l'une, il sortit un liquide pâle, à peine rosé, qui n'avait aucun goût que celui de l'eau. D'une autre, il vint un peu de poudre qui s'envola. De la dernière, rien. Et l'on dut admirer la sagesse du défunt qui avait toute sa vie vécu sur la plus belle illusion qui pouvait charmer et ravir sa vieille âme de vigneron adoratrice de la vigne et du vin.

XXVIII. — LA CASSETTE

Cette après-midi-là, on inaugurait, sur la place de la petite ville vendéenne, le monument élevé à la mémoire d'une femme de bien. Les autorités étaient présentes, le député, le sous-préfet, le maire, le capitaine de gendarmerie, le lieutenant de pompiers, le receveur, et aussi les commerçants et le populaire de l'endroit, pour lesquels cette réunion équivalait à une fête. La fanfare joua des airs, des couronnes furent accrochées au socle, des discours louangèrent Mademoiselle Xavière Lobereau, glorifièrent ses vertus, exaltèrent sa vie d'abnégation, sa mort bienfaitrice de l'humanité.

Le neveu de la défunte, Armand Reverdon, assistait à la cérémonie. Il fut aussi l'objet des félicitations et des remerciements de tous, car il n'avait rien fait pour entraver les dernières volontés d'une morte, il avait accepté sans chi-

cane et sans procès le legs de cent soixante mille francs, laissés à la ville pour être répartis entre diverses institutions d'assistance publique.

Il ne mit qu'une condition à son acquiescement : un monument commémoratif serait élevé à la défunte, surmonté de son buste, et justifié par cette inscription : *Reconnaissance à la protectrice des pauvres.*

Il en fut ainsi, et Armand, mis à la place d'honneur, contemplait le visage en marbre de sa tante Xavière, qui restait revêche malgré le sourire dont le sculpteur l'avait orné. Le jeune homme, pendant toute la cérémonie, garda la même physionomie placide, puis reçut avec affabilité les saluts et les poignées de main, se laissa reconduire à la gare par une délégation de ses concitoyens reconnaissants, fit encore bon accueil au dernier speech, et c'est seulement quand le train s'ébranla, qu'un sourire et une exclamation de mépris vinrent à ses lèvres et soulagèrent son cœur.

C'est que Mademoiselle Xavière Lobereau n'avait pas été une bienfaitrice ordinaire, et que sa définitive installation en marbre ne faisait que consacrer la froideur et la dureté de son être vivant.

Elle était née dans la ville qui consacrait sa gloire, mais elle l'avait quittée à vingt-huit ans lorsque, ses parents morts, elle vint rejoindre à

Paris sa sœur Alice, veuve de M. Reverdon, et mère d'Armand. Les deux sœurs avaient hérité des biens de leur famille. Elles auraient pu vivre en bonne intelligence. Xavière rendit cet accord impossible.

Elle ne se maria pas. Son aspect de vieille fille sans bonté ni indulgence, son caractère aigre, l'absence de tout charme physique et moral éloignèrent d'elle les prétendants tardifs les plus déterminés à épouser sa dot. Acariâtre, inspirant à ceux qui l'approchaient la crainte de ses paroles soupçonneuses et de ses accès de haine, sachant qu'elle ne pouvait être aimée, mais seulement supportée, elle se résolut à vivre à l'écart, croyant ainsi punir sa sœur et son neveu, martyrs de son détestable caractère et de son cœur fielleux.

Malgré cela, sa sœur Alice et son neveu Armand, imbus de l'esprit de famille, venaient bénévolement la visiter, lui apportant des douceurs, la conviant à des promenades et à des plaisirs paisibles que Xavière, avec un rictus malfaisant, refusait toujours.

— Qui a rendu tante Xavière si méchante ? — demandait Armand à sa mère, — elle a été élevée comme toi par des parents intelligents et affables ? Est-ce le célibat qui l'a viciée ainsi ?

— Xavière a toujours eu en elle la manie, le goût de la persécution, — dit la veuve, — elle a toujours aimé à ravager les cœurs qui auraient

désiré ne trouver que tendresse chez elle... Je me souviens qu'étant toute enfant, elle annonçait déjà ce qu'elle est aujourd'hui.., Laissons-là !... Elle porte sa punition en elle... Mécontente de tout, elle ne peut être satisfaite d'elle-même... Sa vie est un désastre qu'elle a provoqué par sa rage à n'être jamais heureuse de rien.

L'existence de Xavière se passa ainsi dans l'égoïsme méchant. Inquiète, méfiante, craignant ou feignant de croire que son argent était l'appât qui lui attirait les visites de sa sœur. elle lui dit plusieurs fois que n'ayant pas assez pour vivre, elle avait mis tout en viager.

— Tu as bien fait, — lui répondait Alice, ma fortune et celle de mon mari suffiront largement à Armand, qui saurait, d'ailleurs, gagner sa vie... Et puis, qui sait? nous ne sommes pas plus immortels que toi, et tu nous enterreras peut-être tous !

Une contraction et une lueur passaient alors sur le sombre visage de Xavière.

Elle connut, au fond de son âme tortueuse, une victoire comme en connaissent les bêtes féroces déchirant une proie, lorsque sa sœur mourut. Elle mourrait avant elle ! Elle n'aurait pas son bien ! et ce serait-elle, peut-être, la vieille fille cruelle, qui hériterait de tout cet or, aussi tentateur que le démon, si le fils suivait la mère.

Il n'en fut rien. L'abominable Xavière dut subir la bonté d'Armand, ses visites, ses soins. Il lui donna une garde-malade, sa tante ne voulant pas être transportée dans une maison de santé, venait tous les jours aux nouvelles de la vieille femme, restant à son chevet, payant médicaments et visites de médecins.

Un matin, Xavière, sentant ses forces décroître, dit à son neveu :

— Armand, tu es un honnête homme ?...

— Je l'espère, ma tante !

— Je vais donc te dire mes dernières volontés !

Armand pensa que sa tante, devant l'image de la mort prochaine, sanctifiait en une minute de repentir sa vie despotique et inclémente, il prit sa main sèche, baisa son front gris, lui promit l'obéissance.

— Ce que j'ai ici est à toi, — dit le monstre, — après ma mort tu seras l'unique possesseur de tout, quoique je n'aie jamais eu d'amitié de la part de ta mère...

Armand eut un signe de dénégation, mais l'autre continua, les yeux brillants de rancune :

— Je ne puis te déshériter...

— Mais, ma tante, croyez bien que je n'attends rien de vous... Calmez-vous !... Votre bien, vous l'avez mis en viager, et vous avez bien fait, puisque vous avez ainsi vécu tranquille...

Xavière, avec un sourire sardonique, continua :

— Tu vas seulement me jurer que le jour où l'on me mettra dans le cercueil, tu enfermeras avec moi ce coffret qui est là, dans ce meuble... Ce sont les reliques de ma vie, elles seules ont eu mes pensées, m'ont consolé de mes tristesses... J'ai eu aussi mon roman, malgré les apparences... Ces secrets doivent me suivre dans la tombe... Nulle curiosité ne doit violer leur mystère...

— Je vous jure, ma tante, que vous pouvez vous confier à moi !

Le lendemain, Xavière Lobereau n'était plus.

Armand lui rendit les derniers devoirs, plaça sous sa tête la cassette, regarda une dernière fois cette malheureuse qui avait tout méconnu, tout détesté. Le masque desséché, yeux clos, bouche serrée, avait une expression plus diabolique encore qu'aux jours où la méchanceté brillait en phosphore dans les regards, sifflait vipérinement dans les paroles.

Pendant que l'on vissait le cercueil, un éclair de vérité traversa la pensée d'Armand, et l'obsession le poursuivit pendant le service à l'église et la cérémonie au cimetière.

Dès le lendemain, en possession du logis de sa tante, il n'y trouva que les meubles, du linge, des vieilles nippes, mais aucun papier attestant le placement en viager de la fortune de la morte.

Il alla chez le notaire qui faisait les affaires de

Xavière Lobereau, et celui-ci lui affirma que tout était placé en actions et en obligations au porteur, que la vieille femme touchait ses coupons elle-même. Elle ne dépensait pas ses rentes, faisait sans cesse de nouveaux achats.

La conversation aboutit à ceci qu'il y avait chez la défunte plus que de l'avarice et de la méfiance, mais une méchanceté sadique, et qu'à l'heure majestueuse de la mort, Xavière protestait encore contre les lois naturelles de la vie en enfermant sa fortune avec elle pour l'éternité, avec son neveu pour complice.

Armand affirma sa volonté de ne rien accepter de cet argent, mais aussi son refus de l'anéantir pour tout le monde, à jamais, parce que l'aurait voulu ainsi la haine d'une femme dévoyée et malfaisante.

Le notaire et lui avisèrent alors au moyen d'empêcher ce soleil de l'or d'éclairer pendant l'éternité des cendres criminelles, alors que tant d'humains chercheraient péniblement leur subsistance.

Ils firent les démarches nécessaires, obtinrent une exhumation et une translation du corps de Xavière, que l'on enterra définitivement au cimetière de sa ville natalè, non sans lui avoir repris les billets de banque, les actions, les obligations, que son âme vindicative croyait avoir emportés avec elle pour toujours.

Sous sa tête, Armand replaça la cassette vide, et le notaire fit un acte par lequel le neveu, se reconnaissant le dépositaire de la fortune de sa tante, en faisait la remise, selon la volonté de la morte, aux œuvres de bienfaisance de la ville.

Ce fut ainsi que les honneurs suprêmes furent décernés, par une belle après-midi de juillet, à la mémoire de Xavière Lobereau, protectrice des pauvres !

XXIX. — L'ŒUF DE PAQUES

Madame Richantec avait un fichu caractère pendant toute l'année, sauf pendant la soirée qui précédait le jour de Pâques, et pendant la matinée dudit jour.

Tous les défauts elle les avait, même ceux qui se tournent aisément en vices. Envieuse, acariâtre, mauvaise langue, etc..., elle n'arrêtait guère de débiner son prochain, de chercher querelle à son mari, à ses enfants, à ses bonnes, de servir des vérités, des médisances, voire des calomnies, par des phrases à double entente, miel et vinaigre, aux excellentes amies, pareilles à elles, qui venaient lui rendre visite. On prenait le thé ensemble, et l'on échangeait tous les poisons de la conversation.

Les scènes de ce genre se passaient dans le décorum cossu d'un salon bourgeois, au premier

étage d'une belle maison sise sur la place de la Cathédrale, au cœur d'une agréable ville de la province poitevine. Les passants allaient et venaient, s'arrêtaient aux vitrines des boutiques, les cloches sonnaient, les habituées des offices entraient et sortaient du magnifique édifice, dont les porches, les sculptures et les tours ajoutaient encore un caractère de grandeur à la vaste place, déjà belle par ses proportions et ses constructions harmonieuses. Tout cela semblait seulement inciter les aimables dames à aiguiser leurs paroles et à faire assaut courtois d'insinuations pernicieuses.

Ce qui ne les empêchait pas, d'ailleurs, de se rendre vers l'admirable église pour y installer leurs extases et y murmurer leurs prières.

Personne considérable et considérée de la ville, Madame Richantec n'avait garde de rompre aux habitudes de sa classe ; elle n'aurait pas omis de se rendre, comme les autres, aux messes à grand orchestre, aux vêpres, aux offices divers, aux sermons des prédicateurs en vedette. Elle faisait moisson d'observations pendant les exercices spirituels, et commençait d'égrener le chapelet de ses méchancetés sitôt qu'elle avait remis le pied sur le pavé de la Grand'Place.

Chez elle, à peine le seuil franchi, la tempête éclatait, les appels forcenés, les réprimandes féroces qui faisaient trembler la femme de chambre dans la lingerie, la cuisinière devant ses four-

neaux, le cocher dans son écurie, le jardinier au fond de ses bosquets.

Lorsque la domesticité avait payé son écot aux fureurs de madame, le mari et les enfants étaient interpellés, comme des accusés, soumis à des interrogatoires, écrasés sous des réquisitoires ; il ne manquait que la sanction pénale à ces comparutions, et encore n'était-elle pas incluse au cours de ces scènes de torture, si perfidement menées par la tourmenteuse.

Tout était prétexte à cette furibonde : le ménage si abondant de détails qu'elle n'avait que l'embarras du choix, les repas si facilement offerts à la critique, la toilette d'intérieur ou de sortie des bonnes, le ratissage des allées, l'état de la litière et de la voiture, et enfin toutes les paroles imprudemment prononcées par l'une ou par l'autre, par les enfants innocents, par le mari toujours coupable. Sur le moindre mot, elle fondait comme sur une proie, le bec ouvert et piaillant, les ailes déployées, les serres ouvertes. C'était l'idée d'un oiseau criard et cruel qu'elle donnait ainsi, et son bonhomme de mari, non pas à haute voix certes, ni même à mi-voix, mais dans le secret le plus profond de son entendement, au creux le plus creux et le plus verrouillé de son cerveau endolori, formulait ainsi son jugement et sa protestation :

— Quelle pie-grièche !

Ce qui n'empêchait pas l'autre d'interpréter son mutisme et de lui lancer d'un air provocant, un : « Qu'est-ce que vous dites ? » à faire disparaître le malheureux dans une trappe : l'imprudent avait sans doute remué les lèvres !

Une seule accalmie annuelle à cet ouragan : la veille au soir et le matin de Pâques.

C'est que la veille, entre chien et loup, Madame Richantec commençait l'accomplissement rigoureux de ce qu'elle considérait comme son devoir de pratiquante. En une toilette de pénitence, l'air sérieux, marchant à pas de velours, elle pénétrait dans l'auguste cathédrale par la porte de bas-côté, qu'elle choisissait, en esprit d'humilité, pour faire entrer ses péchés. Elle prenait place parmi les pénitentes, aux abords du confessionnal choisi de longue date, venait à son tour confier au vicaire, à travers le grillage, tous les méfaits de pensées et d'actes commis par elle au cours de l'année révolue. Cette grande lessive de son âme terminée, elle sortait, traversait la place, rentrait chez elle aussi pure et aussi douce qu'un agneau nouveau-né.

Elle ouvrait la porte sans bruit, montait sans dire un mot, saluait d'un geste onctueux et d'une expression angélique son personnel ravi devant le miracle d'une madame méconnaissable, aussi paisible, aussi muette que les saintes de granit alignées sous le porche de la cathédrale.

Il en était ainsi pendant toute la soirée. Le dîner frugal s'accomplissait en enchantement, présidé par les manières prévenantes, les phrases confites, les regards rêveurs de celle qui, le matin même, déchaînait encore les bourrasques et qui faisait maintenant passer sur tout le monde les caresses légères d'une brise mystique.

A vrai dire, il y avait bien de la prudence dans cette attitude d'un jour de Madame Richantec. Visiblement, elle se surveillait, avait peur d'elle-même, et le vase d'élection qu'elle était devenue tremblait, de crainte que quelque secousse ne vînt le faire déborder encore des paroles et des gestes qui reposaient en lui, embaumés par l'absolution. Elle était ainsi comme un œuf de Pâques fragile qu'il faut bien se garder de briser, de crainte des déceptions.

De même qu'elle était sortie discrètement la veille, de même, au fin matin, après une nuit où la maison avait connu la quiétude des consciences tranquilles, Madame Richantec allait achever, par une messe basse et la communion, l'œuvre de piété et de libération commencée la veille.

La matinée se passait bien, dans un silence presque absolu, qui n'empêchait pas, au contraire, la préparation savante d'un déjeuner de Pâques raffiné et copieux, que la mortification du jeûne rendait solennel et exquis pour Madame Richantec.

Sa faim et sa gourmandise débridaient chez elle une bonne humeur tout à fait rare, qui allait croissant depuis les hors-d'œuvre et les entrées jusqu'au rôti, aux entremets et au dessert.

C'est alors, au moment du café, lorsque tout le monde admirait l'œuf de Pâques en sucre posé au centre du service, que la calamité se produisait.

Subitement, un mot aigre retentissait, une remarque abominable suivait sur madame Un Tel, qui avait eu l'aplomb de s'approcher de la Sainte-Table, puis une diatribe et une autre encore. Le mari baissait la tête, les enfants regardaient la porte, le personnel de la maison retombait dans la consternation.

L'œuf de Pâques avait éclaté !

XXX. — LES BRIGANDS AU VILLAGE

Au petit village de la côte vendéenne, quelques paysans malins et parleurs racontaient parfois, aux veillées d'été, sur le seuil des portes, aux veillées d'hiver, autour de l'âtre, des histoires de brigands lues dans les livres des colporteurs. Cela se passait toujours « autrefois », au temps où les paysans n'étaient pas propriétaires, et les bandes n'opéraient pas aux champs, dans les masures où il n'y avait rien à prendre. Les épisodes cités consistaient en attaques de voyageurs aux carrefours des forêts, voyageurs chargés de précieuses sacoches, revenant d'un marché, allant d'une ville à une autre. Egalement, les images des petits livres représentaient l'attaque d'une voiture, d'une berline, des femmes effrayées, des hommes furieux, et des bandits en guêtres et chapeaux à plumes, saisissant les chevaux par la bride, tenant

le postillon en respect, braquant leurs tromblons sur le groupe des voyageurs.

C'était ainsi que la campagne payait sa redevance à l'ancien brigandage, les villageois étaient bien près de considérer ces narrations et ces illustrations à l'égal des contes de ma Mère l'Oye et des histoires de fées.

Pour ce qui se passait dans l'ancienne ville de Paris, c'était encore plus lointain, et toutes les scènes auxquelles les ruraux assistaient en imagination ne faisaient que les enfoncer davantage dans l'idée légendaire, fantastique, terrifiante, qu'ils se faisaient, pour la plupart, des dangers qui attendent les hommes des champs assez imprudents pour se risquer dans les capitales.

Ce n'étaient qu'embuscades dans de vieilles rues noires, à peine éclairées par la lueur d'un réverbère, passants assaillis aux cris de : « La bourse ou la vie ! » D'autres, attaqués sur des ponts, étaient précipités dans le fleuve, au clair de la lune, en avant d'un paysage où des monuments à flèches et à tourelles se découpaient sur le ciel nuageux. De véritables batailles se livraient entre ces coupe-jarrets, tire-laine, mauvais garçons, et les soldats du guet. Des maisons soutenaient des sièges ; il y avait des poursuites sur les toits pointus, des bonshommes disparaissaient par les fenêtres des mansardes, surgissaient par les tuyaux de cheminées.

Le chef des brigands s'appelait Mandrin ou Cartouche, était représenté généralement comme un joli officier de gardes-françaises, avec un habit à basques, un tricorne à ganse, une épée, de fines moustaches, une perruque poudrée. Il commandait avec autorité aux hommes, était galant avec les femmes éplorées, et finissait généralement en place de Grève, sur la roue, mais toujours de mine héroïque et superbe.

Les bons paysans s'amusaient à ces contes.

Mais voici qu'un jour ils ont fait connaissance avec de vrais brigands.

Leur village, non loin de la mer, a attiré des bourgeois, des artistes, des commerçants, des gens de grande ville, qui travaillent tout au long de l'année et cherchent le repos d'une plage pendant les mois de grosses chaleurs et de vacances. Ce sont ces gens de grande ville qui ont amené les voleurs à leur suite, et voici comment.

Ils se sont installés, naturellement, tout au bord de la mer, sur la plage, ils ont acheté des terrains, bâti des villas, qu'ils habitent en juillet, août, septembre. A l'automne, ils ferment les contrevents, les portes, et ils s'en vont. Beaucoup reviennent au printemps, à Pâques, lorsque leurs affaires leur laissent un peu de répit, et la plupart laissent, avec les meubles, quelque linge, quelque vaisselle. De novembre à mars, tout cela est à la garde des

paysans, tapis dans les basses maisons de leur vieux village, à trois cents pas de la côte, de l'autre côté de la grande route, qui passe entre les chaumières et les villas, entre la terre des champs et le sable de la grève.

Par cette grande route, tranquillement, avec une guimbarde traînée par deux chevaux, les brigands sont arrivés, par un crépuscule d'hiver. Il ventait et pleuvait un peu, et il n'y avait personne sur le chemin. Les rideaux des petites fenêtres s'écartèrent, des portes s'ouvrirent, les gens voulant se renseigner sur ce cheval, cette voiture et ceux qui les conduisaient.

À la première villa, premier arrêt. Quatre hommes descendirent du chariot, un cinquième resta, gardant le cheval. Les quatre firent le tour de la villa, inspectant la porte, les fenêtres. On les vit chercher dans un trousseau de clefs, ouvrir, entrer. Assez rapidement, ils sortirent avec des paquets. La même chose se passa à la seconde villa, puis à la troisième... Peu à peu, tous les villageois étaient rentrés chez eux, avaient fermé et barricadé leurs portes, sans bruit. Tous les petits rideaux étaient retombés. Plus rien. S'il y avait, par une fente, des yeux qui regardaient, il était bien impossible de le savoir. Le petit village était aveugle, muet, semblait suspendre sa respiration.

Toutes les villas visitées, le cheval partit d'un bon train. On entendit son galop dans la nuit, en même temps que le bruit de la mer montante. La nuit vint, mais personne ne bougea, la pluie tomba jusqu'au matin sur les villas ouvertes, sur le silence et la prudence du petit village bien clos.

XXXI. — A LA CLOCHE

L'enseigne de l'hôtel de la Cloche, à Courtenay en Vendée, ne représentait pas la cloche d'un clocher, celle qui sonne l'angelus, la messe, les vêpres, les annonces joyeuses des baptêmes et des mariages, les glas des trépassés. On y voyait un gigot sur un plat, et une main qui posait en couvercle sur ce plat une cloche de terre brunie. Ce gigot « à la cloche » était la spécialité et la célébrité de la maison depuis qu'elle avait été acquise par Benoît Landrilleau, ancien chef de cuisine de M. le préfet du département. L'auberge, autrefois, du temps des diligences, avait pour enseigne : « Au loup-garou », mais tout disparut en même temps que ce titre rébarbatif. La masure se changea en solide maison confortable, les écuries furent agrandies, le jardin sérieusement cultivé. Benoît Landrilleau suffit à ces dépenses avec ses économies et la dot de sa femme, soigneusement placée au début du ménage.

La petite ville de Vendée, proche de la mer, connut bientôt en plus du souvenir de ses hommes célèbres et de ses faits historiques, un lustre nouveau du fait de ce gigot « à la cloche », invention mirifique de l'ancien chef devenu hôtelier.

Ce gigot, dit aussi de « huit heures », entouré de carottes, oignons, morilles, commençait à cuire, dès le matin, aussitôt que les coqs avaient chanté, sous sa cloche de poterie, parmi les braises et les cendres chaudes de la haute cheminée à crémaillère. Les jours de marché ou de fête, deux, trois, quatre gigots cuisaient à la fois. La table d'hôte toujours au complet, les chambres retenues d'avance, les époux Landrilleau ressentirent la joie des affaires florissantes.

Madame Landrilleau, petite femme sèche et brune, alerte, menant l'ouvrage tambour battant, d'un ordre parfait, se trouvait partout où son œil de maîtresse de maison devait inspecter les gens et les choses. Il n'y avait qu'un endroit de la maison où son pouvoir s'arrêtait : la cuisine, où Benoît Landrilleau, revêtu de son uniforme blanc, toujours immaculé, surveillait la cheminée et les fourneaux. Géant gras et rouge, il ne décolérait guère du matin au soir, faisant pivoter ses deux marmitons vêtus de blanc comme lui, ne s'adoucissant que devant le client. Il buvait force rasades, mais ne mangeait guère, ne se

nourrissait que d'oignons comme un anachorète, et aussi de toutes les sauces qu'il goûtait avec un flair jamais en défaut. Il ne se mettait pas à table, de temps en temps plongeait une cuillère de bois dans un poêlon où fricassait, du matin au soir, à son intention, un ragoût d'oignons qu'il salait, poivrait, et dont il emplissait une assiette dans laquelle, entre deux verres de vin blanc sec, il saisissait avec ses doigts un oignon bien cuit, bien doré, le seul mets ayant encore du goût pour lui.

Au moment de la chasse, l'hôtel de la Cloche ne désemplissait pas. On y venait de loin pour faire les grands repas qui durent tout l'après-midi, après les courses à travers champs et bois commencées à l'aurore.

— C'est avec du madère, hein, Landrilleau, que vous braisez vos gigots ?

— Du madère, peuh !... Bon pour les gargotes !... Ici, messieurs, le gigot se confit, se mijote, se fond dans du vieux vin de paille que l'on ne trouve pas dans le commerce !... Et puis, je ne vais pas vous livrer mes secrets, hein ?... Vous vous en serviriez chez vous et ne mangeriez plus chez moi !

Si par hasard Madame Landrilleau montrait sa tête à la porte de la cuisine, Landrilleau l'interpellait d'une voix de tonnerre :

— Ne savez-vous que faire de vos dix doigts,

Uranie ? N'avez-vous pas les clients, la lingerie, les chambres et toute la maison, et voulez-vous m'obliger à rater mon dîner ? Qu'y a-t-il donc encore qui ne puisse attendre ? Allez ! allez !... vous me direz cela ce soir !...

Ils eurent une première fille, qu'ils nommèrent Sophie ; puis une seconde, Augustine ; puis une troisième, Clara.

Malgré la déception de leur père, désireux d'un fils, les trois filles Landrilleau furent bien élevées dans un pensionnat de la ville. A quinze ans, l'aînée, Sophie, en sortit. Elle était jolie, petite, grassouillette et ressemblait à son père.

— Madame Landrilleau, voulez-vous mon portrait à quinze ans ? Regardez votre fille, vous verrez Benoît !

— Vous auriez dû toujours rester ainsi ! répondait avec politesse Madame Landrilleau.

Sophie aida immédiatement sa mère ; puis, lorsque la cadette, Augustine rentra à son tour au bercail, elle remplaça Sophie, et Sophie apprit la cuisine avec son père.

— Elle était née pour ça, la mâtine ! Avec elle, je n'ai pas eu à me gendarmer comme avec mes gâte-sauces : elle a compris tout de suite, elle a l'œil et le tour de main !

Enfin, la dernière, Clara, vint rejoindre ses sœurs. On lui confia la caisse, les livres : elle reçut les voyageurs, leur assigna leurs chambres. Au-

gustine assurait la bonne tenue de la maison, tenait le linge, présidait au nettoyage. Chacune avait ainsi trouvé sa raison d'être.

— Vous avez de jolies filles, Landrilleau, et en âge de les marier. A quand les noces ?

A cette remarque souvent répétée, le patron répondait invariablement :

— Ne parlez pas si haut !... Ne leur donnez ni l'idée ni l'envie de se marier... Me séparer de mes filles !... Jamais !...

D'ailleurs, les trois demoiselles Landrilleau étaient trop affairées chez elle, ayant du travail par-dessus la tête, pour penser à l'amour et au mariage.

Il vint un jour où l'hôtel de la Cloche appartint aux trois sœurs. Le père Landrilleau mort d'une attaque d'apoplexie devant ses gigots, Uranie ne tarda pas à le suivre dans l'autre monde, où ils ont enfin trouvé le repos.

Sophie resta dans sa cuisine, assise sur le haut tabouret de paille d'où Landrilleau commandait la manœuvre des plats et des casseroles. Augustine courait toute la maison. Clara se tenait dans sa cage vitrée avec ses livres et ses clefs. On les appela communément les demoiselles de la Cloche.

Un jour, la plus jeune, Clara, qui arrivait à la cinquantaine, annonça à ses deux sœurs qu'elle se décidait à faire une fin en épousant un client,

capitaine au long cours retraité, fixé au port de mer voisin.

On la remplaça par une étrangère, et son départ créa un malaise qui ne fit que s'accroître. Augustine perdit de sa vivacité, de son entrain, laissa entendre qu'elle imiterait volontiers Clara, et bientôt choisit pour époux un veuf, propriétaire terrien, avec lequel elle quitta la ville.

Sophie dut vendre l'hôtel, et chacune eut sa part: presque cent mille francs en poche.

La cuisinière, en possession des précieuses recettes, s'engagea à servir encore quelque temps pour mettre les nouveaux propriétaires au courant ; mais lorsque le jour de son départ fut proche, elle connut la tristesse qu'elle aurait de quitter cette vieille maison qui avait fait la gloire de ses parents, où elle était née, où elle avait travaillé et vécu pendant si longtemps.

— Mes sœurs sont des folles, dit-elle à ses successeurs, de s'être mariées à leur âge !... Nous aurions pu continuer à travailler ; nous n'étions pas si malheureuses !... Pour moi, je ne m'habituerai jamais à vivre ailleurs, je m'ennuierai partout et mourrai de chagrin... Laissez-moi la chambre sur le jardin que j'habite depuis la mort de mes parents. C'est là que j'ai vu le jour, c'est là que j'entrerai dans la nuit... Je vous paierai pension et je donnerai mon coup d'œil à la cuisine quand cela vous fera plaisir.

On a accepté, et Sophie a vécu. Il ne se passe pas de jour où elle ne fasse un tour vers la cheminée et les fourneaux. Elle se mire aux casseroles de cuivre, regarde les plats cuire à petit feu, soulève la cloche du gigot d'un geste d'officiant, hume l'odeur qui s'évapore, communie pieusement avec l'âme de son père dans l'atmosphère succulente où mijotent tous ses souvenirs, où s'achève sa vieillesse dorée au feu de l'âtre, embaumée vivante par tous les parfums de la cuisine : elle représente le passé, protège le présent, assure l'avenir !

XXXII. — MONSIEUR RIGOUROUX

Depuis vingt-cinq ans, M. Rigouroux était juge au tribunal correctionnel d'une sous-préfecture normande.

Qui l'eût vu seulement passer dans la rue aurait dit immédiatement :

— Quel brave homme il doit être !

Pour ceux qui le connaissaient, amis et parents, ils ne tarissaient pas d'éloges. Avenant, aimable, bon enfant, excellent époux, père irréprochable !

Sa figure rayonnait de jovialité. Ses yeux, petits et rusés, riaient malicieusement sous ses paupières à demi baissées. Sa bouche charnue et gourmande annonçait un bon appétit et une parole cordiale. Ses cheveux drus grisonnaient ainsi que ses courts favoris taillés en côtelettes. Avec son visage rouge, il semblait un bon diable sortant d'une boîte à ressort pour vous tendre une main pacifique.

Sa mise était celle d'un bon papa propriétaire qui part pour sa maison de campagne, où il va tailler ses rosiers, surveiller ses melons sous châssis, peindre son treillage en vert. Redingote, gilet à fleurs, pantalon à sous-pieds. Sur son gros ventre se balançait la grosse chaîne d'or qui est l'enseigne des gens cossus.

S'il était un bon diable, M. Rigouroux ne paraissait tel qu'en dehors de ses fonctions.

Beaucoup, sans doute, avaient de la considération pour lui, estimant que le juge doit être le défenseur ardent et le punisseur inexorable pour le compte de la société.

Mais il était redouté dans le populo, ouvriers et paysans, tous ceux qu'un simple délit, même une peccadille, une simple négligence, amenaient à son tribunal.

Aussitôt après son déjeuner, aux jours où il devait siéger, le visage épanoui et bienveillant n'avait déjà plus le même aspect, les paupières s'abaissaient davantage sur les yeux rieurs qui s'allumaient d'une expression de cruauté et semblaient guetter une proie, sa bouche rentrait, découvrait les dents pour une morsure de fauve, sa démarche devenait, malgré son ventre, souple et rampante.

A son vestiaire du Palais de justice, lorsqu'il avait accroché son pardessus, sa redingote et son haut de forme, pour revêtir la robe et coiffer la

toque du magistrat, sa figure perdait tout caractère humain.

M. Rigouroux pénétrait à l'audience comme une bête féroce désencagée surgissant au cirque parmi les vaincus, les captifs, les martyrs, et cherchant une pâture pour assouvir un jeûne de plusieurs jours.

Quand la porte s'ouvrait à l'annonce de l'huissier, c'était par une sorte de bond que le gros homme franchissait le seuil pour s'emparer du fauteuil d'où il présidait.

Ses narines humaient l'air de la salle d'audience avec délices, ses yeux pétillaient, et pourtant ni l'odorat, ni la vue n'auraient dû trouver à se réjouir de la triste enceinte. La poussière du parquet et des murs, le charbon du poêle, les chaussures et les vêtements mouillés, la sueur et la respiration humaines achevaient le décor sordide et désolé du prétoire. Tous les microbes y fourmillaient, jusqu'à ceux du crime et de la répression, de la chicane et de la sévérité impitoyable. Seule manquait la pitié, malgré les bras du crucifié étendus au-dessus du juge.

Le juge Rigouroux s'intoxiquait de cette atmosphère avec joie.

Une sorte de névrose, de monomanie du châtiment s'emparait de lui. Il lui prenait une rage de torturer ceux qui étaient à la merci de sa clémence, il enfonçait avec enivrement le glaive du

désespoir et de l'irréparable dans chaque cœur, dans chaque existence terrifiée à l'aspect de ce type redoutable qui rendait soi-disant la justice humaine.

Pendant vingt-cinq ans, il avait ainsi ruiné, ravagé la vie de coupables et de presque innocents, condamnant au maximum pour la première faute, pour la moindre erreur, hommes, femmes, garçons, filles, vieillards, enfants. La loi, sans explication, sans atténuation, sans compréhension, la loi, et c'était tout ! Un témoin qui s'embrouillait, qui ne se souvenait plus, qui semblait un secours pour l'accusé, risquait de se voir condamner lui-même.

Aucune miséricorde ne venait rôder autour de la conscience du juge, pour la réveiller. Il se serait plutôt fait un procès à lui-même, se serait condamné comme le Javert de Hugo, s'il s'était trouvé coupable d'une mansuétude.

Du moment que l'on comparaissait devant lui, on lui appartenait, on ne pouvait sortir de ses mains que condamné. Il n'y avait pas de conciliation possible entre la faiblesse de l'accusé et l'inflexibilité du code. L'arrêt devait ne jamais sauver, toujours punir. Les requêtes, les prières, les supplications, les larmes ne servaient qu'à rendre les condamnations plus dures.

Des commerçants, des ouvriers, des cultivateurs avaient leurs casiers judiciaires entachés par

lui ; les uns, couverts de honte, avaient quitté leur commerce et la ville, d'autres s'étaient tués, incapables de recommencer une carrière sous la réprobation générale, d'autres erraient misérables, montrés du doigt, repoussés par les faces hostiles et les portes fermées.

Le juge Rigouroux disait simplement :

— Je rends la justice et je défends la société.

En sortant de l'audience, il allait faire une petite promenade sur le tour de ville pour changer d'air et rentrait chez lui en honnête homme satisfait du devoir accompli.

A cinquante-cinq ans, il eut sa retraite, quitta la ville pour habiter un village à côté, où il possédait déjà sa maison de campagne, riche, élégante, confortable, avec jardin à la française et parc à l'anglaise.

Il avait bien gagné ce repos, disait-il : « Que tous les juges en fassent autant que moi, et les insoumis, les discuteurs, les voleurs, les criminels disparaîtront de la terre ! »

Il restait le bon et brave homme apprécié de tous ceux qui le connaissaient en dehors de la salle où il infligeait la justice comme une vengeance aux déshérités de la vie comme aux malfaisants coupables.

Lorsqu'il se trouva suffisamment délassé de son dur métier et qu'il subit les premières atteintes du désœuvrement, il voulut retourner en ama-

teur au spectacle dont il avait été pendant si longtemps le régisseur.

Il prit place et assista à une audience.

Un singulier phénomène se produisit en lui... D'abord, il approuva et applaudit le juge qui le remplaçait et qui se révéla aussi inexorable que lui, — un autre lui-même ! Puis, subitement, une horreur se leva du dialogue entre un malheureux balbutiant et le juge sans pitié qui le traquait dans sa défense maladroite, le saisissait, s'emparait de lui pour le jeter enchaîné dans le bas-fond social. Il apparut à l'ancien juge que le nouveau juge, s'il ne venait pas de condamner un innocent, avait réussi, du moins, à aggraver la culpabilité d'un égaré qui pouvait retrouver son chemin. Il en fut ainsi pendant toute l'audience. Le juge Rigouroux crut se revoir comme dans un miroir pendant les vingt-cinq années qu'il avait passées ainsi sans comprendre la mission dont il était investi, et cette révélation de lui-même lui fut épouvantable.

Il s'enfuit atterré, retourna chez lui à pied pour calmer sa fièvre au vent frais du soir.

Cinq heures sonnaient au moment où il sortait de la ville. On était en hiver, quand le jour baisse brusquement, que la nuit vient d'un seul coup.

Après avoir dépassé les dernières maisons, M. Rigouroux se trouva en pleine campagne. Il avait encore à marcher pendant une demi-heure au long

de la route nationale bordée de hauts peupliers.

Il vit au loin, puis se rapprochant, une silhouette d'homme qui passa près de lui. Il reconnut le père Bayeux, un vieux garçon de ferme condamné par lui à trois mois de prison pour une rixe un jour de fête.

L'homme le reconnut, sembla humilié, fila sans lever son vieux chapeau.

Dans la brume nocturne, M. Rigouroux se sentit frissonner de la tête aux pieds, son cœur battit violemment, il eut peur, se retourna. L'homme était déjà loin, mais il lui sembla qu'il revenait sur ses pas avec des gestes de menaces.

Il releva le col de son pardessus, car il passait alors la rivière, d'où une voix s'éleva vers lui :

« Fallait-il que je vive après avoir été condamné pour injures au garde champêtre et chassé de partout avec une femme irréprochable et ma pauvre fille qui allait se marier et qu'on a laissée là ! »

— Vous l'aviez mérité ! bégaya M. Rigouroux.

Mais il ne vit rien que la grande route de l'autre côté du pont, l'eau de la rivière qui brillait sous ses yeux et des brumes blanches qui s'effilochaient et s'amassaient aux parois de la vallée.

Il ne vit rien, mais il entendit des pleurs, des gémissements, des cris, une forme blanche se dressa devant lui, celle de la femme qui mendiait son pain en expiation de la faute de son mari en

prison, puis une autre, celle de la fille-mère en fuite avec son nourrisson, puis d'autres encore, en foule, qui l'accueillaient et le poursuivaient de rumeurs et de malédictions.

Il courut, poursuivi de tous, arriva essoufflé devant sa maison. Une forme noire, maintenant, se tenait debout devant la porte.

Ses jambes flageolèrent, son chapeau tomba, et il se laissa aller lui-même comme un suppliant.

— Qu'avez-vous, mon père, que faites-vous ? lui dit sa fille, venue à sa rencontre.

M. Rigouroux se réveilla comme d'un songe, suivit sa fille, le menant par la main comme un enfant.

Le pauvre homme, pour avoir joué un rôle à l'envers de sa vraie nature, est halluciné et dément. Tout est suspect à ses yeux, les êtres qu'il aperçoit ont le masque de l'une de ses victimes pour son regard délirant. Le moindre bruit le fait se dresser haletant, il court se cacher, s'affaisse en un épuisement dont rien ne peut le tirer. Il croit que c'est lui qui a prononcé injustement toutes les condamnations de la terre, et, dans sa folie, peut-être commence-t-il à voir que le sombre appareil de la justice doit être éclairé par la lueur de l'humanité.

XXXIII. — AMÉDÉE LE NOCEUR

Amédée Pivert, dans la ville du littoral normand où il était né, où il vivait, ne croyait avoir rien à envier au « Grand Napoléon ». Il avait autant que lui des victoires et la célébrité.

Les jeunes gens l'enviaient. Sa tournure de joli garçon, sa réputation d'homme à bonnes fortunes, son éclat de grand fêtard, sa prodigalité, son entrain attiraient les regards, allumaient les convoitises.

— Ah ! celui-là aime la vie, et il en profite, disait-on ; jeunesse n'a qu'un temps ; il a bien raison de rire, puisqu'il le peut ; il ne fait de mal qu'à son avoir et à sa santé, mais cela ne regarde que lui, etc., etc.

— Ce serait un charmant mari, reprenaient les mères de famille s'il n'était pas si noceur ou s'il voulait bien prendre un instant pour regarder les jeunes filles... Quand il y pensera, il sera trop

tard, il n'aura plus le sou, et nos filles ne seront pas pour lui.

Amédée, du haut de ses trente ans, se souciait fort peu de ce que l'on pensait et de ce que l'on disait de lui.

Le matin, il enfourchait sa jument et allait respirer l'air frais des campagnes voisines. Il avait, comme tout le monde le reconnaissait, le cœur sur la main ; aussi donnait-il le bonjour aux gens rencontrés, et si c'étaient des filles ou des jeunes femmes, il arrêtait sa monture et leur tenait des conversations qui devaient être fort plaisantes, car les pauvrettes, subjuguées, se pâmaient de rire.

A midi, quoiqu'il eût un chez lui très confortable, il se dirigeait vers l'hôtel du Cadran-Bleu, le plus somptueux de la ville. Là, se rassemblait la jeunesse dorée de l'endroit. Amédée, grand seigneur, payait souvent pour les autres le déjeuner, qui était servi dans la grande salle, mais à une table à part. Le maître d'hôtel s'empressait, le chef de cuisine se surpassait, le sommelier proposait ses meilleurs crus, le patron venait, vers la fin du repas, savoir si ces messieurs étaient contents et préparer avec eux le menu du déjeuner du lendemain.

Après le déjeuner, Amédée s'installait au café du Grand-Balcon, où une table était retenue pour lui du 1er janvier à la Saint-Sylvestre. En dégus-

tant leur tasse de café et leur verre de liqueur, Amédée Pivert et ses compagnons digéraient les fins mets du Cadran-Bleu, regardaient les passants et les passantes, lisaient les journaux, se délectaient, avec des airs supérieurs, des nouvelles de la vie de Paris. Amédée n'ignorait rien du monde et des théâtres lorsqu'il sortait du café, vers quatre heures.

C'était le moment de ses visites. Il n'allait pas, comme on le pense bien, s'ennuyer chez des personnes retirées du monde ou presque arrivées à l'âge de la retraite. On ne le voyait pas chez la femme du notaire, mais chez la sœur de celui-ci, brune exquise aux yeux brillants. Non plus chez la générale, mais chez la femme du lieutenant-colonel, blonde vaporeuse aux yeux rêveurs. Non plus chez l'épouse du juge au tribunal de première instance, mais chez la petite et provocante femme du juge de paix.

Il n'aurait jamais voulu compromettre une jeune fille, ou bien il se méfiait de l'entraînement matrimonial. Les jeunes filles n'obtenaient de lui que des sourires et des formules de politesse, ce dont quelques-unes enrageaient positivement.

D'ailleurs, les amitiés mondaines d'Amédée ne servaient qu'à lui donner un vernis de bon ton. Il avait, au vu et au su de tous, une maîtresse attitrée qu'il entretenait dans un petit hôtel du

Cours, avec laquelle il dînait, qu'il exhibait au théâtre et au concert, et chez laquelle il soupait, le soir, en bruyante compagnie. Juana sentait le roussi de Séville, et Amédée l'avait choisie lors d'une tournée où elle était venue chanter et danser sur la scène d'un beuglant de la ville. Il avait payé un dédit au directeur de la troupe et avait engagé l'étoile pour son agrément personnel.

Presque tous les soirs, la bande dirigée par Amédée courait joyeusement de café en brasserie, et jusqu'au buffet de la gare, ouvert toute la nuit. On faisait du tapage, on dépensait de l'argent, on rentrait à l'aube, l'estomac chaviré, mais on avait bien fait la noce. Le lendemain, migraines ; mais le Cadran-Bleu connaissait des menus pour ces circonstances, et les soupeurs du soir, arrivés démolis, s'en retournaient guéris et prêts à recommencer.

Au théâtre, lorsque Amédée apparaissait en frac, la moustache conquérante, frisée et cirée, le monocle à l'œil, inspectant les loges, accompagné de Juana, une fleur aux lèvres, toute la ville souriait avec indulgence.

Ce héros de la noce voulut faire honneur à sa réputation, ne s'en tint pas aux charmes de la fille d'Espagne, entreprit d'autres faciles conquêtes. Il remplaça Juana par miss Margaret, plus blonde que les blés, arrivée de Londres pour res-

pirer l'air de la mer et des montagnes, et qui opposa un flegme tout britannique à l'exaspération menaçante de la Sévillane. Après l'Anglaise, une autre, et des autres.

Cependant, la fortune d'Amédée Pivert diminuait aux jeux divers, parmi lesquels le baccarat, où il l'exposait chaque jour. On remarqua qu'il allait maintenant déjeuner à l'hôtel des Voyageurs, qu'il ne soupait plus que rarement, que ses bonnes amies étaient moins jeunes, moins jolies, et moins bien mises. D'ailleurs, il avait, sur ces entrefaites, atteint la cinquantaine. Enfin, un jour on n'aperçut plus Amédée que de temps à autre, glissant au ras des maisons, l'air penaud, les vêtements râpés, passés de mode, et l'on sut enfin que le roi des fêtards ne possédait plus un liard.

— La punition ! déclarèrent les bonnes mères de famille. Quand il était riche, il aurait dû s'acheter une famille ! Tant pis pour lui !

Qui aurait reconnu le beau Pivert, quelques années après ? Son notaire lui servait une rente infime qu'il avait su conserver à son imprévoyant client. Les cheveux rares, la barbe blanche, les yeux éteints, le visage sans énergie, il vivait chez lui comme dans un terrier, ne se promenait que le soir, vêtu d'un long pardessus, reste de son ancienne opulence, traînant des souliers éculés. Il n'avait plus guère de conversation qu'aux fins

de mois avec son notaire, lequel lui exposa un jour une théorie de la « noce » toute contraire à celle qu'il avait mise en pratique, une apologie de la vie casanière, monotone en apparence et toute remplie des plaisirs après lesquels Amédée avait couru jusqu'à l'essoufflement. « J'ai eu toute ma vie bonne table, meilleure qu'au Cadran-Bleu, lui dit le tabellion ; j'ai fait des parties de cartes et d'échecs aussi passionnantes que le baccara du cercle ; j'ai eu de l'amour pour ma femme légitime, autrement séduisante, belle et spirituelle que ces dames du café-concert ; j'ai des livres, des estampes, des tableaux qui ont été et qui sont encore ma joie ; je me suis réjoui de voyages, de vacances, de tout ce qui peut être l'enivrement de la vie. Lequel a été le plus noceur de nous deux, dites, mon vieux Pivert ? »

Le vieux Pivert restait humble sous la semonce. Pourtant, il n'était pas convaincu, comme il ne devait pas tarder à le prouver.

Car, nouvelle stupéfiante ! on apprit un jour que le vieil Amédée venait d'hériter d'un cousin éloigné, d'une somme fort rondelette, aux environs d'un million, peut-être davantage !

Les mères de famille retrouvèrent leurs sourires.

— Ce sont les anciens viveurs qui font les meilleurs maris, déclara l'une d'elles.

Mais Amédée ne capitula pas. Un jour, à midi, on le vit surgir de la belle maison qu'il venait

d'acheter sur la promenade fréquentée de la ville. Habillé à la dernière mode, ses cheveux repoussés grâce à une perruque, la barbe d'un noir de jais, les yeux brillants de l'éclat d'un binocle cerclé d'or, le chapeau haut de forme à huit reflets, une fleur à la boutonnière, les pieds chaussés de bottines vernies guêtrées de gris, la tête haute, un peu vacillante, la démarche saccadée, il entra fièrement au Cadran-Bleu, où il commanda un déjeuner dont on parle encore. De là, au café du Grand-Balcon. Et le soir, une troupe parisienne étant de passage, l'indomptable Amédée s'adjugea l'Etoile !

XXXIV. — LA BAGUE AU DOIGT

On se souvenait encore, au pays, du mariage de Barbe Gachon, devenue Madame Lefèvre.

Deux cents personnes, gens du bourg et des environs, avaient formé le cortège de la noce pendant trois jours. Les deux familles étaient nombreuses ; les amis, les voisins, les connaissances groupaient un contingent respectable empressé à la fête et au repas. Les tables furent dressées dans la grange, seul endroit propice pour recevoir autant de convives. Les lapins, les poulets, les gigots y défilèrent en quantités surprenantes, les brocs de cidre et les bouteilles de vin ne faisaient que passer sur ce champ de bataille de la faim et de la soif. On se promena pendant les trois journées. On dansa tous les soirs. On acclama les nouveaux époux.

A dix-sept ans, Barbe était une des plus jolies filles de la contrée. Brune, les cheveux longs et

lourds du noir bleu de l'aile du corbeau, des yeux de biche striés de points d'or, grande, forte et riche, sa personne, sa dot, ses terres, se trouvaient naturellement convoitées par tout ce qu'il y avait de prétendants à dix lieues à la ronde.

Son choix se fixa sur Louis Lefèvre, le plus pauvre, mais le meilleur garçon, aussi beau que Barbe était belle.

Ce fut donc un mariage d'amour, où la fiancée apporta tout le bien, où le fiancé n'apporta que sa personne, son courage au travail, sa volonté d'augmenter la valeur des champs confiés à ses bras vigoureux, à sa vigilance, à son orgueil de paysan devenu maître.

Il se montra parfait, doux et tranquille, ennemi des querelles, abattant régulièrement sa besogne, connaissant la terre, s'entendant aux marchés, élevant des bêtes superbes, cultivateur émérite, bon mari et bon père.

En dix ans, Louis et Barbe eurent six enfants, tous ressemblant à papa ou à maman, ou à tous les deux, se portant bien, gais et dispos, faisant briller par toute la maison leurs yeux bleus ou noirs, leurs joues rouges comme des pommes.

Le bonheur, disait-on, était entré chez les Lefèvre par la bonne porte.

Un soir de moisson, après une journée de chaleur rude, vers huit heures et demie, au moment

où tout le monde paraissait être au complet autour de la table, on ne vit pas paraître le patron comme à l'ordinaire.

On appela M. Louis, inutilement. Barbe, surprise de son absence à l'heure de la soupe, qu'il servait lui-même à toute la tablée, le chercha à son tour partout où elle croyait le rencontrer. Peine inutile. Elle revint seule, essoufflée et un peu anxieuse.

— Il s'est attardé je ne sais où, dit-elle pour se rassurer, pourtant je l'ai vu il n'y a pas longtemps traverser la cour.

— Oui, compléta une servante, il est monté à sa chambre,

— Ah ! Et quelqu'un de vous l'a-t-il vu redescendre ?

— Oui, répondit la même, le patron avait sa grande blouse et son grand chapeau comme quand il va au marché.

— Allons ! vous rêvez ! dit Barbe avec un mouvement d'humeur.

Non seulement le patron Louis manquait à l'appel, mais aussi Antonine, une moissonneuse depuis deux ans à la maison.

— Et Antonine ? où est-elle ? demanda Barbe.

— Oh ! elle est loin, si elle court encore, ricanèrent plusieurs.

— Comment l'entendez-vous ? demanda la patronne qui, sans savoir encore trop pourquoi,

sentait son cœur de femme battre aussi fort que le mouvement de la grande horloge.

— On ne dit rien, mais on sait !

— On sait quoi ?

Le silence le plus complet suivit ces questions.

— A la soupe ! ordonna Barbe.

Elle prit la place du maître absent, servit tout le monde, commanda qu'on apportât la viande et les légumes, puis monta à sa chambre.

Les vêtements de travail de Louis Lefèvre étaient jetés sur une chaise. Les habits de sortie avaient été décrochés du porte-manteau. La femme, inquiète, alla vers le secrétaire d'acajou où elle enfermait son argent. Les deux tiroirs étaient vides de billets et de pièces de monnaie, ne contenaient que quelques factures.

La montre en or, offerte en cadeau de noces à Lefèvre par sa fiancée, avait été enlevée comme les billets de banque et les louis d'or.

Barbe se souvint que quelques jours auparavant, Lefèvre l'avait persuadée de vendre deux belles vaches, un solide et jeune cheval, de bons lopins de terre, affirmant qu'il rachèterait de meilleurs animaux, des champs mieux situés, plus avantageux.

— Lui en fallait-il, de l'argent ! s'exclama-t-elle avec des sanglots.

Son esprit travaillait à toute vitesse dans son cerveau bouleversé.

Enfin, elle se calma, s'assit dans un vieux fauteuil, près de la fenêtre, d'où elle voyait le repas des moissonneurs qui se continuait sans elle et sans lui.

— Pardine ! j'y suis ! pensa-t-elle. Il est loin, en effet, comme elle, et avec elle, comme ils disent en bas. Depuis deux ans qu'elle vient ici pour la moisson et qu'elle y revient le dimanche et à tout propos, pour m'aider ou pour dire bonjour, la bougresse a mis le grappin dessus, et ils sont partis ensemble !... Quand ils s'embrassaient, je croyais que c'était pour rire, par enfantillage, histoire de s'amuser !... Elle n'a pas vingt ans et lui en a quarante !... On ne les reverra pas de sitôt !... Partir en plein travail, en pleine moisson, me laisser ainsi dans l'embarras, et le ridicule pour tous, la maison sous la risée de tout le monde !... Six enfants sur les bras et encore un autre que j'attends pour la Saint-Michel !... Il est fou, et elle, c'est une sacrée diablesse deux fois damnée !

Elle se calma, se reprit à un faible espoir :

— Il aura peut-être un remords et rentrera d'un moment à l'autre... Je ne dirai rien, pour mes gosses ; je croirai à ce qu'il dira, n'importe quoi !... Voyons, Louis est un homme, et cette Antonine de malheur n'est qu'une gamine... Sûrement le chemin aura donné à réfléchir à Lefèvre.

Elle alla donner un coup d'œil dans la pièce voisine où dormaient ses derniers nés.

— A-t-il songé à leur dire adieu seulement ? songeait-elle.

Elle redescendit, reprit sa place à table. Les absents étaient toujours absents.

— M. Louis ne rentrera pas aujourd'hui... ni Antonine non plus, dit-elle, allez vous reposer, mes enfants, demain on continuera la moisson.

Pendant quinze ans, Barbe n'entendit jamais parler de son mari, sinon le lendemain du départ, où tout lui fut dévoilé. Depuis longtemps, M. Louis et Antonine se rencontraient partout. Aux fêtes des villages, ils se donnaient des rendez-vous, dansaient ensemble. Il lui payait de beaux atours ; elle portait bracelet au bras, boucles aux oreilles, montre et chaîne au corsage. Leur fuite avait été bien combinée, mais quelqu'un, tout de même, les avait vus se rejoindre sur le quai de la gare de la ville voisine.

Barbe ne demanda plus jamais rien, mit son enfant au monde, l'éleva avec les autres, s'acharna à faire rapporter gros à ses terres.

Une fois, elle apprit qu'Antonine avait quitté Lefèvre pour se marier avec un autre et qu'elle vivait très heureuse, sans se soucier autrement des ravages qu'elle avait pu causer.

Une autre fois, elle sut que Lefèvre travaillait

aux environs, comme journalier, chez des fermiers.

Ces deux nouvelles la laissèrent indifférente, comme si on lui eût parlé de gens qu'elle ne connaissait pas.

— Il n'est pas devenu riche, à ce que je vois, remarqua-t-elle simplement ; notre argent n'a pas fait des petits dans sa poche.

Un matin, vers midi, au retour des champs, Barbe se trouva nez à nez avec son ancien homme.

Si elle n'avait pas été prévenue de son retour au pays, elle ne l'aurait pas reconnu.

Il avait l'air chétif, peureux, d'un pauvre qui cherche un morceau de pain.

Lui, en passant près d'elle, ne s'était pas trompé. Barbe, toujours grande, forte, belle, avec ses cheveux gris, lui apparaissait chargée d'années qu'elle portait vaillamment, mais pareille tout de même à la femme de sa jeunesse.

Du bout de ses doigts hésitants, il souleva sa casquette.

Barbe ne se troubla pas. Son mari n'était plus rien pour elle, qu'un souvenir mauvais que le temps avait peu à peu atténué sous sa cendre.

Au retour, elle sut que Lefèvre était embauché au village pour faire les foins. Aucune remarque ne desserra ses lèvres.

— Faudra profiter qu'il est là pour demander

le divorce, lui dirent plusieurs personnes de son entourage.

— Ma foi non !... A mon âge, je ne vais pas m'emberlificoter dans des procès... Cet homme-là ne me gêne pas plus que le moineau qui saute dans mon champ de potirons !

Lefèvre se fixa au pays, allant d'un village à l'autre. Ses enfants, lorsqu'ils le rencontraient, disaient : « Bonjour, papa ! », et c'était tout, la conversation ne s'engageait pas.

Il n'y a plus rien du passé entre ces gens.

Si fait, pourtant !

Barbe, devenue vieille, ignorante de son ancien mari, conserve tout de même l'anneau d'or à l'annulaire gauche, un fil d'or usé par le travail et les ans.

— Pourquoi toujours cette bague au doigt, Barbe ? lui dit-on ; elle vous lie encore à un homme vivant qui vous a fait souffrir et a changé votre vie en désespoir.

Barbe regarde sa main sèche et ridée, hoche la tête...

— Pourquoi ?... Pourquoi ?... murmure-t-elle.

Une lueur passe sur sa face grise, un sourire de jeune femme heureuse se dessine suavement sur sa bouche édentée, le même feu qui resplendissait en elle au jour éclatant de ses noces brille dans ses yeux restés purs :

— Pourquoi ?... Pourquoi ?... C'est que c'est un souvenir de Lefèvre !

Elle s'abîme encore aux années accumulées sur son cœur :

— Il me l'a mise au doigt pour toujours, et elle sera à cette place jusqu'à ce que la terre me l'ôte !

On a fait la même question à Lefèvre, errant par les chemins, vieux et cassé par l'âge.

— Ça, dit-il en regardant l'anneau qui reluit à sa main osseuse, c'est un souvenir de Barbe, le seul que j'aie d'elle : il est bien là où il est, on m'enterrera avec !

On a rapporté à Barbe le propos semblable au sien, mais elle a repris son masque placide de vieille indifférente.

XXXV. — LA BONNE AMIE

Les deux femmes, Madame Lachaize et Madame Braque, habitent le même village de Basse-Normandie, entre Mortain et Avranches.

L'une, Madame Lachaize, semblait appartenir à la classe de la bourgeoisie aisée, bien que son installation fût modeste, une simple petite maison d'un rez-de chaussée élevé au-dessus du sol par un perron de quelques marches, maison entourée sur les quatre côtés d'un jardin, ou plutôt d'un jardinet, où il n'y avait que des fleurs de chaque saison et quelques arbustes aux feuilles jolies autant que des fleurs. C'était déjà un cadre qui valait par l'élégance, par le soin visible apporté à toutes choses, les bordures de buis correctement taillées, les vases rustiques placés à l'entrée garnis de géraniums-lierre, les rosiers grimpants soigneusement disposés sur la muraille, la niche à chien bien tenue, le sable ratissé.

A l'intérieur, la même simplicité et la même ordonnance, quelques beaux tableaux, quelques bons livres joliment reliés, de vieux meubles, des rideaux et des tapis un peu usés, mais qui avaient gardé leur apparence ancienne de dessin et de couleur, assez pour harmoniser le logis en une atmosphère reposante pour l'esprit.

L'habitante de cette petite maison avait les allures distinguées en rapport avec le décor de son existence. Vêtue sans recherche de robes et de manteaux sombres, coiffée d'un chapeau de paille en été, d'un chapeau de feutre en hiver, sans aucun souci de la mode, elle donnait malgré tout l'impression d'être « bien mise », et tout le monde l'appelait la Parisienne, bien que son visage réfléchi, où le chagrin avait mis ses marques, et ses cheveux engrisaillés par l'âge ne lui donnassent en rien la physionomie frivole et chic impliquée par son surnom.

C'était surtout Madame Braque qui l'avait étiquetée ainsi. Madame Braque venait aussi de Paris, mais elle avait renoncé à tout souvenir de la ville où elle n'avait connu que souffrances et s'était installée à la campagne en campagnarde, dans une maison paysanne de son pays, dont les bâtiments d'habitation et les communs entouraient une vaste cour ouvrant sur la rue par une porte charretière. Cette grande cour, Madame Braque l'avait changée immédiatement en basse-

cour, la remplissant de volatiles de toutes espèces, poules, canards, dindons, oies, pintades aux plumages bigarrés, aux ramages étourdissants. Elle aimait cela, et même elle n'aimait que cela, et en même temps elle vivait de cela.

Madame Braque avait bien pu vivre à Paris, mais avec une âme nostalgique de fermière toujours avide de l'air des champs et des occupations du village, commandées par les saisons. Elle avait bien failli ne jamais connaître la réalisation des désirs qui animaient son existence casanière, du vivant de M. Braque. Celui-ci, honorable commerçant, avait installé sa femme à la caisse d'un magasin de draps sis à un entresol de la rue du Mail, où la lumière du gaz était presque toujours nécessaire, et là, la pauvre Madame Braque pouvait soupirer à son aise dans un air surchauffé, en repassant ses additions, et en rêvant à l'avenir que M. Braque lui avait promis. Celui-ci, en effet, nullement hostile aux projets de son épouse, lui promettait tous les jours qu'ils se retireraient des affaires pour s'installer à la campagne.

Hélas ! M. Braque se retira des affaires en se retirant de la vie, et, pour surcroît de malheur, il laissa ses comptes à un tel point embarrassés que Madame Braque eut beau s'ingénier aux calculs, il ne lui resta que ses yeux pour pleurer au jour de la liquidation.

Elle essaya de vivre de son état de comptable,

se plaça chez l'un et chez l'autre, qui avaient connu son mari et elle, mais elle ne réussit nulle part, connut les accueils vagues, puis hostiles et, enfin, les portes fermées. Ce fut pour elle la misère, une misère noire, hantée de la faim et du froid, une misère à laquelle elle devait penser toute sa vie avec un tremblement d'anxiété et de rage.

Elle fut sauvée miraculeusement. Parmi les portes fermées, une s'ouvrit, celle d'un ancien ami de son mari, auquel tout d'abord elle n'avait même pas songé à s'adresser. M. Lucien Morel, avocat, homme politique, avait été le député du quartier, et il s'était lié avec M. Braque, membre de son comité, brave homme dont il avait apprécié le caractère et le dévouement, prêt à tous les sacrifices pour leurs idées communes. Il avait eu la nouvelle de sa mort, mais après une visite à Madame Braque qu'il ne connaissait pas, et qui savait à peine qui il était, les vagues de la vie avaient passé entre eux de leurs mouvements tumultueux, les séparant comme la mer éloigne d'un navire qui suit sa route la petite barque qui s'en va à l'aventure.

Ce fut au moment de sombrer que Madame Braque revit dans sa mémoire le nom de Lucien Morel comme un point lumineux. Elle alla le trouver, il la reçut, écouta son histoire, si ordinaire et si sombre, lui demanda quel était son

désir : « M'en aller ! cria-t-elle... » et elle lui dit son rêve de nature, de solitude parmi les bêtes.

— Ma foi ! conclut M. Lucien Morel, j'ai là cinq mille francs dont je ne saurais faire rien de mieux !... Prenez-les et tirez-vous d'embarras, si vous pouvez !

Elle eut un éblouissement, voulut protester :

— Mais cela ne vous manquera pas, pour vous, pour les vôtres ?

— Je suis seul ou à peu près... En tout cas, la vie de ceux qui m'intéressent est assurée... Prenez sans scrupule !

Elle aurait voulu dire quelque chose, elle bégaya, des larmes plein la voix comme plein les yeux. Elle fit un geste pour lui baiser les mains. Il la retint, l'embrassa sur les deux joues, la renvoya, et la dernière vision qu'elle eut de lui fut d'un geste et d'un sourire au-dessus de l'escalier qu'elle descendait en tremblant de tout son corps.

Un tel événement ne s'oublie pas. Madame Braque s'installa comme il a été dit, vendit ses volailles et ses œufs, allant elle-même au marché de la ville voisine, dans une carriole traînée par son bourriquot, et ne manquant pas d'envoyer de temps à autre à celui qui l'avait sauvée, une poularde choyée à son intention.

Cela pendant trois années. Elle apprit alors par

le journal qu'elle lisait, la mort de son bienfaiteur, et elle resta atterrée au milieu de sa basse-cour, parmi les bêtes emplumées qui l'assaillaient de leurs coups de bec et de leurs caquetages. Il y eut en elle, à la suite de cet événement, bien qu'elle eût le fond du caractère joyeux et cordial, une acrimonie, une amertume où revint toute la rancœur de sa vie monotone et misérable.

Ce fut, sans qu'elle s'en doutât, la cause principale de son attitude envers Madame Lachaize. Madame Braque l'avait vue s'installer avec peine au village. Elle lui apportait, cette Parisienne, le souvenir détesté de la ville où elle avait dû, un jour, chercher son pain en regardant les pavés, où elle serait morte comme une vagabonde si elle n'avait pas trouvé une main secourable pour la tirer de peine. Cette main était maintenant inerte, M. Lucien Morel était mort, comme M. Braque était mort. Plus rien ne l'intéressait de ce qui venait de là-bas.

Ce sentiment ne fit que gagner en force. Décidément, Madame Braque n'aimait pas Madame Lachaize. Elle lança des regards furieux à son jardin fleuri, à la parure de son logis qu'elle entrevit par les fenêtres ouvertes, à la dame elle-même si elle paraissait chez elle ou si elle passait sur la route. A force de parler à ses poules et à ses canards, à ses oies et à ses dindons, elle avait pris le verbe haut et la verve des bonnes com-

mères, ses voisines de marchés, et elle ne se fit pas faute, avec une certaine autorité qu'elle avait prise dans le village, d'ameuter tout le monde contre la nouvelle venue.

L'hostilité d'un village crée une situation terrible à l'être qui doit la supporter. Madame Lachaize vit clairement qu'il lui fallait ou s'en aller ou agir au plus vite. Elle agit.

Quelle ne fut pas la stupéfaction de Madame Braque, un soir d'été, alors qu'elle finissait de manger sa soupe, assise sur un banc, au seuil de sa porte, rêvassant au milieu de cette mélancolie de la nature que le soleil quitte pendant que la nuit vient — quel ne fut pas son trouble lorsqu'elle vit la petite porte de la cour s'ouvrir, Madame Lachaize s'avancer tranquillement vers elle, et qu'elle l'entendit tout de suite l'interpeller :

— Eh bien ! madame ! que vous ai-je donc fait que vous vouliez me chasser du pays ?

— Je suis bien libre de mes sentiments !

— Etes-vous si sûre que cela de vos sentiments ?

— Je vous trouve bien effrontée de venir ainsi chez moi me braver !

— Je ne viens pas vous braver, mais vous faire changer d'avis.

Madame Braque éclata de rire :

— Je voudrais voir cela !

— Ce n'est pas difficile.

— Allez-y donc !

— Je savais que vous habitiez ce village, je savais qui vous étiez, j'y suis venue parce que vous y étiez, pour y trouver une camarade dans la solitude...

L'autre écoutait.

— Je suis aujourd'hui Madame Lachaize. Mais j'ai été l'amie, la bonne amie, la maîtresse, comme vous voudrez, de M. Lucien Morel.

Il y a maintenant deux femmes qui pleurent en se tenant les mains, assises sur le banc, pendant que le silence étoilé du firmament descend sur elles.

XXXVI. — LE COQ DU VILLAGE

Il n'a pas si bon air que celui du clocher, dressé vers le ciel, la crête en bataille, le bec ouvert comme s'il annonçait les heures, la queue recourbée en plumet de voltigeur, et tournant à tous les vents.

L'autre coq, si vous l'aviez rencontré, n'eût pas excité votre admiration, et vous vous seriez demandé pourquoi, parmi les beaux et robustes gars du pays, il avait été élu par les cœurs féminins.

Jules Guérideau montrait une large figure rouge et dorée autant que le soleil couchant, des yeux petits et rusés perdus dans un champ de taches de rousseur, un nez imperceptible, de larges oreilles qui semblaient agitées par la brise, une grande bouche aux lèvres minces qui s'ouvrait sur des dents de lapin, des cheveux du jaune des feuilles d'automne, une taille courte

et grosse, et la même démarche cahotée que sa grosse femme de mère.

— Ah ! vous ne pouvez pas le renier, celui-là, — disait-on à Madame Guérideau — pour sûr qu'il est bien de vous !

Jules, ni gai, ni triste, ni causeur, ni entreprenant, n'aurait pas recherché les bonnes fortunes, mais elles venaient d'elles-mêmes s'offrir à lui. Ce qui lui valait tous les suffrages, c'était sa situation privilégiée au village. Il y paraissait quasiment en vue autant que le coq du clocher.

Son père, charron de son métier, bon ouvrier attentif à sa forge, n'oubliait de travailler que pour boire un petit coup en compagnie de clients et de voisins.

La mère, paisible, économe, ne trouvant d'agrément à la vie que si elle arrivait à mettre des sous de côté, connaissait la colère aux moments où son homme traversait la rue pour porter de l'argent au marchand de vin d'en face.

— Y a-t-il pas de vin à la maison pour aller en boire ailleurs ?

— Faut faire gagner un peu tout le monde... Tu sais, mon mouton, « j'irai t'acheter si tu viens m'acheter ! »

L'instituteur avait eu en Jules un enfant docile, lisant, écrivant, comptant facilement, doué de mémoire et récitant ses leçons tout d'une traite, ce qui lui valut chaque année les premiers

prix de sa classe, livres gaufrés et dorés sur tranches, couronnes de laurier en papier vert.

— Ce serait dommage de le mettre au derrière des chevaux, — dit l'instituteur aux parents de Jules — votre fils est appelé à de plus hautes destinées : il fera, n'en doutez pas, un parfait bureaucrate !

Madame Guérideau, si on lui avait annoncé que son fils allait devenir pape, n'aurait pas été plus ahurie et plus émerveillée.

Le père Guérideau, lui, hocha la tête sans enthousiasme :

— J'aimerais mieux qu'il reprenne ma maison — dit-il —. Quand on se fait vieux, on aime bien transmettre aux enfants le métier qui vous a fait vivre et que l'on a aimé !

— C'est un trop dur métier pour Jules — répondit la mère — il m'a toujours dit que les chevaux lui faisaient peur, que le bruit de l'enclume lui donnait des maux de tête... Nous n'avons que lui, c'est bien le moins que nous l'établissions à sa convenance !

Jules entra donc, à la ville voisine, comme gratte-papier chez un huissier. Sa mère fit bien les choses, lui acheta un complet de drap, un chapeau melon, une douzaine de mouchoirs de poche blancs, avec ses initiales ; le père lui prêta la montre et la chaîne d'argent qu'il n'accrochait à son gilet que les dimanches et les jours de fête.

Jules partait au matin avec un petit panier contenant son déjeuner et revenait le soir dîner en famille. Sa nouvelle situation ne le rendait pas plus fier pour cela, mais subitement, le villageois qui avait préféré l'écritoire à l'enclume fut le point de mire des jeunes paysannes qui ne demandaient qu'à laisser le travail des champs pour tenir le ménage d'un mari qui s'en va le matin et rentre le soir, suffisamment satisfait s'il voit la soupe prête et la lampe allumée. Jules se trouva bientôt au milieu de la ronde, et il n'avait qu'à étendre les bras pour en saisir une, et même plusieurs, si les lois l'avaient permis. Considéré comme un garçon « capable », sachant des choses que les autres ne savaient pas, ne portant pas la blouse et les sabots, jouant de plus en plus le rôle d'un monsieur de la ville, il fut le seul enfant du pays digne des désirs et des ambitions qui font battre les cœurs des femmes, à la campagne comme ailleurs.

Dès son départ, il rencontrait l'une ou l'autre sur son chemin, comme par hasard, et le soir il en était de même.

On le conduisait et on l'attendait.

Celles qui étaient supplantées ne cachaient pas toujours leur dépit, et il y eut, pour lui, des disputes et des larmes. Les filles se haïrent, s'injurièrent, vécurent dans l'anxiété. Laquelle choisirait-il entre toutes ?

Cela aurait été une solution. Les autres se seraient retirées, auraient caché leur honte, et fait semblant de se consoler. Mais il ne songeait même pas à se prononcer. Sa ruse éveillée, il devint un profiteur, dansant avec toutes le dimanche, obtenant des rendez-vous, s'amusant du rôle de don Juan de village qu'il jouait sans l'avoir cherché. Filles ou femmes, bientôt, cela lui importa peu. Il prenait de l'aplomb, ne dédaignait pas d'ajouter aux faveurs des belles les petits cadeaux dont on le gratifiait.

Jamais plus il ne rentrait au logis les mains vides, recevant aussi bien les bienfaits en nature, volaille ou gibier, légumes ou fruits, selon la saison, que les souvenirs éternels des feux qu'il avait allumés, cravates de couleur, foulards de soie, papier à lettres rose ou bleu céleste.

On jasa à langue que veux-tu sur tous les enfants qui naissaient dans le pays.

— A qui trouvez-vous, mère Bourdu, que ressemble la fille de la charcutière ?

— Pardi, vous en savez autant que moi !

— Et le mioche à la Titine ?

— Ne me faites pas dire ce que vous ne voulez pas dire !

Lorsque Jules accomplit son service militaire, les mandats ne chômèrent pas au bureau de poste de la ville, chaque jour de marché. Pour être aimée « la seule », quelques-unes firent des folies.

Les jours de congé, un cortège le recevait, les yeux pleuraient et riaient de bonheur.

Le père et la mère Guérideau ne manquèrent de rien pendant que leur fils servait sous les drapeaux : leurs « belles-filles » les choyèrent à qui mieux mieux.

Quand Jules eut fini son temps, et qu'il reprit le chemin de son étude, quelques-unes de ses adoratrices étaient mariées, mais elles lui donnèrent à comprendre qu'elles ne l'avaient pas oublié, et qu'elles ne l'oublieraient jamais. Toutefois, sa situation lui avait suscité des envieux, son absence avait encouragé des émules. Le fils du grainetier, le fils du bedeau, qui étaient de jolis garçons, prirent la même voie que Jules. L'un entra comme comptable dans une meunerie, l'autre fut accepté comme économe au château, et il arriva que le dimanche, il y avait sur la place de l'Eglise, où tournoyait et grinçait toujours le coq du clocher, trois coqs en chapeaux melon et en bottines vernies.

Jules sentit qu'il allait perdant son prestige, la barbe lui poussait plus drue, il commençait à prendre un embonpoint disgracieux, plus rares se faisaient celles qu'il rencontrait sur son chemin. Il se décida brusquement, épousa « la plus sérieuse », une veuve pourvue de quatre enfants, mais qui avait du bien au soleil, de l'argent placé, et aussi du vin dans sa cave en sa qualité

de fille de marchand de vins en gros de l'endroit.

Jules Guérideau s'est installé à Paris avec sa nouvelle famille.

Il a acheté un cabinet d'homme d'affaires.

Pendant les vacances, il retourne au village, chez ses beaux-parents, et il revoit ses vieux.

Il revoit aussi celles qui passent, et ses petits yeux autrefois pétillants et rusés paraissent à peu près indifférents, comme s'il regardait la pluie qui tombe ou le beau temps qui revient. La pièce est finie, le rideau est tombé, personne n'a plus l'air de se souvenir de rien. Le coq du village d'autrefois ne connaît plus les poules du pays, c'est un monsieur rangé et important, et qui n'a plus que les allures et le jabot d'un gros dindon.

XXXVII. — L'ONCLE BRETTE

Pour le partage d'un peu de terre qu'ils avaient hérité tous deux de leur vieille mère, Françoise et Victor, le frère et la sœur, se vouèrent une haine éternelle.

A cette époque, Françoise avait quarante ans, et Victor cinquante.

Françoise, veuve d'un cultivateur, avait de lui deux fils, Simon, âgé de dix-huit ans, et François, qui allait accomplir son service militaire.

Au moment du litige, François prit fait et cause pour sa mère, discuta vivement avec l'oncle Victor Brette, lequel avait tort de s'acharner contre sa sœur. Simon, lui, ne se mêla de rien, songeant que l'oncle était riche et que même pour se trouver en désaccord avec lui, il pouvait être prudent d'y mettre des formes.

L'oncle Brette, qui ne s'était jamais marié, trouvant qu'une femme ne valait la peine d'être

nourrie que si elle valait son pesant en or, possédait, en effet, du bien au soleil, de la grasse et bonne terre normande, de l'argent chez son notaire et dans sa poche.

Il s'était enrichi dans le commerce des bestiaux, courant les foires coiffé d'une casquette à oreillettes, vêtu d'une longue blouse bleue qui tombait sur ses souliers à triple semelle. On connaissait partout son nez flaireur, ses petits yeux rusés, ses courts et drus favoris coupés sur les joues en pattes de lapin, ses larges oreilles rouges où brillaient des anneaux d'or. On s'habitua aussi à le voir, les dimanches et jours de fête, habillé comme un « monsieur », portant le chapeau melon et le pardessus de drap.

Après le procès, que lui intenta sa sœur, et qu'il perdit, dégoûté du pays, l'oncle Brette vendit son bien, s'en alla habiter la ville voisine, mais avant de partir, au moment où la voiture chargée de ses meubles quittait le pavé du bourg, il décida de soulager son cœur gros de ressentiments, et il entra brusquement chez sa sœur à l'heure où la mère et les deux fils mangeaient la soupe.

— Regardez-moi bien une dernière fois, leur dit-il en s'avançant vers eux, votre conduite indigne me fait fuir mon pays natal, et, je vous le jure bien par la Croix-Dieu, vous n'aurez pas un sou de moi, mort ou vivant... Je suis déjà vieux, et vous auriez pu avoir plus de déférence pour

moi, toi Françoise et ton sacré chenapan de François, mais vous ne verrez jamais la couleur de mes écus... C'est à Simon que je laisserai tout, il sera riche pendant que vous crèverez de faim !

— On a des bras pour travailler et se nourrir, lui répondit avec dédain François ; on s'est passé de vous jusqu'à présent, on continuera...

— On verra ! conclut le bonhomme, qui partit en faisant claquer la porte.

Pendant quinze ans, l'oncle Brette ne fit aucune apparition dans le pays. Chaque année, pour le jour de l'An, il envoyait à Simon un bel écu de cinq francs, et chaque année aussi, pour la Saint-Victor, Simon allait voir son oncle, lui portait une bonne bouteille d'eau-de-vie de cidre, et dînait avec lui.

— Mieux vaut Simon qu'un autre, déclarait la mère ; Simon n'est pas méchant, à la mort de Brette, il partagera avec toi.

— Il pourra bien tout garder ! répondait François ; j'aime mieux manger mon pain sec que de gagner l'argent de l'oncle en lui faisant risette.

François se maria avec une femme courageuse et sérieuse à la besogne, ses enfants furent élevés en travailleurs.

— Allons ! doublons l'ouvrage, disait quelquefois François en riant, vous savez que nous sommes déshérités par l'oncle Brette, il faut que nous trouvions notre compte ailleurs !

Simon, lui, comptait chaque année :

— Une de moins pour l'oncle Brette !

— Une de moins pour toi aussi, répondait son frère.

Simon, qui était réputé dans le village pour être le seul héritier du vieux Brette, eut le choix parmi toutes les jeunesses du pays. Il ne voulut pas d'une paysanne. choisit une fille de commerçant qui faisait la demoiselle. Lui-même dédaigna la culture de la terre, estimant qu'il était inutile de se donner tant de mal quand, un jour prochain, il devait être si riche ! Il achetait et revendait des chevaux en attendant la fortune. L'oncle Brette portait allègrement ses soixante-quinze ans, vivait de ses rentes, disait-on.

Il venait passer quelques jours, de temps à autre, chez son neveu Simon, choyé par lui, par sa femme, qui lui donnaient tout ce qu'ils avaient de meilleur, bien qu'ils fussent dans la gêne, ce qu'ils se seraient bien gardés d'avouer au bonhomme, qui changeait de figure chaque fois qu'on lui parlait d'argent.

— Vous aurez tout !... mais quand je serai mort !

A quatre-vingt-cinq ans, l'oncle Brette, toujours sur pieds, avait encore bon œil et bonne dent. Simon, à cinquante-cinq ans, n'était arrivé à rien, après avoir changé plusieurs fois de métier. Son impatience était grande maintenant devant

le vieil oncle chevillé à la vie, qui inventait une nouvelle manière d'exercer sa bienfaisance aux dépens de son futur héritier.

Pour ne pas toucher à ses rentes qu'il désirait lui léguer intactes, ne s'avisait-il pas d'emprunter à son neveu pour des achats urgents. Le neveu se saignait aux quatre veines, anxieux de satisfaire le vieillard, vendait les lopins de terre que sa mère lui avait laissés, bref, tombait de jour en jour à la misère, pendant que son frère François, acharné à la besogne, gouvernait une ferme dont les revenus augmentaient à chaque saison.

Lorsqu'il atteignit quatre-vingt-douze ans, l'oncle Brette commença à baisser, on sentit que sa fin était proche. Le neveu tenta de persuader l'oncle de venir mourir chez lui, mais le nonagénaire se refusa obstinément à quitter sa maison, où d'ailleurs il se trouvait bien soigné par Benoîte, veuve de trente ans, prise depuis peu à son service.

Il rendit son souffle à l'inconnu et son corps à la terre l'année suivante.

Au lendemain de l'enterrement, l'héritier se présenta chez le notaire.

Le tabellion prononça l'arrêt :

— Vous et votre frère héritez à part égale, car votre oncle n'a pas fait de testament, mais vos parts sont diminuées d'un capital placé à fonds perdus au bénéfice de Benoîte, et aussi, je dois

vous le dire, d'un certain chiffre d'hypothèques et de dettes... Votre oncle, qui a vécu longtemps, vivait bien, et même trop bien, et il ne vous laisse pas grand'chose...

— Enfin !... Combien...

— Je crois que, tous frais payés, vous recevrez chacun environ trois mille francs.

Simon s'en alla penaud.

— Tu hérites comme moi, alla-t-il dire à François, qui en rit de bon cœur appuyé sur sa bêche de laboureur, et qui ne laissa pas continuer son frère :

— Tu as bien gagné ma part, je te l'abandonne !

XXXVIII. — MÈRE MATHIAS

Au bout d'une ruelle du village, qui se perd en sentier par les champs, il y a une petite maison basse, précédée d'un jardinet. Une seule pièce entre cave et grenier. C'est la cuisine, la salle à manger et la chambre à coucher. Le lit est en face de la grande cheminée. Une table occupe l'embrasure de l'unique fenêtre à petits carreaux. Une armoire brille en face la porte. La lune d'or de l'horloge passe et repasse derrière sa gaine vitrée.

Il n'y a personne. Les habitants de l'humble cassine sont aux champs, mais la porte et la fenêtre sont ouvertes et le passant peut voir, de la barrière du jardinet, la courtine rouge du lit, les gonds de fer et les panneaux cirés de l'armoire, les chandeliers de cuivre sur l'auvent de la cheminée, les écuelles sur la table, les images collées

au mur. Aucun autre bruit que celui du tic-tac de l'horloge et des poules noires et blanches caquetant et picorant sous la surveillance d'un coq aux plumes verdoyantes. Des abeilles volent autour d'une glycine qui grimpe à la muraille. Un chat dort sur une marche et ne cligne même pas de l'œil. La niche à chien est vide.

Si le passant poursuit trop son examen, une silhouette se lève dans la plaine qui paraissait déserte, parmi les haricots et les choux, — une silhouette, puis une autre, — une vieille femme et un vieil homme, — le père et la mère Mathias, propriétaires de la chaumine, du lit rouge, de l'armoire cirée, de l'horloge, des poules noires et blanches, du chat qui dort, du chien absent.

Ce chien apparaît aussi, entre le vieux et la vieille. Il dresse les oreilles, allonge la queue, comme s'il apercevait un perdreau.

Si l'étranger continue sa route, les trois personnages se replongent dans la verdure des choux et des haricots. S'il fait signe qu'il vient pour « affaire », le chien va vers lui, suivi de la vieille.

Le père et la mère Mathias vivent là depuis leur mariage, et cela commence à dater, car ils se sont mariés jeunes et ils sont tous deux plus que sexagénaires. Jeunesse, maturité, vieillesse ne leur ont apporté, chaque jour, chaque heure, chaque minute, que le travail.

Tous deux, dès l'aube, partis à leur terre, emportaient la miche de pain, le morceau de lard, le fromage de leur frugal repas et ne rentraient qu'au soir tombant. Il n'y avait ni dimanches, ni fêtes, ni anniversaires pour interrompre leur travail : l'ouvrage était toujours en retard, les nuits trop longues, les journées trop courtes.

Ils ne consentirent jamais à prendre personne pour les aider, domestique à demeure ou journalier de passage.

— Ça travaille quand on les regarde et ça ne rapporte même pas le pain que ça mange, encore moins l'argent qu'on leur donne !

Le médecin et le pharmacien n'eurent jamais leur pratique.

— Quand on est malade, moi ou mon homme, un bon verre de vin chaud, ça suffit pour faire déguerpir la maladie.

De temps à autre, mère Mathias allait à la ville, vêtue de sa robe de mérinos noir, de son caraco de drap, coiffée de son bonnet de dentelle noire à rubans violets, serrant en sa main un sac de cuir à fermoir d'acier, — l'argent économisé qu'elle portait à son notaire.

Elle revenait le visage épanoui, tout sur son passage lui semblait frais et rose. Elle, qui ne perdait jamais son temps à bavarder, s'arrêtait volontiers auprès de ceux qu'elle rencontrait, ne

tarissait pas en paroles, et sa joie d'avaricieuse se trahissait à travers son verbiage.

— Quand on sera vieux, incapables de travailler, personne ne nous nourrira si nous n'avons rien de côté pour nous mettre sous la dent !... Faudrait alors mendier son pain !... Nous ne mangerons peut-être que des croûtes, mais elles seront à nous, et nous les mangerons chez nous !

Ils recommençaient à racler la terre, à vendre au marché, à amasser les écus.

On les « considérait » dans le pays parce qu'ils possédaient « du bien » !

— Quand est-ce donc que vous vous reposerez, mère Mathias ?... Vous n'avez pas d'enfant, vous avez gagné assez pour vivre, vous voulez donc mourir sans avoir profité de votre argent ?

— Je me reposerai quand mon vieux sera mort... Je ne pourrai plus travailler, faudra bien vendre les terres.

Le vieux répondait de même : « Je me reposerai quand ma vieille sera morte... »

Ils continuaient ainsi, courbés vers la terre, comme si elle les tirait à elle, voulait les enfouir dans ses profondeurs obscures. Ce fut le vieux qui tomba le premier. Il s'était attardé après sa vieille, partie à la maison pour surveiller sa soupe. Elle entendit hurler plaintivement le chien, si fort et si longtemps, que l'inquiétude la prit et qu'elle

retourna au champ. Père Mathias, sous un pommier, la face dans ses légumes, grattait encore le sol de ses mains convulsées. Mère Mathias appela des voisins qui rentraient au village.

— Ramenez-le-moi chez nous, — leur dit-elle, — un bouillon et un verre de vin chaud, ça le remettra !

Elle prépara bouillon et vin, mais père Mathias ne put les boire, il mourut sans avoir ouvert les yeux ni prononcé un mot. Mère Mathias eut une larme en mangeant sa soupe toute seule.

Quelques jours après, elle essaya de travailler, mais son courage s'affaiblit à ne plus sentir l'aide de son vieux compagnon, aussi dit-elle aux gens du pays :

— Ça y est, je me retire, et puis il est ben l'heure que je prenne un peu de bon temps avant de mourir aussi... Je ne veux pas faire comme mon homme, mourir aux champs sans même avoir revu ma bicoque !

Depuis, mère Mathias a vécu de ses rentes, que lui sert son notaire. Elle a vendu ses terres et gardé sa maison : l'unique chambre dont elle se compose n'est pas trop pour elle.

— Hein ! vous ne l'auriez jamais cru, — rabâche-t-elle à tout venant, — que la mère Mathias lâcherait un jour sa bêche et sa binette pour se prélasser tout le long du jour... J'ons assez trimé

pour en arriver là... Ça me paraît tout drôle, je m'embête, mais je m'y habituerai.

Les premiers temps, elle se leva plus tard. Que faire avant l'aube, à présent que l'ouvrage ne l'appelait plus au dehors. Autrefois, à quatre heures et demie. elle était sur pied, maintenant à la même heure elle se réveillait par habitude et ne pouvait plus se rendormir, écoutant sous l'édredon le tic-tac de l'horloge, agacée de la lenteur des aiguilles, et c'était avec bonheur qu'elle entendait les sept coups qui la délivraient de son lit sans sommeil. Pour se distraire, elle allait à ses commissions, s'attardant au chemin le plus long, entrant chez l'un, causant à l'autre, puis revenant préparer son repas chez elle et mangeant sans appétit parce qu'elle était seule. Comme elle trouvait longues les journées jadis si courtes ! Ne voyant plus clair pour coudre, lisant en quelques minutes les faits divers et les crimes dans son journal, elle se levait pour se rasseoir et se rasseyait pour se lever.

— Si ça continue comme ça tous les jours, — maugréait-elle, — ce ne sera vraiment pas le meilleur temps de ma vie... Rester ici à écouter mon horloge et à voir valser les mouches, j'en ai déjà par-dessus la tête !

Aussi, quelle fut sa joie le jour où mère Poulot, sa voisine, vint prendre le café avec elle.

— Puisque cela vous fait tant plaisir, mère Mathias, je viendrai tous les jours, mon homme aussi, et ma bru quelquefois, quand mon fils sera absent.

Chaque jour, à midi et demi, mère Mathias a ainsi de la compagnie chez elle.

— Me quittez pas encore, — implore-t-elle, quand ses hôtes vont partir au travail, — ne me laissez pas seule à m'ennuyer.

— On reviendra, mère Mathias, un peu dans la soirée, et même manger la soupe avec vous... Pauvre mère Mathias, vivre ainsi seule, c'est bien triste !

Le renom d'hospitalité de la veuve se répandit au village et les profiteurs affluèrent à la chaumine. Les femmes qui traînent les rues avec leur marmaille sale, les paresseuses qui ne découvrent rien à faire chez elles, entraient chez la mère Mathias, qui gardait à demeure la bouteille et les verres sur la table. A quatre heures, on courait chez le charcutier chercher un morceau de jambon, chez l'épicier du fromage, des gâteaux secs. Les hommes venaient retrouver leurs femmes et on trinquait à la santé de la vieille... C'était le casse-croûte au village comme il y a le five o'clock à la ville.

Mère Mathias fut invitée à toutes les noces, à tous les baptêmes, elle revêtait ses plus beaux

atours, arrivait avec un cadeau. Elle versa des cotisations aux œuvres laïques et religieuses, fut priée chez le maire et le curé. Des gens lui empruntèrent de l'argent, cent sous pour les aider à payer leur terme ou dix sous pour dîner. Elle prêtait, on ne lui rendait pas, mais il lui fallait bien continuer à jouer à la rentière.

On ne peut mener une telle vie quand on a juste de quoi manger et se vêtir. Plusieurs fois le notaire prévint mère Mathias qu'elle était sur un mauvais chemin où il essaya de l'arrêter, mais en vain. L'avarice et la vanité s'étaient partagé la vie de la bonne femme et elle s'en allait, clopin-clopant, à sa perte, louangée par des parasites qui se moquaient d'elle en mangeant et buvant son bien.

Elle revint une dernière fois chez le notaire, demanda une nouvelle avance.

— Non, mère Mathias, — répondit le tabellion, — vous n'aurez plus rien de moi !... Je sais bien que votre argent est à vous, mais cela ne fait rien !... Je ne veux pas voir ma plus vieille cliente mendier aux portes et n'avoir plus d'abri... Vous n'avez plus que votre maison et trente francs par mois... Avec cela, vous pouvez encore vous tirer d'affaire, mais avec moins que cela, c'est la misère... Allons ! soyez raisonnable.

Ces mots illuminèrent l'esprit de la vieille paysanne.

— Bien, bien, mon bon monsieur, — répondit-elle, — soyez tranquille !

Elle s'en alla sans plus insister.

Le soir, lorsque ses commensaux habituels revinrent :

— Entrez si vous voulez, mais je n'ai plus de soupe que pour moi, mon chat et mon chien !

Et le lendemain, à la Poulot, sa voisine :

— Entre si tu veux, Poulotte, mais je n'ai plus maintenant de café que pour moi !

XXXIX. — L'ERMITE

Dans beaucoup de villages, il y a un ermite, ou, tout au moins, un personnage surnommé l' « Ermite ». Il suffit que ce personnage vive seul, à l'écart, d'une façon mystérieuse, ou que l'on trouve telle, il suffit qu'il soit convaincu de quelque manie, qu'il se refuse à la conversation, qu'il ferme sa porte, qu'il ne soit pas comme tout le monde, enfin !

Mais le village de Baville, sur la grève d'Avranches, était pourvu d'un véritable, d'un authentique ermite. On aurait pu, dans les guides, le cataloguer parmi les curiosités de l'endroit, son ermitage aurait pu figurer entre la pierre druidique et l'étang des Fées, entre le fragment de route romaine et le calvaire du carrefour. Il n'habitait pas le village et il n'habitait pas une maison. Il s'était établi, un jour, avec la permission de M. le Maire, dans le bois tout proche, où il avait trouvé une

son bâton et sa besace pour sa course sans but, il avait l'air plus content, comme s'il avait enfin rencontré un ami.

Cet ermite avait donc une sorte de pouvoir sur les gens qui l'approchaient. Au village, comme partout, il y a des gens cupides, avaricieux, coureurs de femmes, il y a des colères, des querelleurs et des voleurs, il y a des braves gens aussi. Toutes les bonnes gens et les autres subissaient l'ascendant du singulier personnage. Il n'était pas taciturne, répondait toujours si on lui adressait la parole. Mais le son de sa voix, sa manière de parler, une allure particulière de sa personne, tenaient les interlocuteurs à distance, bien qu'il s'exprimât toujours avec bonté et familiarité. On devinait en lui quelque chose qui n'était qu'à lui, comme une autre existence qu'il aurait vécue, et qui transparaissait dans ses yeux bleus et clairs, d'une expression à la fois grave et riante.

Parfois aussi, on devinait qu'il n'avait pas envie de causer, on le laissait suivre distraitement le sentier où on le rencontrait. Ces jours-là, il avait l'air préoccupé, voire triste, les gens respectaient sa promenade et son silence.

De quoi vivait-il? Il avait, à son arrivée, quelques sous, et peut-être avait-il mis en quelque cachette ce qu'il avait sauvé de son existence d'autrefois. Il semblait n'avoir besoin de rien. Il lui suffisait

d'un bout de terre qu'il cultivait devant « chez lui » et où il récoltait pommes de terre, haricots, salades, puis les œufs de ses poules qu'il vendait parfois, comme il vendait le miel de trois ruches et les champignons qu'il savait admirablement choisir, depuis les morilles du printemps jusqu'aux mousserons d'automne. Ses acheteurs étaient les paysans bourgeois du pays, les villégiateurs de la belle saison, l'hôtesse du *Cheval Blanc* qui avait toujours bonne table ouverte pour ses pensionnaires et pour les voyageurs. Les gains réalisés ainsi servaient à l'ermite pour nouer les deux bouts, jamais il n'eut à avouer un déficit et à demander l'aumône.

Quand il entrait « en ville » avec sa récolte, les petits rideaux blancs étaient soulevés sur son passage, et l'on se risquait sur les seuils pour essayer de deviner quels mystères cachaient cette houppelande qui battait les talons du bonhomme, cette poche d'où sortait à demi un bouquin, cette tête à longs cheveux gris. Peut-être l'ermite était-il un peu sorcier. Des enfants allaient se cacher dans les plis des jupes de leur mère lorsqu'ils l'apercevaient. D'autres plus hardis restaient sur son chemin, le regardant de leurs yeux innocents et interrogateurs.

— Bonjour, mon petit garçon, bonjour, ma petite fille, — disait il avec une douce tape sur la joue du bambin ou de la bambine.

Ce bonjour et cette caresse d'un étranger, c'était une surprise pour les petits êtres auxquels ne faisaient guère attention les commerçants attentifs et ennuyés derrière leurs vitrines, les paysans revenant des champs, éreintés, avides de soupe et de sommeil. Deux gosses, le frère et la sœur, subjugués ainsi par l'ermite, se hasardèrent à l'aller voir un jour dans son ermitage. Il était absent, occupé sans doute à courir la forêt, à cueillir des champignons pour l'aubergiste, des simples pour le pharmacien. La porte de la grotte était ouverte, car il y avait une porte. Les enfants, très doucement, émus comme à l'église, risquèrent un coup d'œil. Ils virent un lit de fougère entre quatre planches, une table, un escabeau, et des rayons de bibliothèque portant quelques bouquins à tranches rouges, une vaisselle composée d'une assiette, un verre, deux poêlons, puis du pain, des fruits, des pierres, des herbes sèches. C'était tout. Autour de la grotte, l'étendue rose de bruyères.

Les enfants s'en allèrent comme ils étaient venus. Plus tard seulement, bien plus tard, ils apprirent que le bienveillant ermite avait fait beaucoup de bruit par le monde, qu'il avait agité les villes, parlé à des foules, qu'il avait écrit et agi. L'âge arrivé, il avait considéré que sa tâche était faite, et réduit l'existence à sa plus stricte expression. Un maniaque, assurément. Mais c'est la manie de tout le monde de posséder, ou plutôt

de croire que l'on possède. Et celui-ci, après tout, possédait le nécessaire en meubles, objets, vêtements, avec, par surcroît, tous les sentiers de la forêt, tous les arbres, toutes les mousses, toutes les fleurs, tous les rocs, et toutes les nuées du ciel, les nuées qui prennent la forme de toutes les réalités et de tous les rêves.

XL. — LE MOUSSE

Une des rues tranquilles de la vieille ville d'Avranches, qui domine les grèves de la baie Saint-Michel, fut un jour troublée par une aventure de rien du tout qui mit le quartier en émoi.

L'antique cité normande subsiste en dehors des bruits, des agitations, des mille surprises qui traversent le monde. Sur sa colline, derrière ses remparts, parmi ses jardinets, d'humbles logis abritent des existences que jamais ne visite l'imprévu.

Les Pesnel étaient de ceux-là qui ne connaissent que la peine journalière, le pain durement gagné, l'habitude acceptée et vénérée du travail. Rien ne leur avait divulgué l'effort de la volonté, le départ inquiet et obstiné à la poursuite d'une chimère, l'espoir d'un autre sort. Dans le quartier qui était le leur, bâti de maisons basses couvertes de tuiles, où attenaient des cours rustiques, des po-

tagers aux carrés de légumes encadrés de fleurs, jamais aucune idée du dehors n'était venue frapper de son air libre et de sa lumière les fronts baissés, les yeux tranquilles, les pensées monotones.

Aussi, non seulement chez le père Pesnel, qui était menuisier, mais chez ses voisins le charron, le peintre, le jardinier, le serrurier, et d'autres encore, le marchand de porcelaine, le maréchal ferrant, le sabotier, dont la porte ou la lucarne dardait sur la ruelle un œil à la fois aveuglé et curieux, ce fut un scandale lorsqu'on apprit que le fils Pesnel, âgé de douze ans, avait été vu, hors de la ville, en bas de la côte, au bord de la rivière où les melons poussaient dans le sable d'argent, et vu en compagnie de la fille des Champceron, âgée de quatorze ans, en apprentissage dans la ville neuve pour être modiste. Cette Champceron apportait de son quartier neuf dans l'humble rue les vices d'une grande ville, et le petit Jacques Pesnel, qui n'avait pas encore fait sa première communion, se trouvait marqué, dès l'âge de l'innocence, du sceau de la perversité. On dit d'abord avoir vu l'enfant innocent et la fille hardie sur la berge de la rivière, devant la pure immensité des grèves, où les nuées blanches et grises flottent en mousselines. Puis, après avoir dit ce que l'on avait vu, on dit ce que l'on n'avait pas vu, et la légende du scandale courut le quartier, chuchota et siffla dans les conversations du bas

des portes, s'insinua dans les logis, voleta autour des lampes fumeuses de son vol velouté de papillon de nuit, résonna en glas aux vibrations des cloches.

Le charron et le porcelainier en jasèrent au café devant leur petit-noir, leur « moque » de cidre ou leur calvados, appelèrent le peintre et le serrurier pour leur raconter l'histoire. Les femmes couvertes de mantes noires, réunies en cercle sous le porche, dépecèrent à coups de dents et de bec les enfants coupables, avant de se disperser par les ruelles, emportant chacune un lambeau de cœur et de cervelle.

Car il en fut ainsi. Le petit Jacques Pesnel ne ressemblait pas aux autres enfants, pas même à ses frères et sœurs, ni à son père ni à sa mère. Dans ce logis de pauvres, empli de l'odeur des copeaux frais, où le père taillait, sciait, clouait, rabotait comme un saint Joseph, où la mère pareille à une sainte Marie, berçait et allaitait toujours un nouveau-né, où les autres enfants, revenus de l'école, recommençaient leurs *ba*, *be*, *bi*, *bo*, *bu*, leurs devoirs, leurs récréations, leurs prières, le petit Jacques, l'aîné, semblait souvent absent, les regards perdus, écoutant une voix du dehors, un signal pour partir. Ou bien, assis des heures dans une encoignure, il contemplait les images de vieux livres ; ou bien, à un coin de table il dessinait des maisons, des personnages, et des oiseaux,

surtout des oiseaux qui s'envolaient toujours à tire d'aile, des oiseaux de toutes les tailles et de toutes les espèces, des aigles et des alouettes, des goélands et des hirondelles.

Il ne croyait pas si bien pronostiquer son avenir. Ses parents atterrés de la rumeur de désapprobation qui les entourait, des paroles qui s'arrêtaient à leur approche, de l'allusion qui tomba durement sur eux, comme une pierre, du haut de la chaire, et en dehors de cette hostilité de tous, affligés et épouvantés à l'idée que leur fils venait de sombrer, corps et âme, dans l'ignominie — ses parents se résolurent à le sauver de lui-même et des embûches de la vie.

Un matin, Jacques fut conduit au train par son père et sa mère, confié à un personnage au teint hâlé qui emporta l'enfant comme les sergents recruteurs emmenaient autrefois les engagés volontaires. Le petit, le visage à la portière, en même temps qu'il écoutait ses parents lui disant leur au revoir avec leurs dernières recommandations, d'une voix basse et d'un air pénétré, put voir aussi la modiste Champceron, un paquet à la main, l'air décidé, et qu'un autre train devait prendre, elle aussi.

La petite partait pour Paris. Le petit allait être embarqué mousse, à Cherbourg, sur un bateau marchand. Justice était ainsi faite et bien faite, de leur innocence criminelle.

Dix ans s'écoulèrent. La légende de l'enfant coupable se compléta, bien que l'on n'eût aucune nouvelle de lui, qu'il gardât un silence farouche. Les conversations sur le pas des portes et sous le porche de l'église, lorsque son souvenir passait comme une ombre au-dessus des bonshommes buvant leur cidre, des bonnes femmes déchirant leur prochain, l'évoquaient au loin, marin ivrogne et débauché, perdu d'orgies à chaque escale où des femmes noires ou jaunes, vêtues de colliers et coiffées de plumes l'attendaient sur les grèves comme autrefois la modiste au bord de la rivière.

Celle-ci, la petite Champceron, engloutie par la ville comme l'autre par l'océan, traînait son impudeur au long des rues fangeuses, des trottoirs et des égouts.

Chez les Pesnel, on continuait à réciter paisiblement la prière du matin et du soir. Le père et la mère ne parlaient pas de l'absent, et les enfants ne s'étaient même pas aperçus de son départ. Parfois, l'un d'eux retrouvait, dans un vieux livre, une feuille de papier où filait une hirondelle, frémissait une alouette, s'envolait un aigle ou un goéland, et c'était tout. L'oiseau si expressif, dessiné délicieusement par la main naïve d'un enfant sensible, restait sans signification pour les yeux qui ne savaient pas voir, ne criait aucun secret du cœur aux oreilles qui ne pouvaient pas entendre.

Personne, non plus, n'entendait de voix plaintive ou colère dans le vent qui soufflait sans cesse de la mer, aux jours de mauvaise saison, et qui frappait aux murailles et aux vitres.

Un soir de cette dixième année, Jacques reparut, enfant devenu jeune homme et resté enfant. Il avait erré longtemps par la ville, on le sut ensuite, ne pouvant se décider à rentrer dans la maison d'où il avait été chassé ; puis, brusquement, il avait franchi le seuil. Il était vêtu d'un paletot de toile, et il portait un petit paquet, semblable à celui qu'il tenait à la main, le jour de son embarquement.

Il ne dit mot, grelottant, la face jaune. Sa mère le fit coucher, lui donna à boire du lait que son estomac rejeta. Le médecin de l'hospice vint le visiter. Jacques resta quelques jours au lit, essaya encore de dessiner des oiseaux, mais sa main retombait, n'esquissait que des becs ouverts, des ailes brisées. Il gardait alors l'immobilité, fixait les siens d'un air sévère, qui se changeait en expression infiniment triste. Un matin, on vit ses joues mouillées de pleurs. Il s'agita, murmura quelques paroles, de jaune devint noir, tout à coup fut rigide, et peu à peu la pâleur et la beauté prirent possession de son visage hautain et résigné.

XLI. — LA VIEILLE DU CHEMIN CREUX

Voici un être comme il y en a tant.

Je le trouve, chaque jour, sur mon passage, au petit village breton où je suis venu passer quelques jours. C'est une vieille femme. Elle est assise sans cesse sur une pierre, à l'angle de la masure où elle gîte. De loin, elle m'apparaît immobile, je pourrais la croire une statue de bois appuyée contre la pierre. C'est comme une chose, peu différente de celles qui l'entourent, du mur, du talus, du chemin. Je m'approche, et je m'aperçois que cette chose paraît douée d'une vie particulière : elle s'agite faiblement, elle murmure des sons mal articulés. Me voici plus près encore, et je peux contempler le triste débris.

La vieille femme semble nouée comme une racine d'arbre, les jambes et les bras tordus, la tête penchée. Elle tend vers moi, sans me regarder, sans me voir, en entendant mon pas, une

main contournée, elle marmonne quelques paroles. Sous sa robe noire, sous sa coiffe blanche, c'est un reste de vie qui s'abrite, une chair dégénérée, des os racornis. La main qu'elle tend vers le passant est gonflée et luisante de goutte, ne peut ni se fermer ni s'ouvrir entièrement. Elle essaie de mouvoir son col ankylosé, de tourner vers moi son visage, je dois me baisser vers elle pour apercevoir une face informe, ridée, tuméfiée où s'aperçoit à peine la lueur bleue des yeux presque clos. La vieille femme frémit d'impatience, essaie de parler, s'agite encore, et je comprends qu'elle voudrait se plaindre et qu'elle pleure.

Je passe ainsi et je m'arrête tous les jours devant elle. Elle est à la même place, identifiée à sa pauvre maison, au mystérieux et doux chemin rougi de graines d'aubépines, doré du fleurissement d'automne des ajoncs. Par-dessus la haie, on aperçoit le grand ciel bleu verdâtre et doré, la vaste mer d'émeraude, de saphir et d'améthyste. Dans la paix et dans la lumière, la vieille femme respire et geint, meut sa fin d'existence, envahie d'instant en instant par l'obscurité de la tombe.

Un soir, pourtant, je l'ai vue debout, essayant quelques pas sur le chemin, comme un enfant qui apprend à marcher. Une voisine vint vite au secours de la carcasse branlante, la fit rentrer chez elle. Elle est condamnée, pour le temps qu'elle doit vivre encore, à son lit et à son encoignure.

On m'a dit quelques mots qui ont suffi à évoquer son passé. Elle a vécu son histoire sur place, née dans le village que l'on aperçoit au sommet de la côte, mariée à un voiturier qui l'amena ici, car la masure où elle râle est la gaie chaumière de ses noces. L'homme a été emporté par une pleurésie prise sur les routes. Un fils qu'ils avaient est parti « à Islande » et n'est pas revenu : son nom est au cimetière, en lettres blanches, sur la même croix noire plantée au tertre qui abrite son père, mais son corps est perdu au fond des mers lointaines.

On m'a dit aussi le nom de la vieille femme. Elle s'appelle encore Rose, comme au temps de sa jeunesse.

Le doux nom de fleur est devenu effrayant, sinistre ornement de cette décrépitude. Par lui, pourtant, reparaît tout l'autrefois de celle qui agonise aujourd'hui à l'angle du chemin creux : enfant joufflue qui court sur la grève ; fillette qui garde la vache et la chèvre ; jeune fille serrée dans son corsage, qui danse aux assemblées et fait sonner ses sabots ; fiancée qui monte dans la carriole de son bel ami et se réjouit de l'air qui assaille son visage, du fouet qui claque joyeusement, du cheval qui galope... Le sort se fixe après ces fêtes. La mariée devient une ménagère à soucis, comptant l'argent rare, coupant le pain à la miche avec précaution. La mariée devient aussi

une mère, puis une veuve, puis une vieille femme sans fils. Comptez les journées accumulées, qui ont fait d'elle ce qu'elle est, qui ont jeté contre le pignon de la maison en ruines ce corps vaincu, qui se dessèche et se dissout.

La vieille Rose se penche de plus en plus vers le sol. La terre l'attire, l'appelle, la prendra bientôt. On inscrira son nom, sur la croix, à la suite des noms de son homme et de son fils, et tout s'effacera, bientôt, sous les pluies, et ceux qui dormiront là seront aussi finis et perdus que le fantôme de celui qui erre aux mers d'Islande.

Pauvre vieille du chemin, pauvre pierre branlante qui essaie encore un geste, un regard, une parole ! Elle a passé par des transformations fatales et insensibles. Elle a sûrement, pendant de longues années, gardé le souvenir, elle a raconté, puis rabâché le récit de sa vie. Elle a revu longtemps, avec émotion, la maison de ses parents, le sol battu des assemblées où elle dansait, la chaumière de son mariage.

Puis, tout cela, peu à peu, s'est atténué, s'est effacé. Elle est restée dans sa chaumière ruinée où ses voisines doivent la coucher dans son lit en haillons. Elle n'a plus de force que pour vouloir continuer sa misérable vie. demander une aumône, attendre l'écuelle de lait ou de soupe qui lui est apportée matin et soir par des pauvres comme elle. Elle s'obstine à vouloir encore davantage de

cette vie qu'elle a vécue sans la comprendre, elle s'attache à son mur et à son talus comme la mousse et le lierre.

Ne la considérez pas avec stupeur comme un objet d'exception : elle est l'image de la destinée humaine, elle représente l'immense foule inerte qui vit dans l'inconscient.

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE XXX JANVIER MCMXX
PAR F. PAILLART, A ABBEVILLE
POUR LES ÉDITIONS G. CRÈS ET C[ie].

GUSTAVE GEFFROY
de l'Académie Goncourt

Nouveaux Contes du Pays d'Ouest

Frontispice de Louis Legrand
Couverture de Malo Renault



PARIS
ÉDITIONS GEORGES CRÈS & Cie
1920

Vélin de Rives


303306744U





